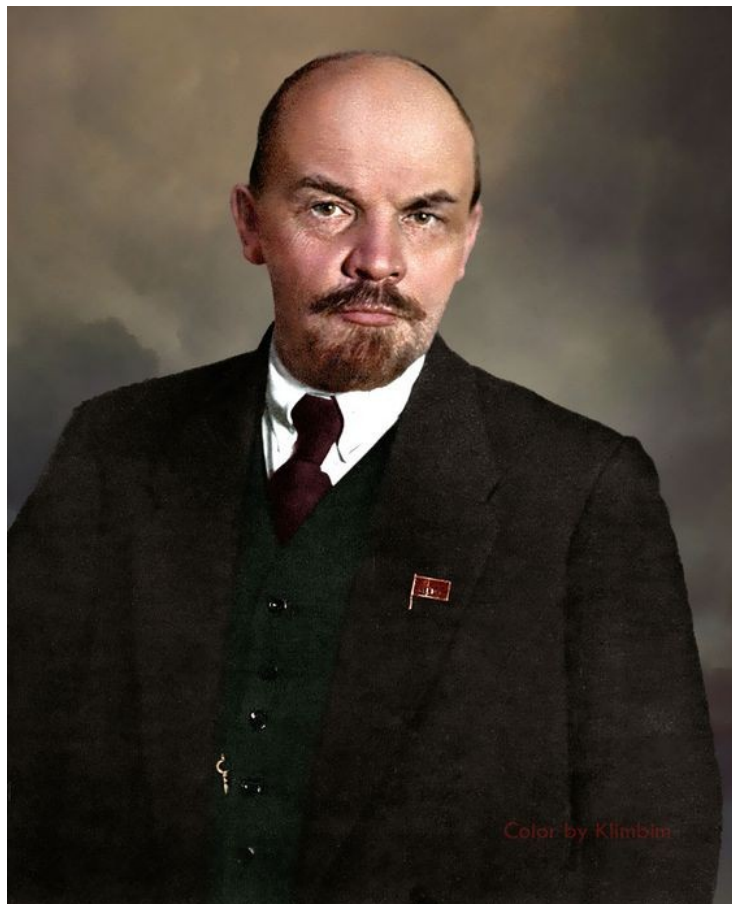


Le Portrait authentique de Vladimir Ilitch Lénine



Henri Guilbeaux

Paris : Librairie de l'Humanité, 1924

Pour vous, cher Vladimir Ilitch, authentique et grand camarade que j'ai connu à une époque de lutte ingrate et sans gloire, en signe de mon affectueuse et inaltérable admiration, cette simple esquisse de votre vie, de votre œuvre, de votre action chacune si droite, si simple et si magnifique.
Berlin, janvier 1923.
H.G.

Avant-propos

Cet ouvrage, écrit en janvier 1923 a paru d'abord en traduction allemande revue par l'auteur au mois de juillet de la même année. Aussitôt après la mort de Lénine, la coopérative d'édition russe *Priboï* la publia. Mais, les éditions russes n'ayant pu se mettre en relations directes avec l'auteur et comme d'autre part il fallait faire vite, la traduction fut établie d'après le texte allemand et non pas d'après le texte français. La sœur de Lénine, [A.-I. Elizarova](#), revit l'adaptation russe et y apporta quelques rectifications et précisions de détail, notamment dans le premier chapitre de la première partie. Pour la présente édition, l'auteur a tenu compte de la plupart de ces corrections, en sorte que le livre que publie la librairie de *l'Humanité* est le seul texte absolument authentique et auquel il conviendra de se reporter. Enfin l'auteur a considéré qu'il n'avait rien à ajouter ou à retrancher de son travail – quoique datant de plus d'un an déjà – car il fut composé à une époque où le fondateur de la République Soviétique et de l'Internationale Communiste avait achevé, hélas, sa vie de théoricien et d'homme politique.

Berlin, août 1924.

Introduction

Au lendemain de la retraite de Lloyd George, Trotsky disait que, de tous les gouvernements nés de la guerre, seul le gouvernement soviétique subsistait. En effet, en dépit de tous les obstacles formidables qui, contre lui et à tout instant se dressèrent, le gouvernement des ouvriers et paysans de Russie demeure solide, inébranlable. Et celui-là qui le symbolise au premier chef devant tout l'Univers, comme devant toute la Russie, quelle que soit aussi bien la valeur des autres hommes d'État de la Russie Soviétique, est Vladimir Ilitch Lénine.

Depuis longtemps jamais homme ne fut à ce point aimé, estimé, reconnu. Et pourtant il fut une époque où l'on pouvait au contraire affirmer qu'aucun homme n'était autant haï, méprisé, calomnié, parmi ceux qui se disent socialistes comme parmi ceux qui s'avouent contre-révolutionnaires.

Vladimir Ilitch : un grand parmi les grands. Une figure déjà légendaire. Un révolutionnaire authentique longtemps inconnu, déporté, émigré, puis méprisé, abhorré et qui tout d'un coup imposa de haute lutte son programme, conquit le pouvoir et devint l'homme en qui s'incarnent tout ensemble les aspirations de tout le peuple russe et les esprits imbroyables de tous les ouvriers du monde. Dans la plus lointaine des isbas son image voisine l'icône, et c'est devenu une coquetterie de maints ministres et hommes politiques des grands États capitalistes de polémiquer avec lui du haut de la tribune des Parlements.

Un despote, un sectaire, un misérable chef de fraction, un sécessionniste, un agent allemand, un traître, l'appelait-on encore il y a à peine un lustre. Aujourd'hui on le compare à Pierre le Grand. « *Aucun homme, pas même Pierre le Grand, n'a eu plus d'influence que Lénine sur les destinées de son pays* », atteste dans l'avant-

propos d'un livre qu'il lui consacre, un Russe qui s'étiquette lui-même « contre-révolutionnaire ». Et il ajoute : « *La Russie a donné au monde de grands génies, des penseurs profonds. Pas un n'a approché, même de loin, en influence sur le monde occidental, ce sectaire qui, peut-être, n'est même pas très intelligent* »¹. À la même époque, la maison d'édition de l'*Avanti* faisait frapper et mettre en vente une médaille à l'image de Lénine avec l'inscription : *Ex oriente lux*.

C'est un homme comme il en naît un tous les cinq cents ans à dit de lui [Zinoviev](#). Et [Gorky](#) qui, plus d'une fois, le compara à Pierre le Grand s'est exprimé ainsi : « *Il n'est pas seulement l'homme à la volonté duquel l'histoire a imposé la lourde mission de labourer jusqu'au tréfonds cette fourmilière humaine, baroque, bigarrée, fainéante, qu'on appelle la Russie ; sa volonté est aussi un impitoyable béliard dont les coups puissants ébranlent les constructions monumentales des États capitalistes de l'Occident et les blocs séculaires hideux des despotismes de l'Orient* »². Dans les derniers jours de sa vie, [Georges Sorel](#), l'auteur fameux des *Réflexions sur la violence*, faisant allusion à ceux qui l'accusaient d'avoir influencé Lénine écrivait : « *Je n'ai aucune raison de supposer que Lénine ait pris des idées dans mes livres ; mais si cela était, je ne serais pas médiocrement fier d'avoir contribué à la formation intellectuelle d'un homme qui me semble être, à la fois, le plus grand théoricien que le socialisme ait eu depuis Marx et un chef d'État dont le génie rappelle celui de Pierre le Grand* »³.

Enfin le grand savant russe Timiriazev, avant que d'exprimer, confiait à ses proches : « *Je suis heureux d'avoir été le contemporain de Lénine* ».

Le nom, la vie, l'œuvre, l'action de ce grand réformateur social, de ce rare génie politique, tout appartient dès aujourd'hui à l'histoire. L'heure est venue de tenter d'esquisser le portrait, l'authentique portrait de celui qui a donné une impulsion nouvelle et robuste au mécanisme du monde.

I. UNE VIE

1. L'apprentissage de Lénine

Vladimir Ilitch Oulianov-Lénine est né le 10 avril 1870, à Simbirsk, petite ville grise située sur la rive gauche de la Volga, entre Kazan et Samara. Son père était directeur des écoles populaires et portait le grade de conseiller d'État.

Après l'achèvement de ses études au gymnase de la ville, le jeune Vladimir s'inscrivit à la Faculté de droit de l'Université de Kazan d'où il fut bientôt exclu. Il se lia avec les intellectuels groupés pour la lutte contre le tsarisme et attirés par la révolution. D'esprit généreux et voyant la misère du peuple ainsi que les iniquités du régime, ces jeunes gens professaient un idéalisme noble, mais quelque peu confus et se rattachaient aux *narodniki*, révolutionnaires populistes.

Il faut avoir séjourné en Russie et visité les bourgades et les villages des divers gouvernements qui la composent pour comprendre toute l'horreur de la servitude tsariste. La lecture des nombreux ouvrages écrits sur la Russie, romans, narrations, récits, ne donne qu'une idée bien pâle de la misère, du manque total d'hygiène, de l'analphabétisme, auxquels durant longtemps le régime russe féodal riva des millions et des millions de paysans. Des cabanes où gîtent et dorment pêle-mêle, parents, enfants, bêtes et basse-cour. Des êtres qui rappellent les esclaves de jadis et n'apportent aucun soin à leur personne physique ni à leur instruction. Et dans les villes c'étaient des parias, des bêtes de somme à qui on infligeait pour un rien des

1 M. A. Landau-Aldanov : *Lénine* (Paris, Povolotzky et Cie 1919).

2 Maxime Gorky : « Vladimir Ilitch Lénine » (Petersbourg, *Internationale Communiste*, n°12, juillet 1920).

3 Georges Sorel : *Réflexions sur la violence*, 5^e édition, avec « Plaidoyer pour Lénine ». (Paris, 1921, Rivière.)

amendes réduisant presque à zéro les très maigres gages que les propriétaires d'usines et de fabriques consentaient à leur donner.

Vladimir Ilitch avait un frère, Alexandre Ilitch, qui collaborait avec les *narodniki* et qui fut son premier initiateur. Alexandre fit connaissance du *Capital*, de Karl Marx, qu'il recommanda à son tour à Vladimir et souvent les deux frères s'attardèrent à discuter avec passion sur la théorie marxiste, qui eut sur le mouvement révolutionnaire russe moderne une influence croissante.

Le 1er mars 1881, des révolutionnaires avaient assassiné Alexandre II. La répression impitoyable qui se traduisit par des pendants et des encellulements à Schlüsselbourg n'abolit pas le courage de ceux qui étaient décidés à combattre à tout prix l'absolutisme et l'oppression. Etudiant à l'Université de Pétersbourg, Alexandre Ilitch entra dans une organisation terroriste qui résolut d'attenter à la vie d'Alexandre III. On choisit le 1er mars 1887. Afin de ne pas éveiller l'attention, les bombes devaient avoir la forme de livres qu'on lancerait au passage du tsar en voiture. Mais à peine les conspirateurs étaient-ils dans la rue qu'ils furent arrêtés. Un agent provocateur les avait dénoncés. Alexandre Ilitch et quatre autres furent pendus.

Ce fut la dernière manifestation de cette méthode individuelle et terroriste. À vrai dire, Alexandre Ilitch, lui-même, s'en écartait quelque peu. Il vivait à une époque de transition, époque où la foi dans la *Narodnaia Volia* diminuait et où naissait à peine le mouvement ouvrier. C'est ce qui explique pourquoi, bien qu'ayant lu le *Capital*, il n'était pas encore social-démocrate. Aussi bien, il avait dessein de faire paraître un recueil socialiste dont le premier article devait être un article de Karl Marx, traduit par lui, sur la philosophie hégélienne. La déception et le pessimisme furent grands parmi les partisans de la *Narodnaia Volia* (Volonté populaire). Il semblait qu'on ne pourrait plus rien tenter contre le tsarisme, appuyé solidement par la bourgeoisie réactionnaire du monde entier.

Mais, avec ténacité, avec espoir, l'œil dirigé avec sûreté vers des horizons extrêmement lointains, Vladimir Ilitch Lénine étudiait le socialisme scientifique, élaborait la théorie de l'action des masses et il eut bientôt l'opinion que les moyens existaient en Russie de renverser, quelque prochain jour, la domination tsariste. Depuis un certain temps déjà, découragés et ayant quitté la Russie, quelques intellectuels russes s'étaient établis à l'étranger où ils étudiaient à fond la doctrine marxiste. Dès 1883, ils fondaient un groupe : *Osvobodjénie Trouda* (La Libération du Travail). [Plékhanov](#), qui traduisit Karl Marx, [Zassoulitch](#), et Deutch furent parmi les fondateurs.

Lénine a raconté lui-même qu'au temps où il étudiait à Kazan, il avait acquis la certitude que le marxisme pouvait libérer le peuple russe du tsarisme et de la bourgeoisie, que la classe ouvrière devait être la base de ce nouveau mouvement et qu'il se posa la question : « Y a-t-il à présent en Russie d'autres personnes professant la même opinion que moi ? » Et le voici à travers la Russie en quête de compagnons d'idées, de compagnons hardis, confiants et déterminés, prêts à entreprendre la lutte sous cette forme neuve. C'était durant les années 1890, 92, 93. Lénine voulait trouver. Il trouva : des intellectuels et des ouvriers.

Le premier groupe marxiste était constitué par lui à Pétersbourg, en 1894. La plupart des intellectuels tenaient le projet et les idées de Lénine pour fantastiques, insensés, mais Vladimir Ilitch s'obstinait, sûr déjà de la victoire. On lui objectait sans cesse qu'il n'y avait pas de classe ouvrière en Russie et qu'au surplus la Russie était un pays agricole, peuplé presque exclusivement de paysans. Mais, aidé puissamment par les membres de l'*Osvobodjénie Trouda*, Lénine et ses camarades entreprirent un travail fondamental, lent, difficile, mais fécond.

Les ouvriers illettrés ne comprenaient rien à la lutte politique et n'entendaient même pas grand'chose à leurs intérêts économiques. Ils ne possédaient pas l'esprit de classe qu'ils ne soupçonnaient même pas. Chaque ouvrier ne songeait qu'à soi, à son bien-être, égoïstement ; il rêvait d'améliorer sa situation personnelle, ce à quoi il réussissait rarement. Il faut se représenter le tableau de la classe ouvrière de l'époque pour percevoir les difficultés de la tâche immense qu'allégrement commença Lénine. La chose paraît simple aujourd'hui – et surtout en Occident où l'industrie et le mouvement socialiste se développèrent de meilleure heure et plus rapidement qu'en Russie.

Que fit Lénine ?

Il voyagea, visita les villes, rôda autour des usines, des ateliers, fréquenta les ouvriers avec qui il s'entretint et qu'il interrogea. Il nota leurs plaintes concernant les brimades du contremaître, les amendes et les mauvais traitements que le patron leur distribuait quotidiennement. Il consigna ces notes, leur donna la forme de revendications et en fit tirer clandestinement des feuilles volantes qu'il distribua. Il sut très habilement mettre en valeur ces petites choses de la vie journalière du travailleur et réussit à éveiller chez celui-ci sa conscience et son intérêt de classe. C'était le levier qui devait, plusieurs années après, soulever le prolétariat de Russie.

Ce trait fera l'étonnement de bien des intellectuels et pourtant c'est là une des marques les plus spécifiques et les plus grandes de la personnalité de Vladimir Ilitch. Il prouve une étonnante compréhension du mouvement des masses et à quel degré Lénine possédait la psychologie ouvrière. Dans la suite, sa science se développa, son talent d'orateur et de polémiste, son œuvre de théoricien se firent jour. Mais qui n'apprécie pas ce trait essentiel de Lénine ne saisira pas comment il put animer la masse ouvrière de Russie et le prolétariat mondial.

Ainsi il concentra son énergie sur des choses en apparence insignifiantes, qui auraient fait hausser les épaules aux littérateurs, aux esthètes, aux esprits forts. Il parvint à instituer à Pétersbourg, une véritable association ouvrière qui prit le nom de : *Soiouz borby za osvobodjénie rabotchévo klassa*, c'est-à-dire, Association pour la lutte pour la libération de la classe ouvrière, à laquelle adhèrent les ouvriers les plus avancés, tels [Babouchkine](#), que le général Rennenkampff fit fusiller en 1905, [Chelgounov](#) qui a perdu la vue dans les prisons et les bagnes tsaristes et qui, à l'heure où sont écrites ces lignes, vit encore à Moscou, et quelques étudiants. Après son expulsion de l'Université de Kazan, Lénine avait dû se retirer dans la capitale de l'Empire russe, ce qui ne porta aucun préjudice, au contraire, à son œuvre révolutionnaire.

L'activité de l'Association se manifesta bientôt par des conséquences importantes, par exemple la première grève des ouvriers du textile, au nombre de 40.000, chiffre énorme à l'époque et dans les conditions d'alors. Cette grève traduisit la force de la classe ouvrière et la capacité de celle-ci. Lénine et ses camarades furent arrêtés et exilés en Sibérie. À Krasnoïarsk, il vécut en compagnie de [Martov](#) et de [Potressov](#). Mais le mouvement déclenché se propagea et le nombre des noyaux de l'association augmenta, à Pétersbourg, à Moscou à Kiev, à Kharkov, à Ekaterinoslav, à Odessa et dans l'Oural. Bientôt, dans tous les centres industriels, la nécessité apparut à un grand nombre d'ouvriers de s'unir pour lutter contre la double oppression économique et politique. Et la constitution d'un noyau qui dirigerait les ouvriers russes dans les combats à venir et les mettrait en liaison avec les prolétaires d'Occident s'avéra comme la méthode la plus sûre et la plus efficace.

Né à la vie politique à la limite de deux époques, Lénine en même temps qu'il travaillait à éveiller la conscience de classe de l'ouvrier, mena la lutte contre les *narodniki*. Il se prononce publiquement contre le vétéran populiste N. K. Mikhaïlovsky, mais, frère d'un *narodnik* conséquent et pendu par le tsar, il porta une grande estime aux militants qui avaient consacré leur vie à la lutte contre le tsarisme. «... *Nul ne respecta mieux, dit Zinoviev, nul n'enseigne mieux aux ouvriers le respect de ces premiers adversaires du tsarisme, que Vladimir Ilitch. Pour Lénine, des militants tels que [Jéliabov](#) et Sophie Pérovskaja se placent à une hauteur inaccessible, parce qu'ils levalent l'étendard de la révolte, s'armaient de la bombe et du revolver contre le tsar; à la fin de ces années 70, au début des années 80, quand la Russie était une prison de peuples, quand les amis de la liberté y respiraient si péniblement, quand les ouvriers russes commençaient à peine à former une classe... Vladimir Ilitch comprenait combien est grand, inappréciable, en vérité, le mérite des premiers héros de la révolution russe.* »

Vers l'époque de la grève des ouvriers du textile, Lénine publia sa première brochure illégale, *Les amendes*, où il réunit ses observations et en dégagait l'enseignement révolutionnaire, mettant à la portée des plus humbles le marxisme, le socialisme scientifique.

En mars 1898, dans la ville de Minsk, les ouvriers tenaient le premier congrès du « Parti social-démocrate ouvrier de Russie. » Neuf délégués seulement y participaient, mais apportaient avec eux tout l'avenir. Un manifeste et un programme furent élaborés, où on liait intimement les problèmes économiques de la classe

ouvrière à la question politique. Exilé en Sibérie, Vladimir Ilitch n'y put assister, mais son influence était si grande que lorsque les ouvriers pensèrent à publier un journal illégal : *Rabotchaïa Gazeta* (La Gazette ouvrière), ils en confièrent la rédaction à leur véritable guide. Le congrès à peine terminé, les délégués furent arrêtés et la liaison entre les villes, de ce fait, supprimée. La classe ouvrière russe avait perdu déjà son organisme central.

Dans la solitude et le silence, Lénine et ses compagnons de déportation, voyaient les problèmes de l'heure qui se posaient impérieusement :

« Premier problème : marquer le chemin du développement ultérieur de la Russie, prouver que toutes les vieilles théories des narodniki basées sur ce thème que la Russie ne passera pas par le développement capitaliste, qu'en Russie il n'y aura pas de prolétariat capable d'engendrer un vrai mouvement révolutionnaire, qu'en Russie toute la force est dans les paysans, prouver que toutes ces théories sont fausses, renverser ces théories par des faits, scientifiquement, et au moyen de l'arme marxiste. Deuxième problème : sur la base de cette preuve scientifique de l'accroissement inévitable du prolétariat russe au socialisme, démontrer que la voie de ce socialisme passe par la chute du tsarisme, que, dans ce renversement du tsarisme, la classe ouvrière doit défendre ses intérêts de classe et que pour cela il faut créer une organisation de bataille indépendante de la classe ouvrière. »

Ainsi s'exprimait [L. Kaménev](#) dans un discours prononcé après la révolution bolchévique, devant les ouvriers de Presnia, forteresse ouvrière de Moscou.

Lénine composa divers ouvrages, parmi lesquels : *Les Problèmes des Social-Démocrates russes* où il établit la corrélation entre la lutte des ouvriers pour leurs revendications économiques et le combat des travailleurs contre le tsarisme. Il y affirmait :

« Nous ne devons pas attendre pour créer en Russie un parti ouvrier, le moment où nous aurons conquis les libertés politiques. Non, ce n'est pas parce que nous sommes arriérés de cent ans par rapport au reste de l'Europe que nous devons attendre pour organiser notre parti ouvrier que la bourgeoisie ait pris le pouvoir. Non, mais tout de suite, sous le joug du tsarisme, dans ces conditions extrêmement difficiles, nous devons – et nous le ferons – créer un parti de classe, socialiste, autonome, pour lutter immédiatement et contre le tsarisme et contre la bourgeoisie. »

[Axelrod](#) et le petit groupe de l'*Osvobojdénie Trouda* furent enthousiasmés à la lecture de l'opuscule de Lénine qui parut sans nom d'auteur, avec une préface d'Axelrod. A [Lounatcharsky](#) qui, en ce temps-là, habitait aussi l'étranger, Axelrod avoua : *« On peut dire à présent qu'il existe en Russie un mouvement social-démocrate et que les idées du socialisme scientifique prennent corps. »* *« Et [Strouvé](#), et [Tougan-Baranovsky](#) ? »* demanda Lounatcharsky, pour qui, comme pour la plupart des intellectuels russes, Strouvé était alors le nom le plus significatif. Souriant et mystérieux, Axelrod répondit : *« Strouvé et Tougan-Baranovsky sont très bien, mais ils sont livresques. C'est de la science universitaire, tandis que Touline⁴ c'est déjà le fruit du mouvement ouvrier russe, Touline : c'est une page de l'histoire de la révolution russe. »*

Une analyse profonde, objective et perspicace des conditions économiques de la Russie, et les conséquences révolutionnaires qui en découlent, telle est la substance d'un autre essai de Lénine écrit durant cette période d'exil : *Le développement du capitalisme en Russie*. On y trouve toute la base scientifique du marxisme appliqué à la Russie. Zinoviev rapporte l'impression forte du livre dans tous les milieux et l'opinion qu'exprimait en 1902, à Paris, à l'École des Sciences Sociales, le professeur Maxime Kovalevsky : *« Quel remarquable professeur Lénine eût fait ! »*

Et c'est strictement vrai que Lénine possède au plus haut point les qualités pédagogiques qu'on peut exiger d'un bon professeur. Il sait expliquer d'une façon extrêmement simple les problèmes les plus embrouillés et il rend intelligible aux ouvriers et aux paysans de culture arriérée les questions sociales et politiques les plus complexes.

4 L'un des pseudonymes de Vladimir Ilitch.

En même temps qu'il lisait et qu'il rédigeait ses ouvrages, Lénine songeait à une tâche plus réelle et immédiate : organiser une association ouvrière armée pour la lutte. Il pensait que la classe ouvrière doit se vouer à un long apprentissage pour passer de la lutte économique à la lutte politique. Déjà il percevait la formation d'un courant contre lequel il faudrait créer un contre-courant puissant et décisif. L'école des « économistes » faisait, en effet, son apparition au sein des groupes ouvriers et surtout parmi les intellectuels. Laissons la lutte politique à la bourgeoisie ! prêchaient les chefs de ces groupes ; que le prolétariat se limite à des revendications purement économiques. Strouvé devint le représentant le plus qualifié de cette tendance, qui était un marxisme dépourvu de son élément révolutionnaire : un café sans caféine.

Lénine établit un plan d'organisation. Le régime tsariste rendait malaisée la création d'un noyau en Russie même ; cette base, il fallait la constituer à l'étranger, la maintenir en relations constantes avec les masses russes, et faire en sorte qu'elle puisse, à l'abri de tout danger immédiat, se livrer à la propagande et à l'action.

Dès la fin de sa déportation, Lénine reprit son voyage et chercha, trouva, rassembla, de nouveaux éléments révolutionnaires solides et conséquents. Il fonda un journal qui, dans la suite, exerça une grande influence sur le mouvement ouvrier russe et international : *Iskra* (l'Étincelle). Cet organe auquel collabora assidûment Martov, portait en épigraphe : « *De l'étincelle jaillira la flamme* », mots par lesquels les Dékabristes répondirent jadis à un envoi du poète Pouchkine. Vladimir Ilitch y soutint son point de vue radical et il y défendit, en outre, la nécessité de constituer une organisation de « révolutionnaires professionnels ». Le tsarisme est un ennemi mortel et redoutable – ainsi pensait-il – et pour le combattre avec succès, il faut des hommes consacrant leur vie, toute leur vie, tous les instants de leur vie au renversement du tsarisme. La lutte ne peut être totale et efficace que si l'on constitue également un front contre les opportunistes, les économistes, dont l'enseignement est préjudiciable à l'essor du mouvement. Une ossature de fer autour de quoi s'amalgamera tout le mouvement révolutionnaire prolétarien. Donc ceux qui se sentent propres à mener cette double lutte doivent exercer la profession de révolutionnaire. Une profession ! Oui, une véritable profession qui les distingue des autres en ce que qui l'embrasse à tout instant risque sa vie pour l'intérêt de ceux dont il prend la défense. Le mouvement révolutionnaire requiert non pas des amateurs, des artisans plus ou moins qualifiés, mais de vrais professionnels, des techniciens.

« Que nos militants, a-t-il écrit, me passent ce mot sévère, car, dès qu'il s'agit du manque de préparation, je l'adresse avant tout à moi-même. J'ai travaillé dans un groupe qui se donnait des buts très larges et très vastes – et nous, membres de ce groupe, nous souffrions douloureusement à la pensée que nous ne sommes que des amateurs, et cela au moment historique où l'on pourrait dire, en paraphrasant, le mot connu : Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, et nous retournerons la Russie ! Et plus souvent il m'arrive de me rappeler ce sentiment brûlant de honte que j'ai éprouvé alors, plus je ressens d'amertume contre ces faux social-démocrates qui, par leur prêche, déshonorent le titre de révolutionnaire, qui ne comprennent pas que notre devoir n'est pas de défendre l'abaissement du révolutionnaire jusqu'au rang d'un amateur, mais d'élever les amateurs jusqu'au rang de révolutionnaires. »

On bafoua et l'*Iskra* et l'idée de « révolutionnaires professionnels », mais sans se laisser déconcerter le moins du monde, Lénine continua et développa sa propagande et tenta de construire cette ossature qu'il préconisait. La Russie se couvrit d'un réseau de centres composés de révolutionnaires professionnels reliés à une base établie à l'étranger, et bientôt l'œuvre commença parmi les larges masses du peuple. Éditée à l'étranger, la littérature marxiste et révolutionnaire, grâce à mille expédients, parvenait en territoire russe et était distribuée dans les quartiers ouvriers et les usines. Et dans chaque cité, dans chaque usine, les travailleurs avaient conscience de l'existence d'un parti marxiste.

Le principal représentant du courant économique, Pierre Strouvé, qui avait rendu jadis de très appréciables services au mouvement ouvrier, écrivit contre les populistes ses *Observations critiques*. Georges Plékhanov loua l'ouvrage ; Lénine y discerna tout l'opportunisme, tout le contre-révolutionnisme que Strouvé devait exprimer plus tard. « *Je sens*, écrivait Lénine, *que, dans un délai plus ou moins long, Strouvé quittera la classe ouvrière et nous livrera à la bourgeoisie.* » Il ajouta :

« Vous êtes un idéologue bourgeois, vous ne tarderez pas à passer dans le camp de la bourgeoisie et à rompre avec la classe ouvrière. Vous êtes coupable, parce que vous considérez la classe ouvrière non comme

un but, mais comme un moyen. Elle est importante pour vous en tant que force, contre le tsar. Et vous voulez en tirer parti sans rien lui donner. Souffrez qu'on ne vous le permette pas. Jusqu'à présent nous avons lutté contre le tsar et contre la bourgeoisie ; maintenant, nous créons un nouveau front. Nous combattons aussi le « marxisme légal ». Nous voulons le marxisme authentique, révolutionnaire. Et le vôtre, châté, légal, nous n'en voulons pas. »

Les *iskrovtsy* (partisans du journal l'*Etincelle*) intensifièrent la lutte contre les *économistes* et les *strouvistes*, contre les « marxistes légaux ». Dans l'engouement soudain de la bourgeoisie pour le marxisme, Lénine voyait le danger.

« Les livres marxistes paraissaient les uns après les autres. On commençait la publication des revues et des journaux marxistes. Tout le monde devenait marxiste. Les marxistes étaient adulés, les marxistes étaient choyés, les éditeurs s'enthousiasmaient pour la vente extraordinaire des livres marxistes. »

Il dirigea aussi la polémique de l'*Iskra* contre les socialistes-révolutionnaires dont il dessinait, par avance, l'ultérieure évolution. Ici encore s'atteste l'extraordinaire perspicacité de cet homme. Les tenant déjà pour des « aventuriers » et des saboteurs de la révolution, il les traita sans pitié : « Vous êtes, messieurs, les socialistes-révolutionnaires, les représentants de la petite bourgeoisie et rien de plus. »

Mais Vladimir Ilitch qui avait combattu avec âpreté d'abord les populistes, ensuite les économistes, ne se doutait pas qu'à ses côtés bataillaient des compagnons contre qui il allait engager la lutte, lutte sans répit et plus âpre encore, et jusqu'à la consolidation du Pouvoir Soviétique.

En août 1903, à l'étranger, avait lieu le deuxième Congrès du Parti social-démocrate ouvrier, auquel participèrent les représentants de cinquante organisations ouvrières. Le programme établi, la question d'organisation fut discutée avec violence et sépara en deux partis les progressistes, les bolchéviks, c'est-à-dire les majoritaires, et les menchéviks, c'est-à-dire les minoritaires. Non pas une question de principe, mais une question d'organisation : la rédaction de l'article premier des statuts du Parti. Il s'agissait des conditions que l'on exigerait des adhérents à l'organisation. Lénine pensait que les membres du parti ne doivent pas seulement verser une cotisation, mais encore se livrer à un travail actif. La plupart des intellectuels, et en particulier les membres de l'*Osvobodjénie Trouda*, prirent place dans la minorité. Lénine constata que les opportunistes débarrassaient le mouvement ouvrier, tandis que Martov interprétait la scission comme une révolte contre le léninisme. Pour celui qui étudie superficiellement l'histoire du mouvement révolutionnaire, cette question peut paraître discussion de talmudistes, mais, qu'on examine tous les Congrès de partis ouvriers qui aboutirent à une scission, cette scission est provoquée par une question secondaire, inattendue, mais toujours elle est le résultat d'une fermentation manifestée depuis des mois au sein des organisations.

L'annonce de la scission surprit tous les militants. « Nous pensions, à écrit Lounatcharsky, qu'à cette inséparable trinité : Lénine, Martov et Potressov s'était intimement liée la trinité de l'étranger : Plékhanov, Axelrod et Zassoulitch. Aussi la nouvelle de la scission nous frappa comme un coup de tonnerre... Que Martov et Lénine se trouveraient dans divers camps et que Plékhanov se couperait en deux, cela ne nous était même pas venu à l'esprit.

Le premier paragraphe des statuts ? Est-ce que cela vaut la peine de faire la scission pour une telle raison ? La répartition des postes dans la rédaction ? Mais sont-ils devenus fous à l'étranger ?

Nous étions plutôt indignés de cette dissidence et, en examinant les iconiques données qui nous parvenaient, nous nous efforcions de voir clair. On ne manquait pas de raconter que Lénine est un sklotchnik (scissionniste) et un sectaire et veut établir à tout prix sa domination dans le parti, mais que Martov et Axelrod n'ont pas voulu lui prêter serment comme à un chef de tout le parti. »

Et, après avoir parlé de l'appui donné à Lénine par [Bogdanov](#), Lounatcharsky ajoute ceci, qui est tout à fait caractéristique et montre de quelle sorte étaient les partisans de Vladimir Ilitch :

« Autour de Lénine, il n'y avait pas un seul nom connu, mais presque tous étaient des délégués venus de Russie, tandis qu'après le passage de Plékhanov dans l'autre camp s'étaient réunis tous les dieux de l'étranger. »

Bogdanov a esquissé ainsi le tableau : *« L'aristocratie étrangère du parti ne veut pas comprendre que nous avons vraiment, à présent, un parti et qu'il faut tenir compte avant tout de la volonté collective des travailleurs russes qui pratiquent l'action. »* Lounatcharsky, qui cite Bogdanov, précise que bientôt on s'aperçoit que les meilleurs ouvriers de la province, ceux que Lénine appelait : *« la bactérie de la révolution »* approuvaient les bolchéviks.

Lénine connut des heures difficiles qu'ont ignorées ou que voulurent ignorer ses adversaires. Ce n'est pas de gaîté de cœur qu'il se sépara, par exemple, de Martov, avec qui il s'était senti si proche, de Martov, qui fut son compagnon de déportation et d'exil et son plus fidèle collaborateur à l'*Iskra*.

S'en allant à travers les montagnes de Suisse, Lénine s'interrogeait et s'analysait. Qui avait raison ? Lui ou les dissidents ? Mais, triomphant de la crise, il pensa : *« Seul, je resterai peut-être, mais je continuerai à défendre mon opinion et à suivre la ligne droite. »* Il était fermement persuadé que, le jour où le prolétariat prendrait les choses en mains, il s'engagerait dans la même voie.

C'est encore un des traits de la personnalité géniale de Lénine, qu'à aucune époque de sa vie, en aucune circonstance, il n'eut jamais peur de demeurer seul, il ne craignit pas de passer pour « ennemi du peuple ». Dans chaque moment critique du mouvement ouvrier, lors de la scission de 1903, après la défaite de la révolution de 1905, dans les premières semaines de la guerre impérialiste de 1914, il se trouva à peu près solitaire. Il en éprouva, certes, du chagrin, il fut désenchanté des hommes, mais jamais il ne douta du mouvement ouvrier et jamais n'abandonna cette volonté d'acier qu'accuse son visage.

Le parti fut sauvé par cette idée rigoureuse, par cette fidélité radicale et conséquente au socialisme scientifique, au marxisme non pas figé, mais se transformant au cours des événements, dont se moquaient ses adversaires.

La lutte contre les social-conciliateurs, contre les menchéviks, contre les liquidateurs et contre les socialistes-révolutionnaires marque, dit Kaménev, comme un trait rouge dans le travail du parti et dans celui de Lénine. Il fut sans pitié. Poursuivant chaque interprétation tendancieuse et opportuniste des idées de Marx dans le domaine de la politique, de la tactique, de l'enseignement, de la philosophie, il se manifesta toujours intrépide, sans peur et sans reproche. Notant chaque écart, soumettant les écrits et les discours de ses adversaires à une analyse et à une critique impitoyables, chaque fois, il prouvait – et les faits lui ont donné amplement raison – que l'aboutissement de ces écarts était la contre-révolution. Solide comme le roc, il avait cette conviction que la révolution sociale est inévitable et il portait une méfiance inconditionnée à l'égard de tous les courants non prolétariens. Voilà qui explique, en partie, pourquoi Lénine et son parti triomphèrent plus tard, de la coalition de toutes les fractions.

La réputation de Lénine devint encore plus fâcheuse. On l'accusait d'inintelligence, d'orgueil insensé, de tyrannie absolue. « Il fait le vide autour de lui », disait-on de Vladimir litch comme de chaque homme qui marche droit devant soi et fait tomber le stuc des littératures subtiles, des phraséologies décevantes.

« On me présenta à Lénine, – relate Zinoviev, – avec deux camarades, en qualité de jeunes social-démocrates. Nous étions encore jeunes, mais de tout cœur nous sympathisions avec Lénine, nous lisions Que faire?, nous savions que c'était l'Évangile du mouvement créé par l'Iskra. Et voici que Plékhanov, devant nous, se mit à railler Lénine. « Vous le suivez, disait-il, mais il suit maintenant un tel chemin qu'il ne sera bon, dans quelques semaines, qu'à effrayer les moineaux dans les vergers. Lénine me défie, défie Zassoulitch, Deutch. Ne comprenez-vous pas que c'est une lutte inégale ? Lénine est un homme fini. Du moment qu'il rompt avec nous, les vieux, avec le groupe l'Émancipation du Travail, sa chanson est finie. » Ainsi s'exprimait Plékhanov, et, sur les jeunes gens que nous étions, cela faisait une certaine impression. Plékhanov, parlant ainsi, fronçait les sourcils d'un air revêché et nous paraissait quelque peu terrible. Nous allions voir Lénine,

et, naïvement, nous lui contions : « Voilà ce que dit Plékhanov. » Lénine riait et nous rassurait : « Les poussins se comptent à l'automne, répondait-il. Bataillons. Nous verrons avec qui iront les ouvriers. »

Les mêmes coups brutaux qu'il avait assénés aux populistes, aux économistes et aux socialistes-révolutionnaires, Lénine les porta à Martov, à Plékhanov et aux menchéviks. L'*Iskra* étant tombée dans les mains des menchéviks, les bolchéviks fondèrent un nouvel organe : *Vpériod* (En avant) et les moniteurs des deux fractions se livrèrent un combat acharné. Dans la violence de la polémique, les épithètes les plus injurieuses étaient prodiguées de part et d'autre et Vladimir Ilitch fut l'un des premiers que l'on visa. Malgré la supériorité de l'artillerie lourde des menchéviks – qui, en outre de l'autorité mondiale de Georges Plékhanov, avaient l'appui du Comité Central, possédaient un grand nombre de journaux et de brochures – Lénine attaqua avec succès les positions de ses adversaires. Au nombre des écrits de Lénine sur cette querelle de fractions, il faut indiquer : *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique*.

En mai 1905, à Londres, eut lieu le troisième congrès du Parti social-démocrate ouvrier de Russie, c'est-à-dire le premier congrès des bolchéviks.

Au nom du Comité Central du Parti social-démocrate allemand, le vieux [Bebel](#) adressa une lettre par laquelle il offrait sa médiation pour réunir à nouveau dans un seul parti les deux groupes rivaux. Après avoir lu la lettre, Lénine fit ce bref commentaire : « *Nous tenons Bebel en haute estime, mais lorsqu'il s'agit de savoir comment combattre dans notre pays le tsarisme et la bourgeoisie, qu'on nous permette d'avoir notre opinion. Et que l'on nous permette de traiter messieurs les menchéviks comme méritent d'être traités les agents de la bourgeoisie.* » Aussi bien, les adversaires russes de Lénine portèrent leurs querelles au sein même de la IIe Internationale. On mena contre Lénine et son parti les pires intrigues et, quelques semaines avant la guerre, en juillet 1914, à la conférence de Bruxelles on réussissait même dans une certaine mesure à dresser contre les bolchéviks Rosa Luxembourg, tant les menchéviks étaient pleins d'astuce et tant ils étaient liés par de sûres affinités avec les opportunistes occidentaux, avec les [Vandervelde](#) et les [Kautsky](#).

Dans les thèses qu'il présenta au congrès de Londres et qui constituent un chef-d'œuvre de réalisme politique, Lénine analysait admirablement les conditions objectives et subjectives du mouvement ouvrier russe, montrait les illusions du parlementarisme et défendait déjà l'idée de la dictature révolutionnaire des ouvriers et des paysans.

2. De la révolution de 1905 à la révolution de 1917

La même année que les bolchéviks édifient leur propre programme, se développe la série de troubles révolutionnaires qu'on considère communément comme la première révolution russe. La crise économique engendrée particulièrement par la guerre russo-japonaise, les défaites de l'armée russe, l'agitation révolutionnaire entreprise systématiquement depuis des années, aboutissent à des grèves de grand style. Aux ouvriers se pose, pour la première fois, le problème de choisir leurs guides entre les « *économistes* » et les vrais marxistes.

Le 3 janvier 1905, les ouvriers des usines Poutilov suspendent le travail et, le 7, le nombre des grévistes s'élève à 140.000. Le point culminant fut le 10. Dès le 13, les ouvriers rentraient dans les usines.

Le 9, les ouvriers participèrent à une imposante démonstration devant le Palais d'Hiver. Ils voulaient remettre au tsar une pétition conçue en termes extrêmement modérés. Ils décrivaient leur situation matérielle, demandaient l'amnistie, la liberté, la séparation de l'Église et de l'État, la journée de 8 heures, des salaires normaux. Mais, en tête de la pétition, on demandait la convocation d'une assemblée élue par le suffrage universel et égal. Les ouvriers furent accueillis par une fusillade et il y eut des centaines de morts et des milliers de blessés.

Le prêtre [Gapone](#), qui avait joué un certain rôle dans cette démonstration, maudit les officiers et les soldats ayant tiré sur leurs frères. Gapone a pu paraître une grande figure à des journalistes, à des chroniqueurs et à des historiens superficiels, mais c'était un personnage médiocre qui, selon Trotsky, entouré d'ouvriers conscients, fut entraîné par eux et hypnotisé ensuite par son propre succès.

Le 11 janvier, à la réunion du Conseil des Ministres, Witte, jusqu'alors inconnu, proposa de discuter les événements du 9 janvier et les mesures propres à « *prévenir à l'avenir des faits aussi tristes* ». La proposition fut refusée.

Quelques mois s'écoulaient, puis, fin septembre, de nouvelles vagues révolutionnaires bouillonnent. Dans l'enceinte de l'université, sont organisées des réunions populaires, auxquelles participent des ouvriers, en dépit du régime de terreur imaginé par Trépov. On arrête et on fusille. Les meetings se succèdent dans les universités de Pétersbourg et de Kiev. A Moscou, les imprimeurs et typographes font la grève. Les boulangers et les cheminots se joignent au mouvement. Une conférence corporative est transformée en assemblée politique où l'on propose la grève générale et immédiate des cheminots. A Pétersbourg s'organise le premier soviet des députés ouvriers. Le travail reprend pour quelques jours, après quoi commence la grève des cheminots à Moscou, à Nijni, à Riazan, à Kachira, etc. Aux cheminots s'unissent les ouvriers du télégramme, de l'électricité, de la poste. Le 13 octobre, le *Soviet Rabotchik Dépoutatov* (Conseil des délégués ouvriers) tenait sa première assemblée à l'Institut Technologique de Pétersbourg et, le 17, paraissait le premier numéro des *Izvestia*, organe du Soviet.

Le 17 octobre, Witte est nommé premier ministre et une « constitution » est donnée au pays. Dans la nuit du 17 au 18, le peuple envahit les rues, déployant des drapeaux rouges, chantant le chœur religieux *Vietchnaïa pamiate* (Souvenir éternel) en l'honneur des victimes de janvier et exige l'amnistie. Les masses n'avaient nulle confiance dans ce libéralisme créé soudain de toutes pièces pour sauver le tsarisme. Aussi bien, Witte choisit plus tard comme ministre, Dournovo qui accomplit un sanglant travail contre-révolutionnaire.

Novembre : nouvelles grèves, nouveaux meetings. Le Soviet décide une grève générale. Witte adresse un télégramme priant de cesser la grève ; il emploie l'expression : « *bratsi-rabotchie* » (frères ouvriers). Les ouvriers et le soviet répondent ironiquement, mais le 7 novembre, ils décident de terminer la grève. Le 26, le président du Soviet de Pétersbourg, [Kroustalev-Nossar](#) est arrêté et, quelques jours après, le 3 décembre dans l'après-midi, c'est tout le Soviet qui est arrêté au cours d'une réunion.

Le Soviet de Pétersbourg avait siégé du 13 octobre au 3 décembre. À la première séance participaient quelques dizaines de délégués. Dans la seconde quinzaine de novembre on comptait 562 députés (parmi lesquels 16 femmes), représentant 147 fabriques et usines, 34 ateliers et 16 syndicats. 351 membres étaient des ouvriers. Le Comité Exécutif constitué le 17 octobre se composait de 32 membres : 22 députés ouvriers, 9 membres représentant les partis (chacune des deux fractions du parti social-démocrate avait trois délégués, et le parti socialiste-révolutionnaire trois).

L'activité de Lénine durant les journées révolutionnaires de 1905, fut grande, quoique peu apparente. Au rebours de Trotsky, il ne participa pas officiellement au mouvement. Il est exact que l'idée de créer des soviets fut surtout propagée et appuyée par les mencheviks, mais de son œil vif et aigu, Lénine suivait tous les efforts de la masse ouvrière, aussi bien les travaux du Soviet de Pétersbourg que l'insurrection armée de Moscou à laquelle prirent une large part de vieux bolchéviks, tels que [Vladimirsky](#).

Lénine vivait illégalement à Pétersbourg et le Comité Central du parti lui avait défendu de prendre une part active aux événements et de se montrer trop souvent. Il assista une ou deux fois aux réunions du Soviet, dissimulé dans quelque galerie. Lorsqu'on apprit la prochaine arrestation des membres du Soviet, le Parti interdit à Vladimir Blich d'assister à cette dernière réunion historique.

Lénine avait compris ce qu'est et doit être un Soviet. Un Soviet n'était pas quelque organisation accidentelle servant de liaison entre la masse et le gouvernement ; il tenait le Soviet pour le pouvoir lui-même, pour le pouvoir des ouvriers, pour l'État ouvrier. Il le comprit et le réalisa quelques années plus tard.

Tandis que les mencheviks regrettaient le caractère insurrectionnel, le caractère armé des journées de 1905, Lénine, au contraire le justifiait. Il y voyait une manifestation de la tactique bolchévique.

« Lénine – écrit Zinoviev – considéra l'insurrection de Moscou en 1905 d'une tout autre façon. Il n'y eut pas, pour lui, de plus noble et de plus admirable page dans l'histoire que celle de la révolte armée de Moscou. D'abord il commença à réunir des documents sur cette révolte. Il voulait en élucider les moindres incidents, les moindres détails techniques. Il voulait élucider la biographie de chaque combattant. Tous ces combattants, Lénine les appelait en premier lieu pour dire à la classe ouvrière du monde entier comment s'était préparée l'insurrection armée de Moscou et pourquoi elle avait été écrasée. Parce que Lénine comprenait que c'avait été la première bataille rangée livrée à la bourgeoisie du monde. Il saisissait admirablement la signification mondiale de cette insurrection brisée, noyée dans le sang des ouvriers, mais, tout de même, la première insurrection ouvrière contre le tsarisme et contre la bourgeoisie, dans le pays le plus arriéré. »

L'insurrection vaincue, ce fut la répression et l'exil. Les membres du Soviet de Pétersbourg passèrent devant le tribunal et furent condamnés à la déportation. La plupart des révolutionnaires libres ou évadés émigrèrent. Et la lutte entre fractions reprit plus acharnée, basée cette fois sur des faits, sur des réalités.

Les mencheviks affirmaient que les ouvriers avaient été trop exigeants et que le mouvement prolétarien devait se développer de manière à ne pas effrayer la bourgeoisie. La tâche qui s'imposait avant tout était la liquidation du tsarisme. Mais, répliquait Lénine :

« Vous n'avez pas compris ce mouvement. C'était une grande révolution – et nullement un chaos. C'était une grande révolution, non à cause du manifeste du 17 octobre, non à cause du trouble suscité dans la bourgeoisie, mais parce que c'était, quoique vaincue – une révolte armée des ouvriers de Moscou – parce que, devant le prolétariat du monde, le Soviet des députés ouvriers de Pétersbourg a brillé pendant tout un mois. Et la révolution ressuscitera. Les soviets ressusciteront. Les soviets vaincront. »

Il persistait à penser que le mouvement ouvrier doit aboutir à la dictature du prolétariat et des classes pauvres. Les soldats avaient tiré sur le peuple parce qu'ils étaient, pour la plupart, des fils de paysans. Prendre la terre aux propriétaires et la répartir ensuite entre les paysans pauvres, voilà un programme concret qui aidera le prolétariat à abattre le tsarisme et à s'emparer de l'État.

Dans un article paru dans le journal polonais *Przeglada*, Lénine s'est expliqué sur le sens qu'il donnait, à l'époque, à la dictature du prolétariat et des paysans pauvres et certains de ses critiques triomphent. Trotsky, dans le même journal, après avoir critiqué la tactique des mencheviks, montre le danger que présente la tactique préconisée par des bolcheviks. D'autres critiques que Trotsky – adversaires, ceux-là, de Lénine – se plaisent à voir des contradictions dans sa pensée. Le vrai est que, soucieux des réalités et du développement historique, il soutint à tout instant une tactique extrêmement souple. Les conditions de 1917 étaient sensiblement différentes de celles de 1905, et le caractère « démocratique » de la dictature, telle qu'il la formulait en 1904, n'avait plus de raison d'être quinze ans après. Aussi bien, la « nouvelle politique économique » préconisée et appliquée en 1921 n'est pas autre chose qu'une certaine démocratisation de la dictature du prolétariat, sous forme de concessions aux paysans ⁵.

La période qui succéda aux journées d'octobre et novembre 1905 fut essentiellement contre-révolutionnaire. Le manifeste arraché par le peuple russe le 17 octobre 1905 était déchiré, la Constitution déjà retirée et les tribunaux militaires remplaçaient les tribunaux civils. Un grand nombre de militants révolutionnaires emplissaient les prisons et les bagnes et la presse était supprimée. Un pessimisme régnait à nouveau. Seul, Lénine conservait intact son espoir, non point basé sur quelque idéalisme imprécis, mais sur les faits qu'il avait observés et confrontés. Il attendait avec confiance des jours meilleurs.

Le parti bolchévik était obligé à la vie illégale. Caché à Pétersbourg d'où il rédigeait un journal social-démocrate, et continuait sa propagande parmi les masses ouvrières, Lénine dut se retirer, en 1906, en Finlande, à Koukkalla. Mais, la maison qu'il habitait fut bientôt repérée, ce qui l'obligea à quitter la Finlande.

⁵ Sur cette question qui lui valut parfois les critiques de la gauche du parti, on reviendra dans la seconde partie de cet ouvrage.

À l'étranger, il reprend son activité de jadis, groupe des compagnons, les unit, les exhorte, les éduque. Il reste persuadé que le mouvement révolutionnaire renaîtra et, d'autre part, plus que jamais, il croit à la nécessité d'avoir une organisation ouvrière, illégale et solide. Il pense que tout doit être utilisé : la Douma, les syndicats, les coopératives. La propagande qu'il fait pour la participation aux deuxième, troisième et quatrième Douma lui suscite des adversaires à gauche. Ceux qui demeurent fidèles à Vladimir Ilitch se comptent. Zinoviev a rapporté que, dans un journal humoristique publié à Paris, on promettait ironiquement un demi-royaume à qui nommerait un quatrième bolchévik après Lénine, Zinoviev et Kamenev.

À Paris et à Genève s'écrivit et se publia sur du papier pelure, envoyé ensuite en Russie, par des moyens appropriés et sans cesse renouvelés, toute une littérature, des journaux et des brochures. Ainsi parurent le *Prolétaire* et le *Social-Démocrate*.

En 1907, Lénine prend une part très active au congrès international de Stuttgart, notamment à la discussion et à la rédaction de la résolution relative à la guerre. Avec Rosa Luxembourg il proposa et fit voter le fameux alinéa reproduit plus tard dans la résolution du congrès international de Bâle, et déclarant qu'au cas où la guerre éclaterait, malgré l'opposition de tous les ouvriers du monde, les socialistes ont le devoir « *d'utiliser de toutes leurs forces la crise économique et politique* » pour « *précipiter la chute de la domination capitaliste* ».

Les amis de Lénine l'avaient invité à prononcer un long discours sur la guerre. Quant à la résolution, elle se différençait notablement de celle que présentait Bebel. Celui-ci affirmait à Vladimir Ilitch qu'il était d'accord avec lui quant à la pensée, mais il l'engageait vivement à être très modéré dans la forme, afin de ne pas « effrayer les oies » avant l'heure. À la réunion de la fraction russe, Plékhanov et Trotsky insistaient pour qu'on se ralliait au point de vue de Bebel. Les travaux de la commission de la résolution terminés, Lénine remit tous les documents à Rosa Luxembourg, et ce fut elle qui prononça le discours et proposa la résolution.

Lénine consacra une large part de son temps à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Précisément attirés par la philosophie idéaliste allemande (Rud. Avenarius, Mach, etc.), Lounatcharsky, Bogdanov, Bazarov, Youchkévitch, etc., publiaient un recueil d'essais intitulé : *Esquisse d'une philosophie matérialiste*. Lénine y répondit par un gros livre : *Matérialisme et empiriocriticisme*, montrant une forte intelligence, une énorme documentation et un matérialisme conséquent, farouchement ennemi de la plus légère déviation dans le sens de l'idéalisme.

La lutte menée par Lénine contre le groupe des *vpérédovtzi* s'aggrava encore par la position politique qu'ils adoptèrent. Ils demeuraient obstinément antiparlementaires, tandis que Lénine propageait fermement l'idée de la participation à la deuxième Douma.

« *Durant le temps de cette brouille, rapporte Lounatcharsky, je ne me suis jamais rencontré avec Lénine. J'étais indigné de son impitoyabilité lorsqu'elle se manifestait contre nous. Je pense encore à présent que bien des choses qui surgissaient entre les bolchéviks et les vpérédovtzi étaient provoquées par des malentendus et des irritations d'émigrés, en outre, il va sans dire, par de sérieux désaccords philosophiques.* »

Mais dans les conceptions philosophiques professées par Bogdanov et Lounatcharsky, Lénine voyait un grand danger latent : d'où l'ampleur et la vivacité du ton de son livre.

Bogdanov était si impressionné par cette polémique qu'il confia à ses proches amis que Lénine deviendrait fatalement un octobriste ⁶. « *Oui, écrit Lounatcharsky, Lénine devint octobriste, mais d'un tout autre octobre !* » Lénine et Lounatcharsky se rencontrèrent plus tard au congrès international de Copenhague, mais ils ne se réconcilièrent définitivement qu'à Zurich, pendant la guerre de 1914, après la première conférence de Zimmerwald.

Si Lénine combattait la secte des philosophes idéalistes et « fidéistes », il n'oubliait pas ceux qu'il tenait pour ses pires ennemis : les menchéviks, les liquidateurs. Pareils aux réformistes dont se composait la IIe Internationale, les menchéviks, systématiquement, niaient la nécessité de l'organisation et de l'action illégales.

⁶ Parti constitué par les éléments de la bourgeoisie ayant adopté pour programme la « Constitution » du 17 octobre 1905.

Ils s'opposaient à toute véritable lutte pour une nouvelle révolution en Russie. Toute une école de littérature : Potressov, Tchérivanine, se groupa autour de l'organe *Nacha Zaria* (Notre Aube), et exprima la tendance la plus conséquente de ces idées. Ces opportunistes furent exclus du parti à la Conférence de 1912, au cours de laquelle le parti social-démocrate ouvrier de Russie se reconstitua.

Une lutte plus acharnée encore fut menée entre les deux fractions menchévique et bolchévique. La fraction bolchévique était représentée par le Comité Central élu à la Conférence de 1912. Les menchéviks ne voulaient pas reconnaître cette conférence et défendaient l'unité sous forme de reconstitution du Parti avec le groupe du *Nacha Zaria*. La querelle se traduisit par les combats livrés entre les deux organes quotidiens : la *Pravda* (la Vérité) et le *Loutch* (le Rayon) et les deux fractions à la quatrième Douma.

Petit à petit, la *Pravda* et le groupe des pravdistes aggloméra la grande majorité des ouvriers organisés, soit les quatre cinquièmes à peu près. Il est malaisé de donner le nombre des adhérents des deux partis et leurs ressources financières, puisque le régime tsariste ne permettait pas l'ordre ni la régularité régnant dans les partis socialistes des autres pays. Mais, comme point de repère, on peut prendre les souscriptions – seule forme possible de cotisation et seule forme se prêtant au contrôle. Voici quelques chiffres que communiqua la *Leipziger Volkszeitung* (21 juillet 1916) :

	PRAVDISTES		MENCHEVIKS	
	Nombre de cotisations	Sommes en roubles	Nombre de cotisations	Sommes en roubles
Groupes ouvriers	2.873	18.934	671	5.296
Groupes non ouvriers	713	2.650	423	6.760

En 1912, Lénine quitte Paris pour la Galicie et installe à Cracovie la base de l'activité politique de son parti. Il se tient en rapports constants avec les organisations ayant leur siège en Russie et les membres de la petite fraction parlementaire bolchévique de la Douma. Le front ouvrier se consolide en Russie ; on a la possibilité de publier un organe légal. Aidé de Zinoviev, il envoie des informations et des articles sur le mouvement ouvrier international. Rares sont les numéros de la *Pravda* qui paraissent sans une ligne de Vladimir Ilitch.

« Par ses articles, par ses conseils, – écrit Zinoviev, – par ses lettres privées à Pétersbourg, il réussit à faire de la Pravda un organe répondant brillamment à toutes les nécessités du jour. Ce n'était pas encore assez. Notre organisation s'était à ce point perfectionnée qu'avant chaque congrès syndical ou d'autres groupements ouvriers nous convoquions souvent des réunions préalables des Bureaux de Pétersbourg et de Cracovie de notre Comité Central. »

À Cracovie, il recevait, éduquait, formait des parlementaires révolutionnaires, préparait avec eux les interventions à la Douma : pas de longs discours, mais des exposés brefs, clairs, précis, des déclarations courtes et énergiques.

De 1912 à 1914, le mouvement révolutionnaire s'élargit. En 1913, plus de 1 million et demi de grévistes participaient aux grèves ; en 1914, leur nombre s'élevait à plus de 2 millions. La veille même de la guerre, tandis que MM. Poincaré et Viviani, souriants à la pensée des prochaines grands massacres, se promenaient dans les rues de Pétersbourg, des barricades s'élevaient.

4 août 1914. Effondrement de la IIe Internationale. Ignominie des massacres, ignominie du reniement des paroles solennelles. Les députés « révolutionnaires » collaborent avec les rois et les chefs des armées. Ceux qui sont demeurés ce qu'ils étaient avant cette date sont en proie au plus noir pessimisme. Mais seul, peut-être, Lénine avait la certitude. Dès cet instant, il fut à la tête du mouvement international et dans son cerveau germa l'idée de la IIIe Internationale, construite non en bois ou en briques qui s'effritent, mais en fer et en béton armé sur un roc immuable. Il devint le guide de tous ceux qui, dans tous les pays, ne suivaient ni Kautsky, ni [Jules Guesde](#), les deux marxistes convertis à la guerre impérialiste.

De Russie parviennent des nouvelles que les journaux socialistes se gardent bien de publier. La censure des social-démocrates ne le cède en rien à la censure des gouvernements. La révolutionnaire *Pravda* est supprimée et le tsarisme renforcé par la guerre et défendu par les armées et les socialistes français multiplie ses honies [?] et ses crimes. Le tsarisme espère s'enrichir et s'emparer, avec le concours de la diplomatie anglaise, de la Galicie, de l'Arménie et de Constantinople, que l'organe impérialiste le *Temps* n'appelle plus désormais que « Constantinograd ».

Les partis bourgeois libéraux ne luttent pas contre l'impétueux courant du chauvinisme. Le libéralisme pactise avec les *Cent-Noirs*, et les populistes, les *narodniki*, font l'union sacrée avec les libéraux et ainsi s'allient aux pires ennemis du peuple. Plékhanov, qui s'était quelque peu rapproché de Lénine et avait combattu avec lui les liquidateurs et les adversaires du matérialisme, devient un patriote farouche et publie un organe d'union sacrée, ultra-nationaliste, *Prispy* (l'Appel). Dans le camp anarchiste, [Kropotkine](#) suit l'exemple de Plékhanov et son antimarxisme se transforme en germanophobie ardente. Le représentant du menchévisme à la Douma, [Tchkéidzé](#), qui, plus tard, devait être le premier président du Soviet des ouvriers et soldats, a une attitude pour le moins équivoque : il vote contre les crédits de guerre, mais laisse ses amis participer aux comités industriels de guerre. Et voici que Vandervelde lui-même, Vandervelde, président de la IIe Internationale, adresse aux socialistes russes un télégramme par lequel il leur propose de suspendre temporairement la lutte contre le tsarisme et de s'unir contre l'Allemagne !

Seul, le Comité Central de la fraction bolchévique répond un non catégorique à l'appel de Vandervelde.

Seuls les représentants du parti bolchévik à la Douma, [Mouranov](#), [Petrovsky](#), [Badaeff](#), [Chagov](#) et [Samoïlov](#) demeurent internationalistes conséquents et, au nom des masses prolétariennes, dénoncent sans relâche l'impérialisme et la guerre. Effrayé par cette attitude énergique, le gouvernement russe fait arrêter et condamner à la déportation perpétuelle les vaillants députés, ennemis jurés de la guerre et de l'impérialisme. Lors du procès, le procureur du tsar reprocha aux accusés d'avoir propagé la réponse du Comité Central à l'appel de Vandervelde et leur opposa le « noble » exemple des députés socialistes français et allemands. Mouranov, qui représentait les ouvriers de la région de Karkhov, tient un langage ferme et fier et affirma hautement qu'il avait organisé des comités ouvriers et fait voter des résolutions opposées à la guerre.

Sans qu'on veuille diminuer par là la valeur et le courage de ses compagnons, on peut dire qu'en cette circonstance comme en d'autres Lénine fut l'animateur du Comité Central et de la fraction parlementaire.

Aussi bien, dès les premiers jours de la guerre, le Comité Central du parti bolchévik votait une résolution composée, en grande partie, par Lénine. Cette motion ne parut que dans le *Social-Démocrate* du 1er novembre 1914, par suite des retards causés par les difficultés de communication avec la Russie, aggravées encore par la guerre.

La résolution indique sommairement les origines profondes du conflit, rappelle que le gouvernement allemand a été le plus fidèle allié du tsarisme, signale que les gouvernements français et anglais recherchent dans la guerre l'annexion des colonies allemandes et la ruine d'une nation concurrente.

« Les deux groupes de pays belligérants sont coupables dans la même mesure de pillages, d'atrocités, de brutalités, qui découlent inmanquablement de la guerre. Mais pour mieux tromper le prolétariat, pour mieux détourner son attention de la seule guerre qui soit véritablement une guerre de liberté, de la guerre civile contre la bourgeoisie de son propre pays et contre celle de tous les autres pays, la bourgeoisie de tous les pays cherche, par des phrases patriotiques et mensongères, à relever le prestige de « sa » guerre nationale et à persuader le peuple que ce n'est point pour des annexions ou pour le pillage qu'elle recherche la victoire, mais pour la libération des peuples, de tous les peuples, sauf le sien, bien entendu. »

La résolution condamne la justification de la guerre entreprise par les socialistes des divers pays belligérants et l'acte de trahison commis par la IIe Internationale. « La responsabilité de ce déshonneur du socialisme retombe en première ligne sur la social-démocratie allemande, qui était le parti le plus puissant et le plus influent de la IIe Internationale. Mais on ne pourrait pas non plus justifier les socialistes français qui

ont accepté de participer au ministère de cette même bourgeoisie qui a trahi sa patrie et s'est associée à Bismarck pour écraser la Commune. »

Faillite de la IIe Internationale, faillite de l'opportunisme qui caractérisait cette IIe Internationale, reniement des engagements pris à Stuttgart, à Copenhague et à Bâle.

Et déjà cette résolution, écrite dans les premières semaines de la guerre, proclame : *« L'Internationale prolétarienne n'a pas péri et ne périra pas. Les masses ouvrières, malgré toutes les difficultés, reconstruiront une nouvelle Internationale. »* Le mot d'ordre doit être : Transformation de la guerre impérialiste actuelle en guerre civile.

Des thèses discutées lors d'une conférence des sections du parti social-démocrate ouvrier de Russie à l'étranger développent encore le sens de cette résolution. Tout un alinéa est consacré à la IIIe Internationale.

« La crise actuelle causée par la guerre a mis à nu le véritable caractère de l'opportunisme et son rôle de complice de la bourgeoisie contre le prolétariat. De fait, le « centre » socialiste, avec Kautsky en tête, a complètement passé à l'opportunisme et, plus que tout autre, porte préjudice au mouvement ouvrier en cherchant à justifier l'opportunisme par des phrases hypocrites, par la falsification du marxisme, par une adaptation du marxisme à l'impérialisme. Les faits nous prouvent que, par exemple, en Allemagne, ce n'est qu'en allant entièrement à l'encontre de la volonté de la majorité que l'opposition a pu reprendre la défense du point de vue socialiste. Espérer reconstruire une Internationale vraiment socialiste sans une scission définitive avec les opportunistes serait se bercer d'illusions nuisibles. Le Parti social-démocrate ouvrier de Russie doit appuyer tous les mouvements révolutionnaires internationaux des masses prolétariennes et chercher à amener un rapprochement de tous les éléments anti-chauvins de l'Internationale. »

Le champ d'action de Lénine en Suisse fut d'abord très limité. Le parti socialiste suisse était voué à l'opportunisme et, bien que le pays fût « neutre » dans la guerre, la fraction parlementaire n'en avait pas moins voté les crédits. Avec la collaboration de Zinoviev, [Radek](#), [Bronsky](#) et [Munzenberg](#), Lénine s'attacha à redresser le parti et à l'utiliser internationalement. Et l'on peut dire que Lénine fut l'un des principaux inspirateurs des conférences de Zimmerwald où aussi bien il représentait la gauche radicale et conséquente.

Contre le courant chauvin international il lutta sans relâche et il dirigea en particulier une vigoureuse offensive contre les diverses fractions socialistes russes de droite.

Approuvées par Plékhanov et [Alexinsky](#), les deux grands social-patriotes russes, les mencheviks montraient une attitude vacillante, cette attitude « ni chair ni poisson » qui est, si l'on peut dire, le *menchévisme* par définition.

À Paris, Martov et Trotsky fondaient, le 1er septembre 1914, un quotidien *Golos* (la Voix), puis *Naché Slovo* (Notre Parole) où collaboraient des mencheviks internationalistes condamnant la position de Tchekédzé, mais demeuraient néanmoins dans le même parti, et quelques personnalités n'apparurent à aucune des deux fractions menchevique et bolchévique : Trotsky lui-même, Louantharsky, [Sokolnikov](#), [Lozovsky](#). Entraîné par la violence de la polémique, Lénine, qui combattait aussi le groupe du *Naché Slovo*, écrivit parfois « monsieur » Trotsky. Le Comité d'organisation dont Martov était membre accusait le *Naché Slovo* d'être anarchiste. Mais l'organe dirigé par Trotsky se prononça catégoriquement contre Tchekédzé, ce qui obligea bientôt Martov à donner sa démission du *Naché Slovo*. Plus tard, en 1916, Trotsky fut expulsé de France pour son action internationale contre la guerre, à la demande simultanée de l'ambassadeur du tsar et des social-patriotes français.

À Zimmerwald, Lénine et la gauche de Zimmerwald défendent leur point de vue conséquent, critiquent le pacifisme, l'opportunisme et jugent insuffisant l'internationalisme des Allemands, des Français, de [Serrati](#) et de [Rakovsky](#). En ce temps-là, Rakovsky défendait un point de vue analogue à celui de Trotsky et marquait quelque indulgence à l'égard des centristes.

« Je me souviens nettement, dit Zinoviev, comme le bouillant Rakovsky retroussait presque ses manches pour se coller avec Lénine et moi, parce que nous déclarions : « Martov est un agent de la bourgeoisie. » – « Comment osez-vous dire une chose pareille ? nous criait-on. Nous connaissons Martov depuis vingt ans. » Nous répondions : « Martov, nous ne le connaissons pas moins que vous et nous répondions que tout ce qu'il y a d'honnête parmi les ouvriers russes viendra avec nous, contre la guerre, et que Martov défend les points de vue bourgeois. »

Sous forme de conférences, d'articles, de feuilles volantes, de brochures, Lénine propagea les idées et les thèses qu'il soutint aux deux conférences de Zimmerwald et de Kienthal (5-8 septembre 1915, 24-30 avril 1916) et, sous la responsabilité de [Pannekoek](#) et de [Henriette Roland-Holst](#), la gauche de Zimmerwald publia une revue théorique *Vorbote* où se rencontrent principalement les signatures de Lénine, Zinoviev et Radek.

Les adversaires de Lénine et les opportunistes qui, tel [Robert Grimm](#), le président officiel des conférences de Zimmerwald, désiraient faire une carrière brillante, lui reprochant avec vivacité son radicalisme et ses « excès ». À les entendre, eux qui ignoraient de long et fécond apprentissage du révolutionnaire intransigeant parmi les ouvriers, Lénine était un intellectuel anarchiste et ne comprenait pas la masse ! « Ah ! » disait Grimm à Lénine et Radek, « *je vous envie de vivre dans les montagnes et de pouvoir lire, étudier et travailler à l'aise et dans le calme. Vous avez à faire avec les livres, moi, j'ai à faire avec les ouvriers.* »

[Georg Ledebour](#) lui-même interpellait Lénine – et il ne fut pas le seul – (dans le même sens parlent les Français [Merrheim](#) et Brizon, et combien de Suisses !) : « *Vous qui êtes en Suisse, il vous est commode, en vérité, de faire appel à la révolution. Je voudrais bien voir comment vous la feriez en Russie !* »

À Zurich, Lénine habitait un quartier ouvrier ; il occupait, avec sa compagne [Kroupskaia](#) – l'un des plus anciens et actifs militants du Parti, aujourd'hui membre du Collège du Commissariat du Peuple à l'Instruction Publique – une chambre modeste et basse dans le logement d'un ouvrier. Il suivait assidûment les réunions ouvrières de parti et syndicales et participait aux travaux des congrès et conférences du Parti socialiste suisse. Il lisait, annotait, critiquait les journaux, les revues et les livres. Ah ! la vive satisfaction dans son regard lorsqu'il enregistrait quelque progrès dans l'opposition à la guerre en France ou en Allemagne.

De même qu'à Paris Trotsky ne fréquentait pas le Parti socialiste, mais demeurait en contact étroit avec les syndicalistes de la *Vie Ouvrière*, de même Lénine lisait avec une extrême attention les journaux anarchistes exprimant un point de vue conséquent sur la guerre. Il vouait une attention toute particulière à la dernière page des organes où figuraient les ordres du jour votés par les organisations d'opposition ainsi que les souscriptions ouvrières.

De Russie, en dépit des multiples obstacles il était renseigné sur le mécontentement croissant des masses, la lassitude augmentante des soldats, les difficultés économiques, l'extension des grèves, la corruption de la haute bourgeoisie et de la camarilla tsariste. Il relevait les indices de décomposition gouvernementale et les signes de progression du mouvement ouvrier antiguerrier.

Le 17 décembre 1916 (vieux style), Raspoutine était assassiné au cours d'un complot organisé par le prince Youssoupov, le grand-duc Dimitri Pavlovitch et le député Pourichkévitch. Le 5 janvier, on renvoyait au 14 février la convocation de la Douma. Le jour de l'ouverture, 300.000 ouvriers se mettaient en grève à Pétersbourg et des manifestations se déployaient aux alentours de la perspective Nevsky. Quelques jours après, le peuple affamé pillait les boulangeries dans certains quartiers de la capitale et, tumultueux, réclamait la paix et du pain. La bourgeoisie libérale s'efforçait de conjurer la crise qui approchait redoutable, car, voyant l'enivrement de la masse des soldats et sachant l'influence des chefs révolutionnaires, elle redoutait la révolution. N'est-ce pas [M. Milioukov](#) lui-même, M. Milioukov qui se concertait chaque jour avec l'ambassadeur d'Angleterre, sir Buchanan, pour « sauver » la Russie et l'Entente, qui déclarait : « *Si la victoire de la Russie n'est possible que par la révolution, tout de même je ne veux pas la révolution.* »

3. La chute du tsarisme et le retour de Lénine en Russie

Le 24 février 1917, les grèves persistaient. L'on manifestait sur la Nevsky et sur la *Kazanskaïa plochtchad* (place de Kazan) s'improvisait un meeting. Les premiers coups de feu étaient tirés. Le président du Conseil des Ministres, Protopopov, donnait l'ordre d'installer des mitrailleurs sur les toits. Le lendemain 25 février (10 mars), la capitale était divisée en secteurs, à la tête desquels furent nommés les commandants des régiments de la garnison. Mais sans rencontrer la moindre résistance, demandant la paix et la liberté et réclamant du pain, la foule se dirigea vers le centre. Seuls les agents de police intervinrent. Il y eut, de part et d'autre, de nombreux tués et blessés. Spontanément les ouvriers des usines élisent des délégués. Le soir, les délégués réunis au local du Comité Central des industries de guerre sont arrêtés. Cette fois, la bourgeoisie veut intervenir. Le bloc progressiste de la Douma adopte cette résolution : « *Un gouvernement qui a trempé ses mains dans le sang du peuple n'a plus le droit de se présenter à la Douma d'État, et la Douma rompt pour toujours avec un tel gouvernement.* »

Le 26, les soldats tirent sur la foule et les mitrailleuses entrent en action ; les victimes sont nombreuses. Mais déjà les soldats passent du côté des émeutiers. Rodzianko, président de la Douma, envoie au tsar, à la Stavka, un télégramme urgent l'adjurant de confier le gouvernement à un homme « *jouissant de la confiance du pays* ». « *Tout retard serait fatal* », ajoute-t-il. Trop tard !

Le 27, la garnison se soulève. Le régiment Volynski sort le premier de sa caserne, les régiments Préobrajenski et Litovski se joignent à lui ; musique en tête, les trois régiments prennent la direction de la Litieiny-prospect ; l'arsenal est pillé et le chef assassiné. La foule délivre les détenus politiques et met le feu à la direction des prisons ; la direction de la sûreté est mise à sac, les archives brûlées. Puis les révolutionnaires s'emparent de la forteresse Pierre et Paul.

Rodzianko adresse un nouveau télégramme au tsar : « *L'heure est venue où se décide le sort de la patrie et de la dynastie.* » Réponse : la Douma est dissoute. Mais un Comité pour le rétablissement de l'ordre à Pétersbourg est nommé qui comprend notamment : Rodzianko, Milioukov, Tchkéidzé, Kérensky. Le soir de la même journée est élu le Comité Exécutif provisoire du Soviet des députés ouvriers ; Tchkéidzé (menchévik) est désigné comme président ; Kérensky (*troudovik*) et [Skobélev](#) (menchévik) comme vice-présidents. Les événements révolutionnaires se déroulent dans tout le pays ; des soviets locaux sont constitués. Le 28, paraît le premier numéro des *Izvestia*, organe du Soviet. Le 1er mars, le gouvernement provisoire est formé sous la présidence du prince Lvov ; Milioukov reçoit le portefeuille des Affaires étrangères, Kérensky celui de la Justice, et la nuit dans son train, en gare de Pskov, le tsar signe son abdication.

La lutte, désormais, sera circonscrite entre le gouvernement provisoire, puis le gouvernement de coalition et le Soviet des ouvriers et soldats, ou plus exactement entre les libéraux et social-démocrates coalitionnistes partisans d'une république démocratique de la continuation de la guerre, et les bolchéviks qui veulent la paix et la République soviétique.

Dès les premières nouvelles confuses et contradictoires, les révolutionnaires russes émigrés s'agitent. Tous veulent rentrer en Russie pour prendre part à la lutte. Lénine s'est mis immédiatement en relations avec son parti et son organe, la *Pravda*, qui repartait à Pétersbourg. Dans la *Pravda* des 21 et 22 mars 1917 (n° 14 et 15) il établit les rapports entre la révolution de 1905 et celle de 1917 et montre que la révolution actuelle comporte deux étapes : les ouvriers ont accompli déjà la première, il leur faut, à présent, accomplir la seconde qui sera infiniment plus difficile, car, écrit-il, pour autant qu'il est renseigné, la plupart des partis se sont trouvés d'accords pour renverser le tsar et les représentants des impérialistes anglais et français ont apporté leur aide. Pour Milioukov, l'abdication du tsar signifie continuation de la guerre. Il caractérise le Soviet des députés ouvriers, qu'il tient pour l'embryon du gouvernement ouvrier et qui ne peut ni ne doit coexister avec le gouvernement bourgeois. Le tsarisme n'est pas tué, il est brisé seulement. Il recommande l'armement du prolétariat et le développement de la force et du rôle du Soviet. S'adressant aux ouvriers, il leur dit : « *Ouvriers, vous avez manifesté des miracles prolétariens, un héroïsme populaire dans la guerre civile contre*

le tsarisme, vous devez manifester de nouveaux miracles et une organisation générale pour préparer votre victoire dans la seconde étape de la révolution ».

Cette seconde étape de la révolution, le parti bolchévik sous la vigoureuse et constante impulsion de Lénine, la prépare durant huit mois et chaque jour se manifestent ses progrès surtout dès le jour où Lénine mit le pied sur l'asphalte de Pétersbourg. La politique de Lénine se différenciait dans le principe même des directives du Soviet lequel dans son appel adressé aux peuples d'Europe s'exprimait ainsi : « *Notre victoire est la victoire de la liberté et de la démocratie universelle* ».

Les représentants des révolutionnaires russes en Suisse en France, en Angleterre, etc., avaient constitué des comités devant organiser le rapatriement immédiat des émigrés. Comme les choses traînaient en longueur, comme les représentants de certaines fractions hésitaient à passer par l'Allemagne, Lénine et les bolchéviks, réunis à part, décidèrent du partir immédiatement, en traversant le territoire allemand assistés par le révolutionnaire suisse [Fritz Platten](#) et après avoir soumis et fait approuver le projet par les délégués des organisations ouvrières de divers pays séjournant en Suisse ⁷.

Le jour de son départ, (8 avril), au nom des Russes quittant la Suisse en même temps que lui, il adressa aux ouvriers suisses une lettre qui constitue un vrai manifeste. Rappelant le point de vue exprimé au début de la guerre par les bolchéviks, il proclame la nécessité d'armer le prolétariat et de mener la lutte contre le gouvernement Milioukov. Nous ne sommes pas pacifistes, affirmait-il, en substance. Nous sommes adversaires des guerres impérialistes, mais « *nous avons toujours déclaré que ce serait une absurdité, si le prolétariat faisait serment de ne pas mener des guerres révolutionnaires, éventuelles, qui peuvent être indispensables dans l'intérêt du socialisme* ».

« Le prolétariat russe, a, pour sa part, le grand honneur de commencer une série de révolutions qui sont créées avec une nécessité objective par la guerre impérialiste. Mais la pensée de regarder le prolétariat russe comme un prolétariat révolutionnaire élu parmi les ouvriers d'autres pays nous est absolument étrangère. Nous savons très bien que le prolétariat de Russie est moins organisé, préparé et conscient que les ouvriers d'autres pays. Ce ne sont pas ses qualités particulières, mais les conditions historiques particulièrement réunies qui ont fait du prolétariat russe, pour un certain temps, très court peut-être, les tirailleurs d'avant-poste du prolétariat révolutionnaire du monde entier.

« La Russie, c'est un pays peuplé de paysans, un des pays les plus arriérés d'Europe. Le socialisme ne peut pas vaincre directement et dès maintenant en Russie. Mais le caractère agricole du pays, avec les énormes fonds fonciers conservés par les hobereaux, peut donner, comme le prouve l'expérience de 1906, une grande envergure à la révolution bourgeoise-démocratique en Russie et faire de notre révolution un prototype de la révolution socialiste mondiale, un stade de cette révolution. »

En quittant la France, le socialiste-révolutionnaire [Tchernov](#) fut également sous forme de lettre ses adieux aux prolétaires français. Les deux textes, ceux de Lénine et de Tchernov, montrent la différence profonde entre les deux tactiques – quelle que soit la phraséologie habile employée par Tchernov. Quant aux menchéviks : Axelrod, Martov, [Martinov](#), etc., s'adressant à Tchkeïdzé, assez mollement ils lui exprimaient la solidarité de la fraction internationaliste des socialistes français et anglais.

Le 16 avril (3 avril, vieux style), Lénine et ses amis débarquant à Pétersbourg, au *Finlandski Voksal* (gare de Finlande). Les quais et les alentours étaient surpeuplés d'une masse d'ouvriers qui ovationnèrent Vladimir Ilitch à sa descente de wagon. Une délégation ayant à sa tête Tchkeïdzé le reçut dans le salon de la gare réservé jadis au tsar et à sa suite. Au nom du Soviet et de la Révolution russe, Tchkeïdzé salua Lénine et parla de la nécessité de la collaboration de toutes les fractions dans les cadres de la démocratie.

Lénine répondit brièvement :

⁷ Sur ce voyage de Lénine en « wagon plombé » par l'Allemagne question âprement controversée, discutée et sur laquelle on a donné peu de précisions, on trouvera dans la troisième partie de cet ouvrage tous les éclaircissements et en appendice les documents s'y rapportant.

« Chers camarades, soldats, matelots et ouvriers ! Je suis heureux de vous saluer, vous tous qui représentez la Révolution victorieuse, et qui êtes l'avant-garde de l'armée prolétarienne mondiale... La guerre de brigandage impérialiste est le commencement de la guerre civile en Europe... L'heure n'est pas éloignée où, écoutant l'appel de notre camarade [Karl Liebknecht](#), les peuples tourneront leurs armes contre leurs exploiters, contre les capitalistes... En Allemagne, tout est déjà en ébullition ! Non pas aujourd'hui, mais demain, chaque jour, peut se produire la catastrophe de tout le capitalisme européen. La révolution russe que vous avez accomplie lui porte le premier coup et ouvre une nouvelle époque... Vive la Révolution Socialiste Internationale ! »

À travers les flots touffus et clapotants d'une masse épaisse, aux accents de la *Marseillaise* et de l'*Internationale*, hissé dans une automobile, Lénine fut conduit à l'ancien palais de la favorite du tsar, la danseuse Kchessinskaïa, devenue le siège de l'état-major bolchévik. Arrivé, Vladimir Ilitch dut haranguer la foule. À l'intérieur du palais eut lieu la réception faite par le parti. Des discours, des saluts, des vœux, puis un nouveau discours de Lénine.

*« Je n'oublierai jamais ce discours comparable à la foudre – à écrit [Nicolas Soukhanov](#), ancien socialiste-révolutionnaire devenu internationaliste et de la tendance *Novaïa Jizn* et qui après Brest-Litovsk se sépara des bolchéviks – je n'oublierai jamais ce discours qui ébranla et frappa, non pas seulement moi, hérétique qui me trouvais là par hasard, mais aussi tous les orthodoxes. J'affirme que personne ne s'attendait à quelque chose de pareil. Il sembla que tous les éléments s'étaient échappés de tous les coins et que l'esprit de la pan-destruction qui ne connaît aucun obstacle, aucun doute, aucune difficulté humaine flottait dans la salle de la Kchessinskaïa au-dessus de la jeunesse. »*

Désormais, par ses discours, ses articles, ses brochures qu'il multiplie, – conséquent, audacieux, impitoyable, armé d'une formidable et incroyable certitude, Lénine mène la lutte, augmentant chaque heure le nombre de ses partisans électrisant, magnétisant la masse, et lui démontrant par un langage simple, clair, concret, la nécessité de l'application de son programme.

Le gouvernement russe et les gouvernements alliés sentent que Lénine est leur pire ennemi. A mesure que ses idées s'imposent aux ouvriers, paysans et soldats russes, monte flot des calomnies et des injures. On le persécute lui et ses amis, et de toutes les façons. Qu'on se rappelle comment Karl Marx fut calomnié et sali, après la parution de ses travaux sur la Commune de Paris.

L'histoire de son voyage en wagon plombé fut exploité par la bourgeoisie. Toute la presse du monde le traite d'agen allemand, « révèle » ses arrangements avec le gouvernement et l'état-major du Kaiser ! Ses pires adversaires russes savaient très bien que Lénine est l'homme d'une idée, d'une idée maîtresse, d'une idée géante : la Révolution, et qu'il est inaccessible à la trahison. Pourtant bientôt ils le poursuivirent lui, Zinoviev, Trotsky, Louantcharsky et [Kollontai](#) pour haute trahison.

Si Lénine passa par l'Allemagne c'est qu'il ne put faire autrement. Qu'il suffise de signaler ici les difficultés de Trotsky, revenant d'Amérique en Russie, et le traitement infligé plus tard à [Tchitchérine](#) et à Pétrov. Aussi bien, c'est un fait prouvé aujourd'hui et Soukhanov le rapporte dans ses *Notes sur la Révolution*, que Milioukov adressa à tous les consuls à l'étranger deux télégrammes par lesquels il leur interdisait de viser les passeports des émigrés russes porté sur certaines listes de contrôle international.

Le 5/18 avril, devant le Comité Exécutif des Soviets Lénine et Zinoviev s'expliquèrent sur leur voyage à travers l'Allemagne, à la suite de quoi il fut décidé que le gouvernement provisoire serait invité à donner des ordres pour que les émigrés puissent rentrer sans difficultés en Russie.

Le 7/20 avril, dans la *Pravda*, Lénine publia des thèses où étaient envisagés les problèmes de la Révolution et de la guerre. Voici un bref résumé de ces thèses qui constituent, à part quelques modifications, le programme avant la lettre du parti bolchévik après le coup d'État d'Octobre.

1) – Continuation de la guerre, mais à la condition que le gouvernement passe aux mains des prolétaires et des paysans pauvres ; renonciation aux annexions non seulement en paroles, mais en fait. Faire une large propagande dans ce sens et réaliser la fraternisation sur le front ;

2) – C'est le moment du passage de la première à la seconde étape ; le prolétariat et les paysans pauvres doivent s'emparer du pouvoir ; répandre cette idée parmi les masses qui viennent de s'éveiller seulement à la vie politique ;

3) – Ne donner aucun appui au gouvernement provisoire qui trompe les masses, n'a pas renoncé à la guerre impérialiste, et n'est, au total, qu'un gouvernement capitaliste ;

4) – Accepter ce fait que, dans le Soviet, les bolchéviks forment une minorité ; tenir compte de la chose et expliquer aux masses que le Soviet est la seule forme d'un gouvernement révolutionnaire ; avec une grande patience et d'une manière systématique expliquer, souligner devant les masses toutes les fautes du gouvernement, exiger la réalisation du mot d'ordre : « *Tout le pouvoir aux Soviets* » ;

5) – Pas de république parlementaire, mais une république des Soviets ; suppression de la police, de l'armée et du fonctionnarisme ;

6) – Le programme agraire doit être le centre de gravité des Soviets ; confiscation des biens, nationalisation des terres et contrôle soviétique ;

7) – Fusion de toutes les banques en une seule : Banque d'État, placée sous le contrôle des Soviets ;

8) – Contrôle de l'industrie et distribution des vivres et des moyens de subsistance ;

9) – Solution des problèmes du parti : convocation immédiate du congrès du parti ; modifications à apporter au programme, question de l'impérialisme et de la guerre, relations avec le gouvernement et exigences du parti, changement de l'appellation du parti (le mot social-démocratie étant discrédité par les social-patriotes) ;

10) – Renouveau de l'Internationale, constitution d'une Internationale véritablement révolutionnaire.

La *Soldatskaïa Pravda*, organe bolchévik destiné aux soldats, fait une propagande intense parmi les régiments qui désertent en masse. Dans les Soviets s'accroît le nombre des « léninistes ». La plupart des adhérents de Trotsky, avec Trotsky en tête, fusionnent avec le parti bolchévik et un grand nombre d'ouvriers internationalistes abandonnent les partis menchévik et socialiste-révolutionnaire.

Le 5 mai, un ministère de « coalition » est constitué qui comprend Kérensky, Tchernov, Tseréteïli et Skobelev, respectivement troudivik, socialiste-révolutionnaire et menchévik. Kérensky, à qui est confié le double portefeuille de la guerre et de la marine, adresse un ordre à l'armée et à la flotte et, par un appel, le Comité Exécutif des Soviets exhorte la population à donner un appui inconditionné au gouvernement provisoire.

Le 3 juin, sous la présidence de Tchekidzé, s'ouvre le premier congrès des Soviets auquel participent 781 délégués se répartissant ainsi : 297 socialistes-révolutionnaires, 253 menchéviks, 100 bolchéviks, 32 menchéviks-internationalistes, 10 socialistes-unitaires, 10 bundistes, 3 narodniks, etc. Aux élections à la Douma municipale de Pétersbourg, sont élus 54 socialistes-révolutionnaires, 47 cadets, 40 menchéviks, 37 bolchéviks, etc.

Sous l'influence des alliés, Kérensky fait prononcer par les troupes une offensive désastreuse. A Pétersbourg, une démonstration décidée par le premier congrès pan-russe des Soviets se déroule grandiose, à laquelle prennent part un demi-million d'ouvriers et de soldats. Les « mots d'ordre » arborés sur des écriteaux et pancartes montrent l'influence croissante du bolchévisme parmi les masses :

« A bas la contre-révolution ! A bas la Douma du tsar ! A bas le Conseil d'État ! À bas les dix ministres capitalistes ! Tout le pouvoir aux Soviets des délégués ouvriers, militaires et paysans ! Révision de la « Déclaration des droits du soldat ! » Annulation des oukazes contre les soldats et matelots ! A bas le désarmement des ouvriers révolutionnaires ! Vive la milice populaire ! A bas l'anarchie dans l'industrie ! A bas les capitalistes lock-outeurs ! Vive le contrôle et l'organisation de la production et de la répartition ! Contre la politique d'offensive ! Il faut finir la guerre ! Pas de paix séparée avec Guillaume, ni de traités secrets avec les capitalistes anglais et français ! Du pain ! la paix ! la liberté ! Vive la IIIe Internationale ! »

Quelques jours après, le 3 juillet, en dépit des adjurations des chefs bolchéviks, qui tiennent l'offensive révolutionnaire pour prématurée, les ouvriers, auxquels se joignent les soldats et matelots de Cronstadt, sortent dans la rue. Les bolchéviks, alors, prennent la tête du mouvement afin de le canaliser et d'empêcher les conséquences désastreuses qui pouvaient se produire. Un instant, le ministre Tchernov fut presque fait prisonnier. Des troubles éclatent également en province, à Nijni-Novgorod par exemple. On arrête quelques bolchéviks comme « agents allemands ». Le prince Lvov démissionne et Kérensky le remplace à la présidence du Conseil. Son premier soin est de dissoudre les unités ayant pris part au soulèvement, et d'ordonner l'arrestation de Lénine, Zinoviev, Trotsky, Kaménev, [Siémachko](#), Lounatcharsky, [Raskolnikov](#), etc. La presse anti-bolchévique traduit sa haine en actes. On ferme et on saccage les imprimeries du parti bolchévique et Kérensky interdit les journaux, qui reparaissent sous divers titres.

Lénine et Zinoviev veulent se constituer prisonniers, mais sur l'ordre du Comité Central du Parti, ils se cachent et vivent illégalement comme après les événements de 1905, d'abord dans un petit coin de Finlande, puis dans le quartier *Viborgskaïa storona* à Pétersbourg. *La Cause prolétarienne*, de Cronstadt, publie une lettre dans laquelle ils expliquent leur attitude et pourquoi ils se refusent à reconnaître la justice de MM. Milioukov, Alexinsky et Cie.

« Après la lettre de l'ancien ministre de la Justice, Péréverzeff, publiée dans le journal Novoïe Vremia, il est devenu clair que l'affaire d'espionnage de Lénine est confectionnée tout à fait intentionnellement par le parti de la contre-révolution. Péréverzeff a ouvertement reconnu qu'il a utilisé des accusations non vérifiées dans le but d'exciter la fureur des soldats contre notre parti. C'est l'ex-ministre de la Justice qui a reconnu la chose, l'homme qui, hier encore, se disait socialiste. Péréverzeff est parti, mais personne n'oserait dire que le nouveau ministre n'utilisera pas les méthodes de Péréverzeff. La contre-révolution prépare une nouvelle affaire Dreyfus. Elle croit autant à notre espionnage que les chefs de la réaction russe qui ont créé l'affaire Beilis croyaient que les juifs buvaient le sang des enfants. Il n'existe à présent, en Russie, aucune garantie de justice. Le Comité Central Exécutif qui passe pour l'organe de la démocratie russe a d'abord nommé une commission sur l'affaire d'espionnage, mais, sous la pression de la contre-révolution, cette commission est dissoute. Le Comité n'a voulu ni confirmer ni annuler l'ordre de nous arrêter. Il s'est lavé les mains et nous a livrés à la contre-révolution. »

Lénine ne renonce pas à sa propagande ; la *Pravda* et les autres organes du parti publient ses lettres et observations ; il assiste même parfois, rasé et affublé d'une perruque, à certaines réunions importantes du Comité Central du Parti. Il met à profit sa retraite forcée pour écrire son ouvrage : *l'État et la Révolution*, qui demeurera inachevé et pour cause ! Il s'en excusera ainsi dans un bref *post-scriptum* :

« La présente brochure a été écrite en août et septembre 1917. J'avais déjà composé le plan du septième chapitre : « Expériences des révolutions russes de 1905 et 1917 ». Mais, en dehors du titre, je n'ai pas eu le temps d'écrire une seule ligne de ce chapitre, je fus « empêché » par la crise politique, les préliminaires de la révolution d'octobre 1917. On ne peut que se réjouir de cet « empêchement-là ». Mais la deuxième livraison de la brochure, consacrée à l'expérience des révolutions russes de 1905 et 1917, devra sans doute être remise à beaucoup plus tard ; il est plus agréable et plus utile de faire « l'expérience d'une révolution » que d'écrire sur elle. »

La crise approche. Le général contre-révolutionnaire Kornilov est nommé commandant suprême. Tchernov donne sa démission de ministre ; Térestchenko, ministre des Affaires étrangères, l'imité. Kérensky constitue le second ministre de coalition après avoir reçu pleins pouvoirs d'une assemblée extraordinaire composée des représentants des Soviets, du gouvernement provisoire, de la Douma et de divers partis. Les persécutions

contre les bolchéviks redoublent. La peine de mort est rétablie, mais à l'unanimité moins 4 voix le Soviet se prononce contre cette mesure. Aux élections municipales qui ont lieu à la mi-août à Pétersbourg, les socialistes-révolutionnaires obtiennent 75 sièges, les bolchéviks 67, les cadets 42, les menchéviks-internationalistes 8. Kornilov tente un coup d'État, ce qui a pour conséquence immédiate d'accroître encore l'influence du bolchévisme. Quelques jours après l'aventure de Kornilov, le Soviet adopte une motion bolchéviste par 279 voix contre 115 et 51 abstentions, et bientôt le bureau de Soviet démissionne. Puis les bolchéviks sont en majorité dans le Soviet de Pétersbourg et de Moscou, et Trotsky, remis en liberté, est nommé président du Soviet de la capitale. « *La victoire du bolchévisme montre qu'il est beaucoup plus fort et dangereux qu'on ne pouvait le croire* », écrit la *Rietch*, organe de Milioukov.

Kérénsky convoque, à Moscou, un Conseil provisoire, sorte de pré-parlement, auquel participent les représentants des divers partis et de l'industrie. Au nom de la fraction bolchévique, Trotsky prononce un très bref mais significatif discours, après quoi, suivi de toute la fraction, il quitte la salle.

« *Nous qui composons la fraction des bolchéviks, dit Trotsky, nous déclarons : avec ce gouvernement qui trahit le peuple (bruits violents à droite et au centre, cris : « misérable ! »), avec ce conseil de bandits contre-révolutionnaires... (tumulte, cris : « à la porte !... » – Le président : Je rappelle l'orateur à l'ordre et je prie l'assemblée d'écouter calmement la déclaration)... nous n'avons rien de commun, nous n'avons pas à participer à ce travail criminel accompli derrière la coulisse au détriment du peuple. La révolution est en danger. Au moment où les armées allemandes menacent Pétrograd, le gouvernement de Kérénsky et de Konovalov quitte Pétrograd afin de préparer à Moscou la fête de la contre-révolution. Nous demandons aux ouvriers et aux soldats de Moscou toute vigilance. En quittant le conseil provisoire (bruits au centre) nous demandons à tous les ouvriers, soldats et paysans de la Russie de faire bonne garde et nous implorons leur courage (cris). Les Allemands, pas les Russes !... Pétrograd est en danger. La révolution et le peuple sont en danger. Le gouvernement augmente ce danger et les classes gouvernementales l'aident dans cette besogne. Seul, le peuple peut se sauver et sauver le pays. C'est pourquoi nous nous tournons vers le peuple en disant : « Vive la paix immédiate, juste et démocratique ! Tout le pouvoir aux Soviets ! Toute la terre et tous les biens aux paysans ! Vive la Constituante ! »*

Sous le titre : *La crise approche*, Lénine lui-même annonce que la révolution russe est indubitablement arrivée à un tournant décisif. Il cite cet aveu enregistré par le *Diélo Naroda*, organe du parti socialiste-révolutionnaire, lequel est pourtant au pouvoir : «... On n'a presque rien fait jusqu'à présent pour mettre fin au régime d'oppression qui domine encore dans les campagnes du centre même de la Russie... La loi sur la régularisation du régime agraire, depuis longtemps déposée au Gouvernement Provisoire et qui avait même franchi ce purgatoire qu'est la conférence juridique, s'est maintenant égarée dans on ne sait quel bureau... N'avons-nous pas raison d'affirmer que notre gouvernement républicain est loin encore de s'être affranchi des habitudes de l'administration tsariste, que la manière brutale de Stolypine se fait encore fortement sentir dans les procédés des ministres révolutionnaires ? »

Puis il montre combien la corrélation des forces est extrêmement favorable au bolchévisme. À Moscou, sur 17.000 soldats, 14.000 se sont prononcés pour les bolchéviks, alors, dit-il, qu'à Moscou « *la mentalité petite-bourgeoise est plus développée qu'à Pétersbourg* ». À Moscou, également, aux élections des Soviets, le nombre de voix obtenus par les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks est descendu de 70 à 18 %.

Au contraire les bolchéviks ont progressé, le nombre de voix recueilli par eux de 34.000 passe à 82.000 et ils obtiennent 47 % des voix totales. Et Lénine tire ces deux conséquences : « *La petite bourgeoisie est contre la révolution, le peuple est contre la coalition, on ne peut en douter ici.* » « *Il est certain qu'aujourd'hui, nous avons avec les socialistes-révolutionnaires de gauche* ⁸ *la majorité dans les soviets, dans l'armée et dans le pays.* » Il ajoute, enfin : «... Il n'y a aucun doute que les bolchéviks qui s'adonneraient à des illusions constitutionnelles, à la « croyance » en une convocation de l'Assemblée Constituante, à l'« attente » du résultat du Congrès de tous les Soviets, etc. seraient de misérables traîtres à l'égard de la cause du prolétariat ».

8 Depuis quelques semaines une notable fraction de socialistes-révolutionnaires, hostiles à la politique coalitionniste de leur parti, s'en est séparée et ralliée au programme des bolchéviks, votant les résolutions proposées par ces derniers.

Le Soviet de Pétersbourg donne l'ordre de ne pas se soumettre aux ordres de l'état-major de la région militaire et il se constitue un *Revvoensoviet* (Comité militaire révolutionnaire). Le ministre de la Justice donne l'ordre d'arrêter immédiatement Lénine, qu'on sait réfugié à Pétersbourg. Le 22 octobre (4 novembre), jour de la réunion du Soviet, des meetings nombreux sont organisés contre le gouvernement provisoire dans toutes les usines. Kérensky, qui ne cesse de verser son éloquence stérile, discourt au Conseil Provisoire sur la nécessité de lutter contre les bolchéviks. Le gouvernement ordonne de fermer les journaux « extrémistes ».

Après avoir fait un dernier appel aux menchéviks et aux socialistes-révolutionnaires, afin de constituer un gouvernement de coalition ouvrière et de lutter contre la contre-révolution, Lénine pense que l'heure décisive a sonné de prendre le pouvoir en mains. C'est ce qu'il propose au Comité Central de son Parti.

« Notre Comité Central ne fut pas de l'avis de Lénine, – écrit Zinoviev. Il nous semblait, à presque tous, que c'était encore trop tôt, que les menchéviks et les s.-r. avaient encore trop de partisans. Lénine, alors, ne tergiversant pas davantage, quitte son refuge de Finlande et, de sa propre initiative, n'écoulant pas les recommandations de prudence de nos amis, se rend à Pétersbourg pour y prêcher l'insurrection immédiate. Kérensky et Avxentiev enjoignent ordre sur ordre de l'arrêter. Lénine, dans l'ombre, prépare l'insurrection, affermit les doutes, aiguillonne les hésitants, écrit, parle en faveur de la plus prompt action. Et il réussit... »

«... Maintenant c'est clair. Mais alors dans le cours des événements, il fallait le vaste coup d'œil de Lénine, son intuition géniale, pour dire : « Pas une semaine de plus, aujourd'hui ou jamais ». Et il fallait l'inflexible volonté de Lénine pour vaincre tous les obstacles et commencer juste à l'heure nécessaire, le plus vaste des bouleversements que l'histoire ait enregistré. »

Toute la presse annonçait le prochain soulèvement armé des bolchéviks. Personne n'en doutait. On tentait seulement de déterminer le moment, et de pronostiquer.

4. La Révolution bolchévique et le gouvernement des Soviets

Le 24 octobre (6 novembre), les bolchéviks s'emparent de la Centrale télégraphique. Les ponts de la Néva sont levés. Le lendemain 25 octobre (7 novembre), les soldats et les matelots révolutionnaires occupent l'Hôtel des Postes et la Banque d'État. Le Comité militaire révolutionnaire publie un manifeste annonçant le renversement du gouvernement provisoire. Kérensky s'enfuit précipitamment. Dans l'après-midi Lénine paraît officiellement et prononce un discours au Soviet, spécialement convoqué. Un ultimatum est envoyé au gouvernement réfugié au Palais d'Hiver. Le gouvernement refusant de se rendre, on tire sur le Palais d'Hiver, qui est bientôt occupé.

À Pétersbourg, au Congrès des Soviets, Lénine donne lecture d'un appel à tous les peuples belligérants, proposant la paix immédiate. Le Congrès décide de remettre toute la terre aux paysans. Sur 512 délégués, près de 400, dont 200 bolchéviks, approuvèrent la prise du pouvoir ; les socialistes-révolutionnaires de droite, les menchéviks et une partie des menchéviks-internationalistes quittèrent la salle.

Le 27 octobre (9 novembre), Kérensky adresse un ordre à la garnison de Pétersbourg et le général Krasnov est nommé commandant en chef des forces du gouvernement provisoire. À la même heure, le Congrès des Soviets décide la création du Conseil des Commissaires du Peuple, lequel est ainsi composé : Président du Conseil des Commissaires, Vladimir Oulianov (Lénine) ; commissaire à l'Intérieur, [Rykov](#) ; commissaire à l'Agriculture, [Milioutine](#) ; commissaire au Travail, [Chliapnikov](#) ; commissaire au Commerce et à l'Industrie, [Noguine](#) ; commissaire à l'Instruction publique, Lounatcharsky ; commissaire aux Finances, [Stépanov](#) ; commissaire aux Affaires étrangères, Trotsky ; commissaire à la Justice, [Lomov](#) ; commissaire à l'Approvisionnement, Téodorovitch ; commissaire aux Postes et Télégraphes, [Glébov-Avilov](#) ; commissaire aux Nationalités, Staline. Comité des affaires militaires et navales : [Antonov](#), [Krylenko](#) et [Dybenko](#).

Avant de se séparer, le Congrès élit un Comité Exécutif comprenant 70 bolchéviks sur 100 membres.

Durant quelques jours, les troupes demeurées fidèles à Kérénsky, tant à Pétersbourg qu'à Moscou, s'efforcent de renverser les bolchéviks. Le 1/14 novembre, le général Krasnov est fait prisonnier, et Kérénsky s'enfuit. Le Conseil des Commissaires du Peuple publie la déclaration du droit des peuples de Russie à disposer d'eux-mêmes, y compris la séparation et la formation d'un État indépendant. Trotsky propose aux puissances de l'Entente de proclamer un armistice immédiat et de commencer les négociations de paix. L'ordre est donné aux armées russes de cesser les hostilités. Le gouvernement bolchévik entreprend la publication de la correspondance et des traités secrets échangés entre la Russie et les pays alliés. Il prend une série de mesures en application de son programme. Par tous les moyens et fortement appuyés par les agents de l'Entente, les adversaires et les ennemis des bolchéviks sabotent le travail et organisent la contre-révolution. Les socialistes-révolutionnaires de gauche participent au gouvernement.

Puis ce sont les pourparlers de Brest-Litovsk, leur rupture et l'invasion allemande. La Constituante se réunit le 5/18 janvier, dans le palais de Tauride. Tout le Conseil des Commissaires du Peuple y assiste, à l'exception de Trotsky. La séance est ouverte par [Sverdlov](#), président du Comité Exécutif des Soviets, après quoi l'ex-ministre Tchernov, élu président de la Constituante, prononce à grand peine un discours interrompu par de multiples interjections. Au nom de la fraction bolchévique, [Boukharine](#) proposa de discuter la question du pouvoir et la déclaration du Comité Exécutif des Soviets. La majorité des députés à la Constituante étant hostile à ce point de vue, les bolchéviks et les socialistes-révolutionnaires de la gauche quittèrent la salle, puis, par le marin [Jélézniakov](#) l'Assemblée fut dissoute. Le lendemain 6/19 janvier, le Comité Central Exécutif prononçait la dissolution officielle de la Constituante et, le 10/23 janvier, s'ouvrait le troisième Congrès des Soviets.

Refusant les conditions de paix draconiennes du gouvernement allemand, en contradiction avec le principe : paix sans indemnité, ni annexions, accepté comme base de discussion, Trotsky quitte Brest-Litovsk, après avoir proclamé que l'état de guerre n'existe plus entre la Russie Soviétique et les « Puissances Centrales ». Les troupes allemandes reçoivent l'ordre d'avancer. Malgré les tentatives de fraternisation proposées par les Russes, elles occupent Dvinsk, puis Kiev.

C'est alors qu'au sein du parti et du Comité Central Exécutif, Lénine intervient en faveur de ce qu'il appelle la « *paix malheureuse* ». Les raisons pour lesquelles il se prononce pour la paix « *à tout prix* », il les a formulées sous forme de thèses extrêmement ingénieuses. Il prouve que la conclusion de la paix avec les impérialistes n'est pas une rupture du socialisme international. « *Des ouvriers qui perdent une grève en acceptant des conditions avantageuses pour le capitalisme et désavantageuses pour eux ne trahissent pas le socialisme.* » Dans le paragraphe 10 de ses thèses, il s'exprime avec un grand bon sens : « *... On objecte qu'en concluant la paix socialiste nous devenons involontairement agents du gouvernement allemand en tant que nous lui donnons la possibilité de retirer les troupes de notre front et libérons des milliers de prisonniers. Mais cet argument n'est pas plausible non plus, puisque la guerre révolutionnaire ferait de nous, en ce moment, des agents franco-anglais. Les Anglais ont proposé directement au commandant de notre armée, Krylenko, cent roubles par mois par soldat en cas de continuation de la guerre. Même si nous n'acceptons pas un sou de l'Entente, nous deviendrions, quant au résultat pratique, ses agents en retenant une partie des troupes allemandes.* »

Plus loin, il démontre qu'il faut tenir compte de la désorganisation de l'armée, du désir de paix des paysans dont se compose en majorité l'armée. Enfin, tout son réalisme se manifeste dans cet alinéa :

« *Si la révolution allemande n'a pas lieu dans le courant des mois prochains, la continuation de la guerre aurait pour conséquence de plus grandes défaites, qui obligeraient la Russie à conclure une paix encore moins avantageuse ; cette paix serait, par-dessus le marché, conclue non pas par un gouvernement socialiste mais par un gouvernement mixte, par exemple une coalition entre les partisans de Tchernov et de la Rada bourgeoise ou quelque chose de semblable, puisque l'armée paysanne, extrêmement lasse de la guerre, renverserait le gouvernement socialiste au bout de quelques semaines.* »

Le Comité Central Exécutif se rend aux raisons convaincantes de Lénine par 115 voix contre 85 et 26 abstentions, et Sokolnikov est dépêché à Brest-Litovsk pour signer, les yeux fermés, l'odieux traité de « paix ». Les socialistes-révolutionnaires de gauche hostiles à la paix se séparèrent des bolchéviks et, au sein du parti bolchévik, se constitua une opposition de gauche représentée principalement par Boukharine, [Ossinsky](#) et Radek, qui édita même quelque temps son organe spécial. Les événements ultérieurs ont prouvé la grande sagesse de Lénine ; ils ont fait du traité de Brest-Litovsk en chiffon de papier !

Secondé puissamment par Trotsky et ses collaborateurs du Comité Central du Parti et du Comité Exécutif des Soviets. Lénine accomplit désormais cette formidable et multiple tâche : organiser la production, créer l'économie nationale, lutter contre la contre-révolution solidement organisée dans toute la Russie, arrêter l'invasion entreprise par tous les généraux contre-révolutionnaires armés, équipés, entretenus, soutenus par tous les moyens par les États de l'Entente et en tout premier lieu par la France ; éduquer, élever tout un peuple entretenu dans l'ignorance et la crasse par des siècles d'esclavage tsariste. Dans l'accomplissement de cette œuvre, il se révèle, encore une fois, un tacticien de premier ordre, un réaliste de grand style, il manœuvre, recule, louvoie, afin de construire, d'édifier, d'organiser. Il prêche une sévère discipline prolétarienne.

« Le véritable intérêt d'une époque de grands « bonds » réside en ceci que l'abondance des débris des choses anciennes, qui s'amoncelle parfois plus rapidement que la quantité des germes (que l'on ne peut pas toujours voir de suite) des choses nouvelles, exige que l'on sache dégager ce qu'il y a de plus essentiel dans la ligne ou la chaîne du développement... »

« Il ne suffit pas d'être un révolutionnaire et un partisan du socialisme, ou bien un communiste en général. Il faut réussir à trouver à tout instant l'anneau particulier de la chaîne, après lequel il faut se cramponner de toutes ses forces afin de retenir la chaîne entière et préparer solidement le passage à l'anneau suivant, – l'ordre des anneaux, leur forme, leur fixation, leur différenciation les uns des autres dans la chaîne historique des événements n'étant pas du tout si simples que dans une chaîne ordinaire, forgée par un forgeron. »

Déjà apparaissent ses soucis d'industrialiser, d'électrifier la Russie, de faire de ce pays pauvre, arriéré, un État moderne, richement productif :

« L'avant-garde la plus consciente du prolétariat russe s'est déjà posé comme but le rehaussement de la discipline du travail. Par exemple, dans le Comité Central de l'Union des métallurgistes et dans le Conseil central des Unions professionnelles, on a commencé à élaborer des mesures et des projets de décrets correspondants. Il faut soutenir ce travail et le faire marcher de toutes nos forces en avant. Il faut mettre à l'ordre du jour, appliquer pratiquement et expérimenter le salaire à l'ouvrage, l'application de beaucoup de ce qu'il y a de scientifique et de progressif dans le système Taylor, le proportionnalisme du gain, avec les totaux généraux de la fabrication, du produit ou des résultats d'exploitation du transport par voie ferrée et par eau, etc., etc. »

« Le Russe est un mauvais ouvrier en comparaison des citoyens des nations avancées. Et il n'en pouvait être autrement avec le régime tsariste et l'existence des restes du servage. Apprendre à travailler, voici le problème que le pouvoir des Soviets doit poser dans toute sa grandeur devant le peuple. Le dernier mot du capitalisme sous ce rapport, le système Taylor – comme tous les progrès du capitalisme – unit en soi la férocité raffinée de l'exploitation bourgeoise à une série des plus riches conquêtes scientifiques dans le sens de l'analyse des mouvements mécaniques pendant le travail, de la suppression des mouvements inutiles et maladroits, de l'élaboration des meilleurs procédés de travail, de l'introduction des meilleurs systèmes de compte et de contrôle, etc. Quoi qu'il lui en coûte, la République des Soviets doit s'assimiler tout ce qui a du prix dans les conquêtes de la science et de la technique dans ce domaine. La réalisation du socialisme sera déterminée précisément par nos succès dans l'union du pouvoir des Soviets et de l'organisation soviétique d'administration avec les derniers progrès du capitalisme. Il faut créer en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, son expérimentation et son adaptation systématique. Il faut, tout ensemble, marchant vers le relèvement de la productivité du travail, calculer les particularités de l'époque transitoire du capitalisme au socialisme, lesquelles exigent, d'une part, que soient jetées les bases du système socialiste d'émulation, et exigent, d'autre part, l'application de la contrainte, afin que le mot de ralliement de « dictature du prolétariat » ne soit pas déshonoré dans la pratique par un état gélatineux du pouvoir prolétarien. »

Tel il s'exprime dans un long et substantiel article intitulé : *Les tâches successives du pouvoir soviétique*, publié le 29 avril 1918 dans les *Izvestia*. Et il termine avec fermeté : « *Il ne nous faut pas d'élans hystériques. Il nous faut la démarche cadencée des bataillons de fer du prolétariat* ».

Les adversaires de Lénine savent depuis longtemps qu'il est la tête de la Révolution. Ils projettent de l'assassiner et chargent une socialiste-révolutionnaire, [Fania Kaplan](#), d'accomplir cet exploit. Le géant est couché mais non pas abattu. Mais quelle émotion dans tout le territoire de la jeune République Soviétique et parmi tous les ouvriers du monde entier ! Grâce à une extraordinaire vitalité, après quelques jours, Vladimir Ilitch reprend son poste au gouvernail de l'État et du Parti.

En dépit de l'absorption de tous ses instants, malgré les soucis de chef d'un État de prolétaires et de paysans pauvres où tout doit être créé, improvisé de toutes pièces, il pense non seulement à la Russie Soviétique, mais aux peuples d'Occident et d'Orient. Il constitue, en mars 1919, dans le Kremlin Rouge, la IIIe Internationale, l'Internationale Communiste, aux congrès de laquelle il prendra une importante part.

La guerre civile, l'encerclement de la Russie tenté par l'Entente, donnent peu de répit à Lénine et à ses collaborateurs pour créer, organiser. Dès qu'un péril semble écarté et qu'on se met au travail, voilà que l'horizon se noircit à nouveau. Kalédine, Youdénitch, Dénikine, Koltchak, Makhno, Wrangel, Antonov, etc., etc. Un étroit et constant blocus. Des complots sans cesse renouvelés. Et partout, contre les ouragans déchaînés, contre les tumultes de la tempête, il tient bon, tenace, robuste, optimiste. Son œil vif saisit toujours et dès l'abord la petite parcelle bleue presque invisible dans l'immense et épaisse étendue noire. Il surveille toutes les pièces du mécanisme compliqué et la machinerie de la R. S. F. S. R.

Lorsque, de guerre lasse, les gouvernements font la trêve avec le gouvernement soviétique, lorsque, peu à peu, s'établissent des relations commerciales ou diplomatiques avec les États capitalistes, afin de reconstruire l'économie, l'industrie et la productivité russes, Lénine prononce un discours audacieux, préconisant la « nouvelle politique économique », aujourd'hui populaire partout sous l'abréviation de Nep. Il proclame la nécessité du capitalisme d'État. Abandonne-t-il ses principes et son programme ? Non, en cette circonstance, comme en d'autres, il s'affirme un réaliste soucieux du développement des faits. Il louvoie, il manœuvre. C'est une retraite économique. Dans le parti communiste russe et chez certains ouvriers il y a de l'hésitation, de l'étonnement, de la déception. Mais, au bout de quelques mois, les opposants et les mécontents comprendront.

Dès qu'apparaîtra un danger, dès qu'il s'apercevra que, relevant la tête, la petite bourgeoisie russe devient menaçante et qu'une caste capitaliste tend à se constituer, « halte-là ! » s'écriera-t-il, et il donnera l'ordre d'arrêter la retraite économique. De même dans les questions internationales, il va à droite ou à gauche selon les circonstances et les conditions du moment. Il a une prédilection pour la gauche, mais lorsqu'il remarquera quelque danger obscurcissant l'avenir, il ne se fera pas faute de la combattre avec violence. Mais si la droite, ou plutôt si les centristes, les opportunistes d'Europe, interprétant mal sa pensée, veulent donner à leur politique une orientation rappelant celle de la IIe Internationale, Lénine, remémorera à ceux qui semblent l'oublier ou l'ignorer qu'il demeure l'adversaire déterminé de Kautsky et du kautskisme, l'ennemi juré du capitalisme et de l'impérialisme, le révolutionnaire conséquent, robuste et jusqu'aboutiste.

5. Portrait de Vladimir Ilitch

On représente volontiers Lénine comme un être tyrannique, incapable d'amitié, pour qui les hommes, quels qu'ils soient, ne sont que la matière première exigée pour ses opérations de laboratoire. Et l'on se fait une joie mauvaise de citer la rupture de son amitié pour Martov et l'âpreté avec laquelle il combattit ce dernier.

La vérité est que Lénine est un être chez qui l'on ne trouve nulle trace de sentimentalisme, mais à ses camarades de lutte, à ses amis de classe, à ses compagnons d'idées, il voue une amitié robuste et inaltérable ;

il ne les renie jamais. C'est un homme très doux, un bon, un authentique « camarade ». Lorsque Vladimir Ilitch emploie ce mot, il ne lui donne pas seulement le sens limité de camarade de parti, mais il le nourrit d'un sens infiniment plus large, plus complet, plus universel. Kaménev insiste avec raison sur l'amitié qu'il manifesta de tout temps aux ouvriers et aux travailleurs parmi lesquels il vivait, qu'il interrogeait affectueusement, à qui il s'adressait et qu'il s'efforçait par tous les moyens de libérer de l'esclavage.

Un des compagnons les plus proches de Lénine, l'ingénieur [Krijanovsky](#), l'a caractérisé en indiquant son immense esprit, son énergie surhumaine, mais, ajoute-t-il, c'est un camarade extrêmement gai et gentil. Lénine est, avant tout, un homme politique et, lorsqu'il rompt avec quelqu'un en politique, il cesse également toute relation personnelle. Dans la lutte, dit Krijanovsky, il est inflexible et sans pitié. Il a aimé et il aime peut-être encore Martov dont il sait les connaissances et la force de dialectique, mais, ainsi que s'exprime Lounatcharsky, « *il l'a considéré et il le considère comme un être sans volonté politique ferme, comme celui qui, sans une pensée politique ferme, perd la ligne générale* ». Aussi bien le menchévisme est un état d'esprit dénotant le manque de certitude dans le mouvement de masses, un matérialisme desséché, une pusillanimité qui conduit logiquement son représentant à droite, à l'époque de crises, d'événements graves et de cataclysmes.

Les amis et les camarades de Lénine sont prêts à tout instant à lui faire le sacrifice de leur vie. Que ne ferait-on pas pour Vladimir Ilitch ! Personne qui soit, autant que lui, chéri, adoré, lui jadis honni, calomnié, détesté, ha, oh combien ! Au lendemain de l'attentat de Fania Kaplan contre Lénine, Trotsky était vraiment le porte-parole de tous, lors-qu'il disait : « *Quand on pense que Lénine peut mourir, il semble que toutes nos vies soient inutiles et on cesse de vouloir vivre* ».

Durant les semaines qui suivirent la journée de cette tentative, heureusement avortée, des milliers de lettres naïves, de témoignages ingénus, parviennent de tous les coins de l'immense Russie, adressés par les ouvriers et les paysans. La *Biédnota*, journal des paysans pauvres, en publia les plus spécifiques. L'un s'exprimait avec candeur : « *Camarade rédacteur ! Ne refusez pas d'insérer dans votre journal quelques mots au bien-aimé maître Lénine ; j'aurais beaucoup de chagrin, si vous les refusiez !* » Un autre écrivait, débordant d'émotion et de colère : « *Permetts-moi de t'exprimer le sentiment de chagrin profond, et le sentiment de haine et de révolte contre l'ennemi insensé qui osa attaquer le chef des opprimés* ».

Mais la plus intéressante d'entre les missives que reçut Vladimir Ilitch est, à n'en pas douter, celle-ci : « *Au début de novembre, nous avons reçu le décret de la terre, dans lequel il est dit que, dorénavant, la propriété de la terre n'existerait plus, que la terre serait reprise aux seigneurs et remise au peuple travailleur. Nous, les paysans, nous ne savions comment exprimer notre joie ; enfin le travail triomphe sur le capital et les travailleurs sur les oisifs. Nous, les hommes de labeur, les paysans, nous étions enchantés et intrigués. Quel est cet homme si bon, qui a su arranger si bien tout cela et qui signe le décret du nom de Lénine ? Qui est Lénine ? L'oncle « Mitiaka » court après le prêtre, le père Vassili, et demande qui est ce Lénine : est-ce que c'est un tsar, ou le plus intelligent des chefs provinciaux ? Et lui (le prêtre), répond : « Ne te réjouis pas, Mitiaka, la terre des propriétaires fonciers leur appartient grâce au travail, et si vous osiez l'ensemencer, Dieu ne vous donnerait pas de bonheur, n'enverrait plus de pluie, et ton Lénine, c'est un Antéchrist ».* Cette déclaration nous a obligés, nous les paysans, à soupçonner le prêtre. Ayant réfléchi et discuté, nous avons conclu que le prêtre songeait aussi à entrer dans le royaume céleste avec sa soutane, ce qui ne l'empêche pourtant pas de posséder cinq chevaux, quatre vaches et cinquante déciatines de terre défrichée, et puis encore des recettes d'église : si l'on vient au monde, il faut donner ; baptise-t-on ? il faut donner ; on meurt, 10 roubles de contribution pour l'enterrement ; et les prières, chez nous, ont été imposées de droit comme le thé chinois de la maison Visostzky et Cie. Et, prenant en considération tout cela, nous avons décidé de ne pas trop craindre l'Antéchrist et de cultiver au printemps la terre des propriétaires fonciers ».

Il faut assister aux assemblées de parti et des soviets, aux meetings des comités d'usines pour découvrir toute l'amitié, tout l'amour du peuple russe pour Lénine. Dès qu'il paraît, crépite une formidable ovation. Tous debout, émus, joyeux, forment corps autour de cet homme incomparable. Et lui demeure si simple, si modeste, si timide, si juste, si équitable, si humain, si camarade !

Entend-il un discours, lit-il un article où sont développés des idées qu'il tient pour justes, une critique qui lui paraît fondée, il ne se contient pas, exprime vivement son approbation, sa joie. Toute suggestion qui lui semble juste, il la soutient dans la presse et au sein du Comité Central du Parti. Par contre, dès qu'il décèle des traces d'opportunisme, d'antimarxisme, il se livre à sa critique impitoyable, à son ironie féroce, colorant à dessein les erreurs et les hétérodoxies, afin d'en faire apparaître tout le péril latent :

Un des plus anciens bolchéviks : [Vorovsky-Orlovsky](#), plus tard chef de la mission russe en Italie, assassiné comme on sait à Lausanne, a esquissé ce portrait véridique :

« Ainsi qu'il arrive aux hommes de caractère et ayant une personnalité, Lénine a été fortement aimé ou détesté. Pour ses adversaires, c'est un monstre pour lequel rien n'existe de sacré, pour qui le sang est une volupté et qui aspire ambitieusement à la force du pouvoir. Au contraire, pour ses partisans, et en particulier pour les ouvriers, c'est presque une idole, Lénine est véritablement un homme qui peut entraîner les hommes et les masses. Ce n'est pas un grand orateur dans le sens esthétique-technique, mais il parle avec une telle force de conviction et un tel élan qu'il peut communiquer la colère à un millier d'hommes. Le contact avec la masse le meut et il possède le secret de transmettre sa propre conviction et sa propre foi à la masse. Sa parole est simple, dégagée de toute ornementation, positive et claire. Ce ne sont pas des images qui s'échappent de ses discours, mais des actes.

Mais ce monstre qui, de son poing de fer, renverse les obstacles et qui est « avide de sang », apparaît tout autre lorsqu'on s'assied à côté de lui, à sa table de travail, et qu'il développe des plans. Il lit des manuscrits ou traite quelque question pratique. Personne n'est aussi disposé que lui à accepter un conseil tant qu'il est bon ; personne ne permet aussi bénévolement que lui de revoir ses manuscrits ; personne, enfin, ne s'est soumis aussi volontiers que lui à l'opinion de la majorité. Mais, bien entendu, lorsqu'il est persuadé qu'il n'en résultera aucun dommage pour la classe ouvrière. Car il maintient ferme ses exigences, même s'il doit en résulter une rupture avec ses meilleurs amis. Frangas, non flectes, a-t-on dit de lui.

La classe ouvrière russe a besoin d'un tel caractère si elle veut remplir sa tâche historique. Car il y aura une vive lutte à mener quelquefois contre ses plus proches amis et pour convaincre des frères aveuglés. Pour cela, il faut vraiment un pouvoir de fer, une volonté de fer, des nerfs de fer. »

Le pouvoir il l'aime non pour lui-même, mais en tant qu'il a la possibilité, toute la possibilité d'appliquer une théorie à laquelle il a consacré tous ses instants et sacrifié et sacrifierait bien volontiers sa vie.

Il est rare de trouver un homme ayant son audace ; il l'a prouvé à plusieurs époques de sa vie et dans des circonstances bien différentes ; mais, par contre, il possède également une exceptionnelle souplesse, une profonde sagesse politique et une compréhension quasiment prodigieuse de la masse et des faits. « Lénine est un grand connaisseur de la foule », a dit de lui un de ses plus haineux adversaires. La psychologie de la foule, il la possède à un degré véritablement invraisemblable. Il comprend tous les besoins, tous les désirs, tous les mécontentements, toutes les satisfactions des ouvriers. De là sa force et sa volonté. Il possède moins la psychologie de l'individu et il se méprend parfois sur les qualités d'un homme.

« Il arrive à Lénine – écrit Gorky – de surestimer les bonnes qualités des gens à leur avantage et au préjudice de la cause. Mais presque toujours ses appréciations défavorables – qui sembleraient parfois dénuées de fondement – sont infailliblement confirmées par l'activité ultérieure de ceux qu'il jugea avant même de connaître les résultats de leur travail. Ceci peut servir à prouver, soit que Lénine perçoit mieux les défauts des personnes que leurs qualités, soit qu'il y a partout, et généralement, beaucoup plus de mauvaises gens que de gens utiles ».

Merveilleux interprète du matérialisme historique, il ne prétend pas dominer les événements, mais il les dirige et sait canaliser les efforts parfois contradictoires et il connaît l'art de grouper, d'harmoniser les forces. On ne conçoit pas la révolution d'octobre sans Lénine ni Trotsky, pas plus que le développement ultérieur de toute la période révolutionnaire.

« La révolution d'octobre – ainsi s'exprime Zinoviev – dans la mesure où, en temps de révolution on peut et même on doit parler du rôle de la personnalité, la révolution d'octobre, dis-je, et le rôle dans ces événements de notre parti sont, pour les neuf dixièmes, l'œuvre des mains de Lénine. Si quelqu'un pouvait convaincre les hésitants, les obliger à se lever et à entrer en lice, c'était Lénine ».

Grâce à son sens affiné des réalités qu'il unit à cette puissance psychologie des masses, Lénine entrevoit les événements profonds de l'histoire. De là ce coup d'œil qui paraît prophétique et qui fait surgir en lui ces décisions audacieuses, inattendues, bouleversantes. Qu'il s'agisse de la Révolution d'octobre, de la paix de Brest-Litovsk, de la nouvelle politique économique – trois moments historiques de la Révolution Russie – les faits ont démontré une sûreté de jugement que les idéalistes prendront pour une sorte d'instinct de divination.

Aux problèmes mondiaux les plus complexes, aux questions intérieures les plus difficiles, il voue tous ses soins et, d'autre part, il consacre une large part de son temps à s'entretenir des choses quotidiennes, prosaïques, banales. Il reçoit des hommes du gouvernement, du parti et des soviets locaux – des ouvriers, des paysans, des hôtes étrangers de passage – et il trouve des loisirs pour lire livres, revues et journaux et pour composer des ouvrages et des articles sur les thèmes les plus variés. Sa capacité de travail est devenue légendaire. Il s'y ajoute une volonté de fer, une volonté inflexible, une volonté imbroyable, une volonté motrice géniale.

Comme orateur, Lénine n'est pas, ainsi que le note Vorovsky, un orateur dans le sens esthétique. Ses discours n'accusent pas l'architecture évidente par quoi se distingue l'éloquence de Trotsky ni le verbe imagé et stylisé dont se compose une conférence de Louantacharsky. Un discours de Lénine est constitué de quelques points fondamentaux qu'il développe à l'aide de petites phrases simples, qu'il ne prend même pas toujours le souci d'achever. Il répète la même pensée sous diverses formes et ne cesse qu'il n'ait convaincu son adversaire. Il larde sa parole de « saillies », de réflexions populaires, de larges éclats de rire, bouge, marche, hausse les épaules, met la main dans la poche du pantalon ou du veston. La vulgarité, la grossièreté même, parfois il y recourt s'il pense qu'elles aideront à rendre sa pensée plus intelligible.

« J'ai compris, écrit Louantacharsky, caractérisant le premier discours de Lénine qu'il entendit, j'ai compris que cet homme doit produire comme tribun une forte et inoubliable impression. Je savais déjà combien fort est déjà Lénine comme publiciste, par son style grossier, mais extraordinairement simple, par son talent de représenter chaque pensée, même compliquée, avec une remarquable simplicité, et la varier de manière à ce qu'elle se cisele enfin, même dans l'esprit le plus fruste et peu habitué aux pensées politiques ».

Ce degré de perception de son auditeur, de son lecteur, il l'atteste à tous les instants et sans consentir à la moindre abdication de sa pensée, il tient compte du niveau de culture, de la faculté de compréhension, des habitudes – même mauvaises – de son interlocuteur. Au 4^e Congrès de la III^e Internationale, parlant des thèses votées au précédent Congrès, il déclare qu'elles sont trop « russes », trop imbues « d'esprit russe » et trop longues pour les étrangers. Il connaît la paresse intellectuelle des étrangers !

La simplicité qu'il traduit dans ses discours, ses articles, ses entretiens, il la montre dans sa propre vie. S'il est un révolutionnaire russe que le pouvoir de l'autorité ait changé, ce n'est assurément pas Vladimir Ilitch. *« Sa vie privée est telle qu'à une époque religieuse, on en eût fait un saint »*, énonce Gorky.

C'est un homme magnifiquement équilibré, parfaitement sain, d'une santé animale. Voilà qui explique aussi sa santé morale, sa volonté, son audace. De tout temps, Lénine a aimé la promenade, le bain, la chasse. Ainsi il met son esprit au repos et ne pense à rien. Il s'adonne alors à la plus ample gaieté. Lénine revient revigoré, tonifié, prêt à une nouvelle lutte.

À le voir, il donne l'impression d'un homme sain, d'un homme fortement et normalement constitué. *« Il ressemble à un paysan de Yaroslav, rusé et avare, surtout lorsqu'il porte la barbe »*, dit Krijanovsky.

Petit, trapu, d'aspect faunesque, le visage pointillé de son, le front largement bombé, le nez proéminent et flaireur, le menton effilé par une barbiche, ses yeux clignotent et sont sans cesse en éveil. Son regard est toujours droit et clair ; on le sent peuplé d'intelligence, d'ironie, de gâté combative. Sa face, aux contours

précis, mathématiques, son crâne puissamment construit exprime toute la force, toute l'énergie, toute la vitalité que personnifie tout son être.

Tel est Vladimir Ilitch Lénine, qui, dans l'immense laboratoire qu'est la Russie, a fait l'expérience du socialisme scientifique, a tenté d'établir une société d'où serait exclue toute cause d'exploitation, de domination et de spoliation, et qui fut le plus farouche adversaire du capitalisme, de l'impérialisme, du colonialisme.

Lénine nous offre le spectacle d'une vie magnifique consacrée à l'effort titanique de supprimer les causes qui font qu'au vingtième siècle l'homme est encore un esclave. D'une main vigoureuse il a écrit un chapitre énorme de l'histoire moderne. Grâce à lui, l'esprit de l'internationalisme et de la fraternité universelle s'est fait chair.

II. UNE IDÉE, UNE ŒUVRE, UNE ACTION

1. Unité de doctrine et d'action

On dit communément que la révolution russe, d'une manière plus particulière la révolution d'octobre – seconde étape de la révolution – fut un phénomène spécifiquement russe. D'après cette opinion, en Russie seulement pouvaient se manifester et se développer de pareils faits. La situation se différenciait profondément de celle des États d'Europe. D'autre part, ce n'est qu'en Russie qu'il existerait des Lénine et des Trotsky. Bourgeois et communistes sont souvent unanimes à exprimer ces considérations, traduisant le même étonnement que ceux qui se sont demandé comment des pays aussi petits que la Norvège et la Belgique aient pu produire un Ibsen et un Verhaeren et comment un pays aussi « prosaïque » que l'Amérique ait donné naissance à un Walt Whitman.

Il est strictement vrai que les conditions furent favorables au développement de la révolution russe, mais il est non moins exact qu'il y eut un parti qui sut excellentement tirer parti de ces conditions. Dans tels pays d'Europe, en Allemagne, en France et en Italie, par exemple, la situation a été plus ou moins révolutionnaire, mais, à l'instant donné, il ne s'est pas trouvé le parti ni les hommes que requéraient des circonstances extraordinaires.

La Russie serait-elle un pays où naissent les seuls grands authentiques révolutionnaires, comme l'Italie est le « pays où fleurit l'oranger ». Non pas. Mais, dès 1903, il s'est constitué un parti ayant à sa base un programme clair, solide, radical et armé d'une discipline de fer. *« Seule, l'histoire du bolchevisme, durant la période tout entière de son existence, peut expliquer d'une façon satisfaisante comment il a pu élaborer et maintenir, dans les conditions les plus difficiles, la discipline de fer sans laquelle est impossible la victoire du prolétariat »,* dit Lénine. Et il ajoute : *« Mais, d'autre part, ces conditions ne peuvent pas surgir tout d'un coup. Elles sont le résultat d'un long travail, d'une dure expérience. Leur élaboration est facilitée si l'on a une théorie révolutionnaire juste, qui, elle non plus, n'est pas un dogme tout fait, mais ne prend sa forme définitive qu'en liaison étroite avec la pratique d'un mouvement embrassant réellement les masses et réellement révolutionnaire. »*

L'histoire de la vie de Lénine se confond avec celle du Parti. On y remarque la même unité, la même marche rectiligne, la même certitude puissante. Son programme ne varie pas ; mais des faits, des conjonctures diverses découlent une tactique extrêmement souple et que, seuls, les esprits superficiels et ceux que satisfait une vaine spéculation philosophique jugeront contradictoire.

L'opinion de Lénine sur la question agraire, sur la participation au parlement, sur les soviets, sur la Constituante, sur la tactique de la IIIe Internationale est basée sur une théorie scientifique solide et rigide ainsi que sur une rigoureuse appréciation des faits. Le but est précis, unique, mais les moyens diffèrent selon la

corrélation des forces, la situation économique et politique, l'état psychologique des masses, etc. Pendant la guerre impérialiste il a préconisé les scissions à tout prix. La IIe Internationale s'étant lamentablement écroulée, il importait de créer, dans chacun des pays en guerre, des fractions et des groupes spécifiquement révolutionnaires et composés d'éléments véritablement et en toutes circonstances « internationalistes », autour desquels s'aggloméreraient les masses. Aux renégats du marxisme et du socialisme scientifique il préféra même certains anarchistes et syndicalistes antiparlementaires, mais nettement révolutionnaires.

« Les socialistes qui, durant la guerre de 1914-1918, n'ont pas compris que cette guerre était criminelle, réactionnaire, qu'elle était une guerre de rapine, une guerre impérialiste des deux côtés, sont des social-patriotes, c'est-à-dire des socialistes en paroles, mais des patriotes en fait, des amis de la classe ouvrière en paroles, mais en fait les laquais de « leur » bourgeoisie nationale, qui ont aidé cette dernière à tromper le peuple, en représentant comme « nationale », libératrice », « défensive », « juste », etc., la guerre entre les deux groupes, anglais et allemand, des rapaces impérialistes, groupes également malpropres, intéressés, sanguinaires, criminels et réactionnaires. »

Et ailleurs : *« Avant la guerre, camarades, il nous semblait que la cause de division la plus importante au sein du mouvement ouvrier était la scission entre socialistes et anarchistes. Ce n'était pas qu'une apparence, il en était bien ainsi. Dans la longue période qui précéda la guerre impérialiste et la révolution il n'y avait pas, à parler d'une façon objective, dans la majeure partie des pays européens, de situation révolutionnaire. La tâche des militants consistait à utiliser la lente action quotidienne pour la préparation révolutionnaire. Les socialistes se mirent à l'œuvre, les anarchistes ne comprirent pas cette tâche. La guerre a créé un état de choses révolutionnaire et cette vieille scission du mouvement ouvrier est en voie de disparition. D'un côté les hautes sphères de l'anarchie et du socialisme, devenues chauvines, ont montré ce que signifie la défense de certains pillards bourgeois contre d'autres, au nom de laquelle la guerre a exterminé des millions d'hommes. D'un autre côté, dans les profondeurs des vieux partis ont surgi de nouveaux courants – contre la guerre, contre l'impérialisme, pour la révolution sociale. Ainsi, la plus profonde crise fut engendrée par la guerre. Les anarchistes et les socialistes se sont scindés, parce que les principaux d'entre les leaders parlementaires et les leaders anarchistes ont emboîté le pas aux chauvins, tandis qu'une infime minorité s'éloignait d'eux et commençait à passer dans le camp révolutionnaire. De la sorte, le mouvement ouvrier de tous les pays a suivi une autre voie, qui n'est ni celle des anarchistes, ni celle des socialistes, mais qui mène à la dictature du prolétariat. Cette scission, remarquable dans le monde entier, a commencé bien avant l'existence de la IIIe Internationale. »*

Plékanov, aussi bien que Kautsky ont utilisé tendancieusement ce qu'avaient écrit jadis Karl Marx et Engels, sur les anarchistes. Mais les conditions n'étaient pas les mêmes : Marx et Engels luttèrent contre Bakounine et les proudhoniens qui, par leur incompréhension des faits, leur rejet de toute autorité, contribuaient à désagréger la Ire Internationale.

« La critique ordinaire de l'anarchisme pour les social-démocrates contemporains, écrit Lénine dans l'État et la Révolution, se réduit à cette pure banalité bourgeoise : « Nous sommes partisans de l'État, les anarchistes, non ! » On comprend qu'une telle banalité ne puisse manquer de dégoûter tout ouvrier tant soit peu réfléchi et révolutionnaire. » À diverses reprises, il déclara que si tant d'éléments révolutionnaires avaient adhéré aux doctrines anarchistes, c'était l'effet d'un malentendu, une conséquence de l'opportunisme des partis socialistes et de la lamentable pratique réformiste de ces partis. Mais, dès que la IIIe Internationale, l'Internationale Communiste sera largement et définitivement constituée, il attaquera les anarchistes et certains communistes de gauche qui, n'ayant rien appris, défendent un point de vue périmé par les événements. Il le fera avec cette même rigueur, cette même ironie implacable qu'il manifeste et continue à manifester contre les opportunistes, les mencheviks et tous les « renégats » du marxisme.

Aussitôt que le mouvement de masses est mis en péril par le développement d'une tendance ne tenant pas compte de la réalité, il la combat à outrance. Pour lui, le parlementarisme n'est qu'un pis aller ; il faut donc l'utiliser dans certaines circonstances et transformer la tribune parlementaire en instrument révolutionnaire. Déjà, en 1908, Lénine avait pris nettement parti contre les bolchéviks de gauche, nettement hostiles à la participation à la Douma ultra-réactionnaire, et certains d'entre eux furent même exclus – qui, plus tard, prirent d'ailleurs place dans le parti de la Révolution. Actuellement, dans tous les pays, la majorité des

ouvriers adhère aux vieux syndicats ; il faut donc qu'un révolutionnaire conséquent lutte au sein de ces syndicats. L'abstention n'est pour Lénine que l'expression de la peur de la lutte. En dernière analyse tout doit être subordonné à l'action des masses. Aux antiparlementaires et partisans de la scission syndicale, il déclare :

« Vous vous êtes effrayés comme des enfants de la petite difficulté qui se présente aujourd'hui, sans comprendre que demain et après-demain vous serez obligés, malgré tout, de vous mettre à l'école pour apprendre à triompher de ces mêmes difficultés dans des proportions incomparablement plus considérables. »

De même, dans sa lettre d'adieu aux ouvriers suisses, et ses articles de la *Pravda* écrits durant la période comprise entre son arrivée en Russie et les journées d'octobre, il a soutenu avec une énergie particulière l'idée d'une guerre révolutionnaire contre l'impérialisme mondial. Mais observant les réalités, constatant le degré du développement révolutionnaire de l'Allemagne et l'état des armées russes aussi bien que la situation économique de la Russie, se séparant momentanément de Trotsky et des « communistes de gauche », Lénine se prononça avec fermeté pour la paix immédiate et sans condition et, convaincu, le Comité Exécutif des Soviets fit signer par son représentant d'urgence envoyé à Brest-Litovsk, les clauses de cette « *paix malheureuse* ».

C'est que Lénine est un admirable réaliste, un opportuniste de génie, ainsi que l'a appelé Lounatcharsky, en ôtant, il va de soi, tout sens péjoratif, au mot opportuniste.

« Lénine, dit Lounatcharsky, a montré un sens politique extraordinaire. Lénine possède en lui-même des traits d'opportunisme de génie, c'est-à-dire d'un opportunisme tenant compte du mouvement particulier, et il sait utiliser ces traits vers un but toujours révolutionnaire. Ces traits existaient vraiment chez Danton et chez Cromwell... »

« Nier les compromis en principe, affirme Lénine, nier la légitimité de tout compromis, quel qu'il soit, en général, c'est un enfantillage même difficile à prendre au sérieux. Un homme politique qui veut être utile au prolétariat révolutionnaire doit savoir discerner les cas concrets dans lesquels ces compromis sont inadmissibles, ne sont qu'une expression de l'opportunisme et de la trahison, et diriger contre ces compromis concrets tout le tranchant de sa critique, les dénoncer vigoureusement et sans pitié, et leur déclarer une guerre implacable. » Mais il y a compromis et compromis : Il faut savoir analyser la situation et les conditions conciliantes de chaque compromis ou de chaque variété de compromis. »

La manière dont il s'initia au mouvement ouvrier, la méthode qu'il adopta pour comprendre la psychologie ouvrière et connaître les besoins des travailleurs, la tactique qu'il adopta pour grouper les ouvriers, et les amener à l'union de leurs revendications économiques – nettement formulées – avec un programme politique révolutionnaire, tout cela permet de saisir le réalisme génial, intuitif de Lénine en matière politique.

Nul mieux que lui n'a mis en pratique l'action politique prolétarienne définie par Karl Marx :

« Le mouvement politique de la classe ouvrière a naturellement pour but final la conquête du pouvoir politique pour elle-même et, pour cela, il faut évidemment une organisation préalable de la classe ouvrière d'un certain développement et qui naît d'elle-même de ses luttes économiques. Mais, d'autre part, chaque mouvement par lequel la classe ouvrière se pose comme classe en face des classes dominantes et par où elle essaie de les vaincre par une pression du dehors, est un mouvement politique. Par exemple, la tentative pour obtenir de quelques capitalistes dans une usine ou une corporation une réduction des heures de travail est un mouvement purement économique. Par contre, le mouvement pour obtenir la loi de 8 heures, voilà un mouvement politique. Et c'est ainsi que des mouvements économiques isolés des ouvriers sort toujours un mouvement politique, c'est-à-dire un mouvement de classe pour faire triompher ses intérêts sous une forme générale... Si la classe ouvrière n'est pas encore assez avancée dans son organisation pour entreprendre une campagne décisive contre le pouvoir collectif, c'est-à-dire le pouvoir politique, des classes dirigeantes, elle doit y être entraînée par une propagande continue contre les classes dominantes. Sans quoi, elle n'est

*qu'un jouet entre leurs mains, comme l'a prouvé le mouvement du 4 septembre en France et comme le prouve, jusqu'à un certain point, le jeu qui réussit encore aujourd'hui avec MM. Gladstone et Cie, en Angleterre. »*⁹

Au cours de sa longue et féconde vie, la rectitude et la netteté des idées de Lénine ne se démentirent à aucun moment. La possession d'idées parfaitement définies et claires et la conception qu'il avait de l'action des masses, tout ensemble, lui ont communiqué une certitude, une assurance, telle qu'il ne craignit pas de se trouver, dans des circonstances graves, isolé dans l'Internationale et dans son propre parti. Il mit l'unité réelle du mouvement au-dessus de l'unité de parti.

Qu'est-ce donc qui lui donne cette ample certitude, cette vigoureuse détermination, cette rare rigidité ? Tout simplement le marxisme révolutionnaire.

2. Marxisme révolutionnaire, Socialisme scientifique

La lecture du *Capital* que lui fit connaître son frère Alexandre exerça sur Lénine une influence décisive. Il médita cet ouvrage, non pas dans un cabinet de travail confortable et situé dans quelque Passy ou Wannsee, mais à même les usines, en contact intime avec les ouvriers. De bonne heure, il éprouva de l'aversion pour les philosophes, les métaphysiciens, les idéalistes qui, au vingtième siècle, professent un mysticisme confus et suranné, sorte de religion honteuse, quelles que soient leurs prétentions au rationalisme.

L'exploitation des ouvriers traités comme des esclaves, comme des bêtes de somme, les antagonismes capitalistes provoquant l'anarchie dans la production, la concurrence entre les industriels, les grands métallurgistes des divers pays et créant des barrières économiques entre les États, les rivalités économiques appuyées par l'expansion coloniale et se traduisant en conflits militaires, l'interdépendance de plus en plus croissante de la politique et de la finance, la domination capitaliste utilisant presse, parlement, diplomatie, justice, enseignement, pour parvenir à ses fins ; tout cela fut clair pour Vladimir Ilitch qui jamais ne fut dupe de la phraséologie dissimulant les réalités.

La solution ne peut consister qu'en une organisation de la société, basée sur un mode nouveau de production éliminant la plus-value, le profit. La nouvelle société économique ne peut exister que pour autant qu'elle sera protégée efficacement. D'où la nécessité de s'emparer de l'État et d'établir pour une période limitée une dictature prolétarienne. Et ce n'est que peu à peu que s'élimineront les classes et qu'il ne subsistera qu'une seule classe : la classe des vrais producteurs. Dans la période présente, il faut donc organiser, éduquer et lancer à l'assaut le prolétariat, force motrice historique de la société. Ce processus est d'ailleurs facilité par la lutte des classes, engendrée par le système capitaliste. La lutte des classes n'est pas une théorie, elle est un fait matériel existant.

Les créateurs, les producteurs, les travailleurs sont en majorité. Et pourtant, loin d'être les maîtres, ils subissent la domination d'une minorité. Mais, objectent les libéraux, partisans d'une union entre le Capital et le Travail, dans les pays constitutionnels et démocratiques, c'est-à-dire, dans la plupart des États de l'Europe, les prétendus opprimés ont à leur disposition le Parlement, la presse. Le jour où les représentants du prolétariat seront en majorité au Parlement, ils pourront modifier les lois et instaurer le régime qu'ils préconisent. À quoi bon recourir à la violence, à la force ? Bien, répondent les marxistes, mais dans l'hypothèse où, dans un pays déterminé, les élections amèneraient au Parlement une majorité de révolutionnaires, le gouvernement encore au pouvoir dissoudrait sur-le-champ le Parlement et prendrait de rigoureuses mesures pour empêcher l'avènement d'un gouvernement socialiste. Aussi bien, c'est là pure hypothèse, une grande partie des ouvriers est encore contaminée par les journaux et par l'enseignement qui appartiennent au Capital et qui, dans les mains des capitalistes, ne sont qu'un instrument d'asservissement. Le milieu conditionne l'homme, il faut modifier le milieu.

⁹ Lettre de Karl Marx à Bolte.

En attendant, il convient d'utiliser ce qu'accorde la bourgeoisie : une certaine liberté, le parlementarisme, le syndicalisme, etc. Mais, encore une fois, c'est une utopie de croire que par les constitutions, les lois et les moyens « démocratiques » existants, on mettra sur pied le régime collectiviste, le système rationnel de production, d'échange et de consommation. Seul le recours à la force s'impose. La guerre ne doit pas atténuer la lutte de classes, elle doit, au contraire, l'intensifier. Pas d'union sacrée, pas de trêve de parti. Et pas de distinction entre guerre défensive et guerre offensive.

La guerre a été dénoncée solennellement, au cours de plusieurs congrès internationaux, et son caractère impérialiste était par avance établi. Clausewitz lui-même a écrit : « *La guerre n'est qu'un prolongement sous une autre forme (la forme violente) de la politique capitaliste.* »

« *Si nous examinons la guerre actuelle (guerre de 1914) de ce point de vue, écrivait, en 1918, Lénine et Zinoviev, nous verrons que, depuis un demi-siècle, les gouvernements et les classes dirigeantes d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Autriche, de Russie ont mené une politique de pillage des colonies, d'assujettissement de peuples étrangers, d'écrasement du mouvement ouvrier. C'est justement cette politique, et seulement celle-ci, dont la guerre actuelle est le prolongement. Entre autres, la politique de l'Autriche et de la Russie a toujours été, en temps de guerre et en temps de paix, l'asservissement des peuples et non leur libération. Et tout au contraire, nous voyons en Chine, en Perse, aux Indes et ailleurs, au cours de ces dernières décades, le réveil de ces peuples, composés de centaines de millions d'êtres humains, à une vie nationale et à une politique de lutte pour la libération du joug des « grandes » puissances réactionnaires.* »

Dans la plupart des grands États qui participèrent à la guerre, les social-démocrates firent l'union sacrée et justifèrent l'attitude de leur gouvernement. Les Français défendaient la République et la démocratie contre l'impérialisme et le militarisme allemand. Se référant à Engels, cité à faux, les Allemands ont défendu leur patrie contre la Russie coalisée à la France. En Allemagne surtout, tout en reconnaissant que Marx et Engels réprouvaient la guerre, les social-démocrates notèrent qu'ils s'étaient prononcés à plusieurs reprises en faveur de l'un des États belligérants.

« *Les savants idiots et les vieilles femmes de la IIe Internationale, – dit Lénine – qui, avec dédain et superbe, fronçaient le sourcil devant l'abondance de « fractions » du socialisme russe et la lutte acharnée de ces fractions entre elles, ont été incapables, au moment où la guerre supprima dans tous les pays avancés cette légalité tant vantée, d'organiser une liberté – illégale – d'échange de vues et une liberté – illégale – d'élaboration de conceptions justes, semblables, même à beaucoup près, à celle que les révolutionnaires russes avaient organisée en Suisse et dans une série d'autres pays. Voilà pourquoi les social-patriotes français et les kautskistes de tous les pays ont été les pires traîtres au prolétariat. Si le bolchévisme a su triompher, en 1917-1920, une des causes fondamentales de cette victoire est que, dès la fin de 1914, le bolchévisme a dénoncé sans pitié la vilenie, la turpitude, l'abjection du social-chauvinisme et du kautskisme (auquel correspondent le longuettisme, en France, les idées des chefs du parti ouvrier indépendant et des fabiens en Angleterre, de Turati, en Italie, etc.), et que les masses se sont ensuite convaincues de plus en plus, par leur propre expérience, de la justesse des vues des bolchéviks.* »

En réponse à l'argumentation fallacieuse des social-démocrates, Lénine invoque les résolutions des congrès de Stuttgart, Copenhague et Bâle affirmant qu'il faut transformer la guerre impérialiste en guerre civile, afin de renverser le gouvernement capitaliste et d'établir un gouvernement ouvrier. Les socialistes doivent lutter contre leur propre gouvernement.

Aujourd'hui, le rapport des forces n'est plus le même qu'en 1914 ; il existe depuis cinq ans un gouvernement socialiste et la question se pose de savoir quelle attitude prendra le prolétariat en cas d'un nouveau conflit mondial, dont les proportions seront infiniment plus vastes qu'il y a huit ans. Lénine et Boukharine ont défendu un point de vue nouveau qui tient compte des faits et du développement historique. En vrais marxistes, ils subordonnent la tactique aux événements. Le marxisme, pour Lénine, n'est pas quelque théorie que périmé bientôt le temps, mais une science pareille à la biologie, quelque chose d'essentiellement vivant, un organisme, un protoplasme que le milieu, les conditions transforment incessamment. De l'œuvre de Karl Marx il a retenu l'esprit, les idées directrices, la substance intime et la dialectique et non pas des formules que, muni d'ocillères, il voudrait appliquer *in abstracto*, en tout temps et en tout lieu.

On a constaté souvent, non sans ironie, que presque tous les éléments qui, aujourd'hui, mènent entre eux une lutte violente, se réclament de Karl Marx. Les uns et les autres citent le *Capital*, comme les représentants de diverses sectes jadis se recommandaient tous de la Bible. En apparence seulement. Car les uns sont marxistes révolutionnaires – c'est-à-dire léninistes – les autres, portant seulement le masque marxiste, se sont bornés à enseigner *ex cathedra* un socialisme de tout repos et sont enchantés de l'état de choses actuel.

« *Le monde*, écrit dans la préface d'une nouvelle édition de ses *Nouveaux Aspects du Socialisme* le sorélien Edouard Berth, *le monde, aujourd'hui, se partage en bolchévistes et antibolchévistes ; on pourrait même dire qu'il n'y a plus que ces deux partis, et, quand je dis le monde, j'entends également le monde socialiste, car nous le voyons aussi partagé à cet égard que le reste des mortels ; et, chose curieuse, symptomatique et suggestive, nous retrouvons par rapport au bolchévisme les mêmes oppositions que par rapport au syndicalisme révolutionnaire – les marxistes orthodoxes (en France, guesdistes ; en Allemagne, kautskistes ; en Russie, plékhanoviens) et les anarchistes individualistes (ceux du Libéraire, en France, et Kropotkine, en Russie) montrent par rapport aux bolchéviks la même incompréhension et leur témoignent la même haine qu'ils avaient pour les syndicalistes révolutionnaires – et ceux-ci, au contraire, sans peut-être toutefois adhérer pleinement au bolchévisme, éprouvent pour lui une sympathie très vive et toute spontanée. Qu'est-ce à dire ? Et qu'est-ce donc, essentiellement, que le bolchévisme ? Est-il vraiment, je le répète, un « aspect nouveau » du socialisme, ou n'en est-il qu'une simple « renaissance ? »*

Aussi bien, déjà avant la révolution bolchévique se différenciaient les deux courants. Lénine, comme on l'a vu, prit très fermement position. [Bernstein](#) fut l'initiateur du révisionnisme qui trouva en dehors d'Allemagne de nombreux partisans – le grand [Jaurès](#) lui-même fut du nombre. Quelques années avant la guerre, Kautsky qui avait réfuté Bernstein – ce qui valut un nouveau livre de Bernstein – vers 1912 se sépara de [Mehring](#) et de Rosa Luxemburg, abandonna son radicalisme actif et adopta un radicalisme *passif*, ainsi que l'a qualifié Pannekoek. Sous l'influence de Kautsky se constitua, durant la guerre, une opposition qui comprenait les éléments les plus opposés : marxistes révolutionnaires, lassaliens équivoques, républicains libéraux, pacifistes tolstoïens. Au cours des événements, cette opposition s'est dissociée et aujourd'hui nous voyons, dans le vieux parti social-démocrate allemand, Kautsky et Bernstein réunis par leur antimarxisme et une sorte d'ententophilie impénitente et confuse qui va jusqu'à proclamer la justice du honteux traité de Versailles ! [Lensch](#) a été plus conséquent que les « marxistes » révisionnistes et pacifistes ; durant la guerre même, il formula sans réticence son social-impérialisme, se situa à l'extrême-droite des partis social-démocrates, tandis que le Hollandais, [Hermann Gorter](#), se manifestait à l'extrême-gauche.

Quant à Plékhanov, traducteur et vulgarisateur de Karl Marx, Plékhanov qui, dès 1882, donnait la traduction du *Manifeste Communiste* pour laquelle Marx et Engels écrivaient une préface, lui aussi avait réfuté Bernstein, mais après la scission de 1903, il opta pour les menchéviks. Il devint l'adepte de ce que Lénine appelle les « strouvistes » et les « brentanistes », lesquels, selon le Russe Strouvé et l'Allemand Brentano, acceptaient un marxisme légal et fort commode : la lutte de classes, mais s'arrêtant à la révolution.

Contre Kautsky, radical devenu réformiste, Lénine a montré la même violence verbale que dans sa querelle fameuse contre les populistes, les socialistes-révolutionnaires, les marxistes légaux et les menchéviks. Kautsky est un « renégat », un « faussaire », un « imposteur », un « traître », un « Judas ». C'est que non seulement Lénine ne considère plus Kautsky, Plékhanov ou Martov comme des marxistes, mais il les tient pour les pires adversaires du mouvement ouvrier. La lutte entre Lénine et Kautsky est une personnification de la lutte entre le marxisme révolutionnaire et le marxisme légal ou réformisme. Sur le plan de la réalité le marxisme révolutionnaire s'exprime par la dictature du prolétariat, le marxisme légal par la démocratie bourgeoise.

3. Problème de la révolution, conception de l'État

La conception léniniste de l'État est développée principalement dans les écrits qu'il publia après la révolution, *l'État et la Révolution*, *la Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* et les thèses qu'il présenta au Congrès Constitutif de l'Internationale Communiste sur la démocratie bourgeoise et la dictature prolétarienne.

De même que Karl Marx avait mis à profit les événements des années 1848 et 1851, puis plus tard la Commune de Paris, pour composer ses ouvrages fondamentaux sur le problème de la révolution, de même Lénine utilisa les expériences de la révolution de 1905 et de celle de mars 1917.

La transformation économique ne peut être effectuée que si l'on s'empare d'abord de l'État. L'État prolétarien n'est, à proprement parler, qu'une phase. *« À la place de la vieille société bourgeois, écrit Karl Marx dans la Misère de la philosophie, la classe ouvrière, au cours de son développement, instituera une association excluant les classes et leurs antagonismes. Dès lors il n'y aura plus aucun pouvoir politique, car le pouvoir politique n'est que l'expression officielle des antagonismes de classes à l'intérieur de la société bourgeois. »*

Et dans le *Manifeste Communiste*, Marx et Engels s'expriment ainsi : *« En décrivant les phases les plus générales du développement du prolétariat, nous avons pu suivre une guerre civile plus ou moins voilée dans la société actuelle jusqu'au point où elle se change en révolution et où le prolétariat fonde sa domination par le renversement brutal de la bourgeoisie... Nous avons vu plus haut que le premier pas de la révolution ouvrière, c'est l'élévation du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie. Le prolétariat mettra à profit sa domination politique pour arracher petit à petit à la bourgeoisie tous les capitaux, pour centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé comme classe dominante, et pour augmenter le plus rapidement possible la somme des forces productrices. »*

C'est ici la *dictature du prolétariat*, qui n'est pas, comme on l'affirme à tort, une idée de Lénine et des bolchéviks, mais tout simplement une conception marxiste reprise et réalisée par les bolchéviks.

« Cette définition de l'État – ajoute Lénine – non seulement n'a jamais été commentée dans la littérature de propagande courante des partis social-démocrates officiels, mais elle a été précisément oubliée, comme inconciliable avec le réformisme, et en opposition absolue avec les préjugés opportunistes habituels et les illusions bourgeoises sur le développement pacifique de la démocratie ». *« Le prolétariat a besoin d'un État, rabâchent tous les opportunistes, les social-chauvins et les kautskistes, assurant que telle est la doctrine de Marx, mais « oubliant » d'ajouter que, d'après Marx, tout d'abord, au prolétariat il ne faut qu'un État en déperissement, c'est-à-dire constitué de telle sorte qu'il commence sans délai à dépérir et qu'il ne puisse pas ne pas dépérir. En second lieu, aux travailleurs, il faut l'État, c'est-à-dire le prolétariat organisé en classe dominante ».* *« L'État est l'organisation spéciale d'une force, c'est l'organisation de la force destinée à subjuguier une certaine classe. Quelle classe donc le prolétariat doit-il subjuguier ? Évidemment, seulement la classe des exploiters, la bourgeoisie. Les travailleurs n'ont besoin de l'État que pour briser la résistance des exploiters, et il n'y a que le prolétariat qui soit capable de la terrasser et de mener cette œuvre à bien, parce que le prolétariat est la seule classe qui soit révolutionnaire jusqu'au bout et capable d'unir tous les travailleurs et tous les exploités, afin de la supplanter définitivement. »*

Sur la conception de l'État, les bolchéviks, les anarchistes et les opportunistes-réformistes ont une opinion radicalement différente. Les anarchistes nient l'État, quel qu'il soit. Nous voyons aujourd'hui les anarchistes conséquents se prononcer contre la dictature du prolétariat et leurs polémiques ont parfois un ton plus acerbe encore que celles des démocrates. Les anarchistes pèchent par idéalisme et individualisme ; ils sont opposés à toute organisation – sauf la leur. Les opportunistes croient que les transformations économiques se feront par lente évolution. Partisans conscients ou inconscients d'un déterminisme absolu, ils prêchent une sorte de fatalisme.

Les bolchéviks, les marxistes-révolutionnaires, les léninistes pensent qu'utilisant certaines circonstances économiques, politiques et psychologiques favorables, le prolétariat doit s'emparer du pouvoir. Par la violence, ils renversent l'État capitaliste, établissent une solide dictature – laquelle a un caractère essentiellement transitoire, mais rendu nécessaire par la lutte civile, car la bourgeoisie dépossédée ne se rendra pas de bonne grâce et s'efforcera, en particulier avec le concours de la bourgeoisie des autres pays, de faire œuvre contre-révolutionnaire. Le prolétariat a besoin de l'État, non pas dans l'intérêt de la liberté, mais pour l'écrasement de ses adversaires. Dès qu'il devient possible de parler de liberté, l'État comme tel cesse d'exister, il dépérit.

La République démocratique est l'étape directe qui conduit à la dictature du prolétariat. Ce n'est pas cette République qui mettra fin à la domination du Capital, c'est-à-dire à l'asservissement des masses et à la lutte des classes : *« mais elle donnera à cette lutte une profondeur, une extension et une âpreté telle que, une fois apparue la possibilité de satisfaire les intérêts essentiels des masses opprimées, cette possibilité se réalisera fatalement et uniquement par la dictature du prolétariat entraînant derrière lui les masses »*.

La chute du tsarisme et l'avènement de la République démocratique, de tout temps, furent tenus par Lénine pour la première étape de la Révolution. Dans la lettre d'adieu aux ouvriers suisses, dans les thèses qu'il défendit dès son arrivée en Russie, il se prononça catégoriquement dans ce sens et il combattit de toutes ses forces le gouvernement provisoire.

En juillet 1917, lorsque se manifesta une vive fermentation des masses, Lénine et le Comité Central du Parti s'opposèrent à la prise immédiate du pouvoir, car marxistes révolutionnaires, ils répudiaient le *putschisme* préjudiciable à la révolution. Mais leur lutte contre le gouvernement s'aviva, plus implacable encore. Par ses articles et ses thèses, Lénine montra l'impossibilité de la dualité gouvernementale : le soviét doit être l'unique gouvernement et il importe que les masses ne se laissent pas abuser par les promesses d'élection et de convocation de l'Assemblée Constituante. Comme parti d'opposition, le parti bolchévik réclama inlassablement l'Assemblée Constituante, mais il prit soin de souligner que *« la République des Soviets est une forme de démocratie plus parfaite que la République bourgeoise ordinaire avec une Assemblée Constituante »*.

Il conseilla la participation du parti et des ouvriers aux élections pour la Constituante, tout comme en 1908 il affirmait comme une nécessité tactique de prendre part aux élections à la Douma, comme plus tard au cours des Congrès de la IIIe Internationale, il défendra l'utilisation du parlementarisme. Il ne s'est pas fait faute de marquer chaque jour son mépris pour le Parlement, forme de la dictature bourgeoise. Par conséquent ses adversaires ne peuvent, en aucun cas, lui reprocher la dissolution de la Constituante ; c'est au programme et aux idées mêmes de Lénine qu'ils doivent s'opposer et non pas à une application de ce programme, de ces idées.

À la veille du coup d'état bolchévik toutes les conditions étaient réalisées. Les ouvriers, paysans et soldats voulaient la paix et Kérénsky avait pourtant décidé l'offensive du juillet. La désagrégation économique, chaque jour, prenait des proportions croissantes. Kérénsky oscillant entre la gauche et la droite et ne sachant adopter une attitude dépourvue d'équivoque, la République démocratique était au plus haut point instable et on était à la merci d'une dictature militaire. Aux élections des soviets des grandes villes, les bolchéviks étaient en majorité et une grande partie des soldats et des matelots adhéraient sans réserve au programme de Lénine. Le tableau que voici montre la progression des bolchéviks aux Congrès Pan-russes des Soviets.

	Nombre des Députés	Nombre des Bolchéviks	Pourcentage des Bolchéviks
Premier Congrès (3 juin 1917)	790	103	13,0 %
Deuxième Congrès (25 octobre 1917)	675	343	51 %
Troisième Congrès (10 janvier 1918)	710	400	61 %
Quatrième Congrès (14 mars 1918)	1 232	795	64 %
Cinquième Congrès (4 juillet 1918)	1 164	773	66 %

Quant aux résultats des élections à la Constituante, ils n'exprimaient pas la volonté du peuple ouvrier et paysan de Russie. Les listes avaient été dressées deux ou trois mois avant la révolution d'Octobre, les socialistes-révolutionnaires de gauche qui avaient fait la scission étaient portés sur les mêmes listes que les socialistes-révolutionnaires de droite ; ainsi les paysans purent voter pour une liste où figuraient à la fois Kérensky, Tchernov et tous ceux qui avaient participé au soulèvement victorieux contre Kérensky. Alors que durant les derniers mois les masses du parti socialiste-révolutionnaire s'orientaient à gauche, et que diminuait l'aile droite, les trois quarts des listes du parti socialiste-révolutionnaire comprenaient les noms des anciens militants de droite qui, à l'époque de la coalition avec la bourgeoisie libérale, avaient fait valoir leur réputation révolutionnaire.

« Il faut ajouter à cela – remarque Trotsky dans son excellent essai : *De la Révolution d'Octobre à la Paix de Brest-Litovsk* – que les élections elles-mêmes eurent lieu pendant les premières semaines qui succédèrent à la révolution d'Octobre. La nouvelle de la révolution se propageait progressivement de la capitale à la province, des villes à la campagne. En maints endroits, la masse des paysans ne se rendait compte que vaguement de ce qui se passait à Pétersbourg et à Moscou. Ils votèrent pour la « liberté et la terre », pour leurs représentants aux comités territoriaux qui, pour la plupart, marchaient sous le drapeau populiste. Mais ils votaient simultanément pour Kérensky et pour Avxentiev, qui dissolvaient les comités territoriaux et arrêtaient leurs membres. Cet état de choses donna lieu à cet incroyable paradoxe politique : le parti qui dissolvait la Constituante (soit les socialistes-révolutionnaires de gauche) avait été élu d'après une liste portant aussi le parti qui fournit la majorité à la Constituante. Tel est l'historique de ce fait. Il est donc facile de se rendre compte à quel point la Constituante retardait sur le développement de la lutte politique et des groupements de partis. »

Aux élections à l'Assemblée Constituante, les trois groupes fondamentaux obtinrent :

Parti bolchévik : 9,02 millions : 25 %,
 Partis menchévik et s.-r. : 22,69 millions : 62 %,
 Partis cadet, etc. : 4,62 millions : 43 %.

Quant aux deux grandes villes, Pétersbourg et Moscou, le chiffre de voix s'établit ainsi :

Parti bolchévik : 837 000,
 Parti s.-r. : 218 000,
 Parti cadet : 515 000.

Enfin, selon le socialiste-révolutionnaire N. Sviatitsky, qui communique ces chiffres au cours d'un article compris dans *l'Année de la Révolution russe 1917-1918*, recueil publié par les socialistes-révolutionnaires et qu'a commenté Lénine dans *l'Internationale Communiste*, voici comment votèrent les unités de l'armée et de la flotte :

Subdivision de l'armée et de la flotte	Socialistes révolutionnaires	Bolchéviks	Cadets	Groupes nationaux et autres	Total
Front Nord	240,0	480,0	?	60,0	780,0
Front Occidental	180,6	653,4	16,0	125,2	970,0
Front Sud-Ouest	402,9	300,4	13,7	290,6	1607,4
Front roumain	679,4	167,0	21,4	260,7	1128,6
Front du Caucase	360,0	60,0	?	—	420,0
Flotte de la mer Baltique	—	120,0 [1]	—	—	120,0 [1]
Flotte de la mer Noire	22,2	18,8	—	19,5 [2]	52,5
		1671,3	51,8		4364,5
Total	1885,1	120,0 [2]	?	756,0	120,0 [1]
		1791,3			?

Notes :

[1] Chiffre approximatif : 2 bolchéviks sont élus. – N. V. Sviatitsky adopte la moyenne de 60.000 voix par député, ce qui me fait indiquer ce nombre : 120.000.

[2] Les renseignements sur le parti qui obtient 19,5 % voix de la flotte de la mer Noire font défaut.

Ces deux remarques au tableau reproduit ici sont de Lénine (*Internationale Communiste*, novembre-décembre 1919, N° 7-8, Pétersbourg.)

Les bolchéviks, pense Lénine, ont vaincu parce qu'ils avaient avec eux l'immense majorité des ouvriers et, parmi le prolétariat, l'élite la plus consciente, la plus énergique, la plus révolutionnaire. Ils ont été victorieux dès 1914 parce qu'il travaillaient à désagréger l'armée, « *le plus puissant ennemi de classe* ». L'étude des données fournies par les élections à la Constituante donne les trois raisons du triomphe de la révolution d'Octobre : 1° l'écrasante majorité bolchévique au sein du prolétariat ; 2° la moitié environ de l'armée acquise au bolchévisme ; 3° la certitude d'avoir, à l'instant décisif, c'est-à-dire dans les capitales et aux fronts rapprochés des centres, une supériorité écrasante.

« Sans une préparation sérieuse, variée et complète de la partie révolutionnaire du prolétariat, à l'expulsion et à l'écrasement de l'opportunisme, il est absurde de penser à la dictature du prolétariat ». Pourquoi, demande-t-il, les socialistes de la IIe Internationale sont-ils incapables de comprendre le prolétariat ? C'est précisément qu'ils ne comprennent pas que « *le pouvoir politique peut et doit devenir entre les mains d'une classe – du prolétariat – le moyen d'attirer de son côté les masses laborieuses non-prolétariennes, le moyen de conquérir ces masses sur la bourgeoisie et sur les partis petits-bourgeois.* »

La conquête du pouvoir politique et l'organisation des soviets étant accomplies par le prolétariat, la victoire est-elle complète et définitive ? demande Lénine. Il répond par la négative. Car, entre le prolétariat et la bourgeoisie, il existe une large couche composée d'éléments hésitants semi-prolétariens et petits-bourgeois, et la réalité démontre que « *seule l'expérience d'une lutte longue et cruelle amène la petite bourgeoisie hésitante à conclure de la comparaison entre la dictature du prolétariat et la dictature des capitalistes que la première est préférable à la seconde.* »

En Russie, cette petite bourgeoisie avait son expression politique dans le parti socialiste-révolutionnaire, et c'est précisément dans les régions où elle était le plus largement représentée et où le pourcentage de voix obtenues par les bolchéviks était le plus faible que l'on observa les succès les plus marquants de la contre-révolution. Dans ces régions se maintint de longs mois la dictature de Koltchak et de Dénikine.

La petite bourgeoisie soutint, au début, les bolchéviks parce qu'ils distribuaient la terre, démobilisaient l'armée et apportaient la paix. Mais après la signature du traité de Brest-Litovsk, blessée dans ses sentiments patriotiques, elle commença son opposition. Cette opposition s'accrut encore, et dans une mesure très appréciable, lorsque les bolchéviks exigèrent la remise de l'excédent de céréales à l'État, à un prix légal, déterminé. La classe paysanne de l'Oural, de la Sibérie et de l'Ukraine se tourna alors vers Koltchak et Dénikine qu'elle appuya résolument et par tous les moyens. Mais, sous le régime de la contre-révolution, les paysans observèrent que la prétendue démocratie apportée par ces généraux dissimulait mal la dictature du propriétaire foncier et capitaliste. Et bientôt surgissent et se multiplient les insurrections et, lorsque l'armée rouge refoule Koltchak et Dénikine, elle est accueillie en libératrice. Mais il a fallu une période assez longue d'épreuves douloureuses.

En même temps, lent à lent, la petite bourgeoisie des grandes villes, d'abord hostile au régime soviétique, après avoir saboté le travail, comprend le sens des événements et se met au travail loyalement. Une partie d'entre elle fut même gagnée complètement au bolchévisme. Elle a noté que les bolchéviks n'étaient pas des destructeurs, des anarchistes, mais des réalistes, des organisateurs, des créateurs et aujourd'hui, après cinq années de dictature du prolétariat, le régime des soviets est solidement établi. Lorsqu'on les interroge, ceux qui critiquent le gouvernement des soviets – et ils sont nombreux – reconnaissent que c'est la meilleure forme de gouvernement et ils sont catégoriquement opposés au pouvoir des cadets, des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires.

La question nationale a eu une signification importante en Russie, et parfois, notamment au sujet de la question ukrainienne, Lénine eut à lutter contre certains membres du Parti, trop étroitement théoriciens, et ici encore il fit preuve de réalisme, de souplesse, de prudence et de sagesse.

« Vouloir trancher à l'avance « fermement » et définitivement cette question – a-t-il écrit – ce serait ou faire preuve d'étroitesse d'esprit ou manquer de compréhension, car les hésitations des masses laborieuses non prolétariennes en cette matière sont tout à fait naturelles, inévitables même et le prolétariat n'a rien à en redouter. Le représentant du prolétariat qui sait réellement être un internationaliste doit se montrer, à l'égard de ces hésitations, des plus circonspects et des plus patients ; il doit laisser aux masses laborieuses non-prolétariennes la faculté d'épuiser elles-mêmes ces hésitations par leur propre expérience. C'est en d'autres questions plus importantes... que nous devons nous montrer impatients et impitoyables, irréductibles et inflexibles. »

Comparant les résultats des élections à l'Assemblée Constituante en novembre 1917 et le développement de la révolution d'octobre 1917 à décembre 1919, Lénine a tiré des conclusions sur le parlementarisme bourgeois et la révolution prolétarienne dans tout État capitaliste. Il pose, en principe, que le suffrage universel permet d'enregistrer dans quelle mesure les classes comprennent leurs tâches et révèle comment elles *tendent* à résoudre les divers problèmes. La participation aux luttes parlementaires est donc indispensable, sauf aux partis représentant le prolétariat révolutionnaire. Mais *« les solutions se décident non par le vote, mais par toutes les formes de la lutte des classes, jusques et y compris la lutte civile »*. Dans tout pays capitaliste, les forces prolétariennes sont incomparablement plus grandes que leur puissance numérique par rapport à l'ensemble de la population. Même quand le prolétariat ne forme dans la population qu'une minorité – ou quand *« l'avant-garde consciente et véritablement révolutionnaire du prolétariat ne forme qu'une minorité dans la population »* – il peut renverser la dictature du Capital et attirer ensuite à lui de nombreux demi-prolétaires et demi-petits-bourgeois qui ne se prononceraient jamais par anticipation pour la dictature du prolétariat.

Dans tout pays capitaliste il y a de larges couches de la petite bourgeoisie, oscillant entre le Capital et le Travail. *« Afin de vaincre, il appartient au prolétariat de bien choisir le moment de son agression décisive contre la bourgeoisie, en tenant compte notamment des désaccords entre la bourgeoisie et ses alliés petits-bourgeois. »* ou de l'instabilité de leur accord, etc. Après sa victoire, il appartient au prolétariat de tirer parti des hésitations de la petite bourgeoisie, afin de la neutraliser, afin de l'empêcher de se ranger du côté des exploiters, afin de se maintenir, pendant quelque temps, en dépit de ses hésitations, etc., etc. »

Enfin, affirma Lénine avec force : *« Une lutte constante, opiniâtre, impitoyable contre l'opportunisme, le réformisme, le social-chauvinisme et toutes tendances ou influences bourgeois, inévitables tant que le prolétariat milite dans les cadres de l'ordre capitaliste, est la condition de sa préparation à la victoire totale. Sans cette lutte et sans avoir préalablement remporté une victoire complète sur les tendances opportunistes du mouvement ouvrier, il ne peut être question de dictature du prolétariat. Le bolchévisme n'aurait pas vaincu la bourgeoisie, en 1917-1919, s'il n'avait d'abord appris, en 1908-1917, à vaincre et à bannir impitoyablement de l'avant-garde prolétarienne les menchéviks, c'est-à-dire les opportunistes, les réformistes, les social-chauvins. »*

4. Démocratie bourgeoise et dictature du prolétariat

On n'a jamais autant parlé de démocratie qu'à notre époque et pourtant le démocratisme, le vrai démocratisme n'est pratiqué dans aucun pays. La démocratie n'est qu'un paravent abritant la dictature du Capital. Déjà avant la guerre, un écrivain conservateur anglais, Fullerton, appelait la France une *« monarchie financière »*. Le capitalisme se sert de la démocratie, parce que c'est la forme qui lui convient le mieux pour dissimuler sa dictature de fer. Les gouvernements, les parlements et la presse ne sont que les mandataires, les serviteurs des groupes, trusts et consortiums financiers et industriels.

Répondant à Kautsky qui opposa à la dictature du prolétariat la « démocratie pure », Lénine affirme qu'on ne peut parler de « démocratie pure » tant qu'il subsiste des classes nettement définies. Seule existe une démocratie de classe. *« La démocratie pure n'est qu'une phrase hypocrite de libéral destinée à tromper les ouvriers. L'histoire connaît seulement la démocratie bourgeoise qui a remplacé la féodalité et la démocratie prolétarienne qui supprime la démocratie bourgeoise. »*

Tout en constituant dans l'histoire un progrès immense sur le moyen âge, la démocratie bourgeoise en régime capitaliste ne peut être que quelque chose d'étroit, d'étriqué ; *« un piège et un leurre pour les exploités et les pauvres »*.

« L'histoire du XIXe et du XXe siècles nous a montré, même avant la guerre, ce qu'était la fameuse démocratie pure sous le régime capitaliste. Les marxistes ont toujours répété que plus la démocratie était développée, plus elle était pure, plus devenait vive, acharnée et impitoyable la lutte des classes, et plus apparaissait nettement le joug du capital et la dictature de la bourgeoisie. L'affaire Dreyfus dans la France républicaine, les violences sanglantes des détachements soudoyés et armés par les capitalistes contre les grévistes dans la république libre et démocratique d'Amérique, ces faits et des milliers d'autres semblables découvrent cette vérité qu'essaye en vain de cacher la bourgeoisie, que c'est précisément dans les républiques les plus démocratiques que règnent en réalité la terreur et la dictature de la bourgeoisie, terreur et dictature qui apparaissent ouvertement chaque fois qu'il semble aux exploités que le pouvoir du capital commence à être ébranlé. La guerre impérialiste de 1914-1918 a définitivement manifesté, même aux yeux des ouvriers non éclairés, ce vrai caractère de la démocratie bourgeoise, même dans les républiques les plus libres, comme caractère de dictature bourgeoise. C'est pour enrichir un groupe allemand ou anglais de millionnaires ou de milliardaires qu'ont été massacrés des dizaines de millions d'hommes et qu'a été instituée la dictature militaire de la bourgeoisie dans les républiques les plus libres. Cette dictature militaire persiste, même après la défaite de l'Allemagne, dans les pays de l'Entente. C'est la guerre qui mieux que tout a ouvert les yeux aux travailleurs, a arraché ses faux appâts à la démocratie bourgeoise, a montré au peuple tout l'abîme de la spéculation et du lucre pendant la guerre et à l'occasion de la guerre. C'est au nom de la liberté et de l'égalité que la bourgeoisie a fait cette guerre, c'est au nom de la liberté et de l'égalité que les fournisseurs aux armées ont amassé des richesses inouïes. »

La politique impérialiste menée actuellement par Poincaré, la politique de brigandage cynique qu'il manifeste en particulier tous ces derniers temps est la plus éloquente démonstration à rebours de la démocratie pure. Poincaré et le Parlement français ne sont que les exécuteurs des décisions du Comité des Forges qui veut accaparer le charbon allemand. Poincaré fait occuper le riche bassin houiller de la Ruhr et met en prison les représentants ouvriers s'opposant à sa volonté brutale.

La guerre, répétait à l'envie toute la presse française, approuvée par les social-patriotes, la guerre est faite contre Guillaume II et le militarisme allemand. Que l'Allemagne devienne une république et nous cessons aussitôt la bataille. L'Allemagne est devenue une république et on lui vole ses locomotives, ses wagons, son bois ; on l'ampute de ses bassins houillers de la Silésie, de la Ruhr et de la Sarre.

« Dans le pays capitaliste le plus développé d'Europe, en Allemagne, – écrit Lénine dans ses Thèses sur la démocratie bourgeoise et la dictature du prolétariat, thèses présentées au premier Congrès de l'Internationale Communiste – les premiers mois de cette complète liberté républicaine apportée par la défaite de l'Allemagne impérialiste ont révélé aux ouvriers allemands et au monde entier le caractère de classe de la république démocratique bourgeoise. L'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg est un événement d'une importance historique universelle, non seulement par la mort tragique des hommes et des chefs les meilleurs de la vraie Internationale prolétarienne et communiste, mais encore parce qu'il a manifesté dans l'État le plus avancé d'Europe, et même, on peut le dire, du monde entier, la véritable essence du régime bourgeois. Si des gens en état d'arrestation, c'est-à-dire pris par le pouvoir gouvernemental des social-patriotes sous sa garde, ont pu être tués impunément par des officiers et des capitalistes, c'est que la république démocratique dans laquelle un pareil événement a été possible n'est que la dictature de la bourgeoisie. Les gens qui expriment leur indignation au sujet de l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg, mais qui ne comprennent pas cette vérité, ne font que montrer par là ou leur bêtise ou leur hypocrisie. La liberté dans une des républiques du monde les plus libres et les plus avancées, dans la république allemande est la liberté de tuer

impunément les chefs du prolétariat en état d'arrestation, et il n'en peut être autrement tant que subsiste le capitalisme, car le développement du principe démocratique, loin d'affaiblir, ne fait que surexciter la lutte de classes qui, par suite des répercussions et des influences de la guerre, a été portée à son point d'ébullition. »

La plupart des États contemporains ont accordé la liberté, mais cette liberté est accompagnée de restrictions qui l'annulent et, dans certains cas, il suffit d'une intervention du gouvernement ou du parlement pour la supprimer totalement. L'ouvrier a le droit de travailler, mais dès qu'une grève éclate, on mobilise la troupe, on arrête et on condamne les chefs et, s'il s'agit de fonctionnaires de l'État, on les militarise. Les démocraties françaises, suisses et américaines ont fourni de nombreux exemples de cette sorte de démocratie. Tout individu a le droit de créer un journal, mais en fait seuls ceux qui sont fortunés ou qu'un solide groupe financier charge d'en assurer la gestion peuvent mener à bien une telle entreprise. Et souvent, le gouvernement supprime un journal ouvrier en l'interdisant ou en incarcérant ses rédacteurs, sous prétexte de menées anarchistes, de complot contre la sûreté de l'État, etc. Bref, dans aucun pays où existe la démocratie pure, l'immense majorité de la population, les producteurs, les créateurs, les travailleurs ne jouissent de la liberté de tenir des réunions dans les meilleurs immeubles, d'utiliser, pour exprimer leurs idées et défendre leurs intérêts, les plus grandes imprimeries et les meilleurs stocks de papier.

De même la justice est une justice de classe ; l'indépendance de la magistrature est un leurre. Quant aux écoles, elles sont pour l'État un instrument de formation politique. Les manuels d'histoire ou de philosophie en particulier ne sont acceptés que pour autant qu'ils expriment le point de vue de la bourgeoisie. Et le parlementarisme ? Dès 1886, [Paul Lafargue](#) écrivait : *« Le parlementarisme est un système gouvernemental qui donne au peuple l'illusion de gérer lui-même les affaires du pays, alors que tout le pouvoir est, en fait, concentré entre les mains de la bourgeoisie et pas même de la bourgeoisie entière, mais de quelques couches sociales se rattachant à cette classe. Dans la première période de sa domination, la bourgeoisie ne comprend pas ou ne ressent pas le besoin de donner cette illusion au peuple. C'est pourquoi tous les pays parlementaires de l'Europe ont commencé par un suffrage restreint ; partout, le droit de diriger les destinées politiques du pays en élisant les députés a d'abord appartenu aux propriétaires plus ou moins riches et ne s'est étendu qu'ensuite aux citoyens moins favorisés par la fortune, jusqu'au moment où le privilège de quelques-uns est devenu dans certains pays le droit de tous et de chacun. »*

Quel est l'État « démocratique » qui ne pratique pas une diplomatie secrète, diplomatie au service de l'impérialisme et du militarisme et génératrice de conflits et de guerres ! Le premier soin du gouvernement soviétique, au contraire, fut de publier les archives et les traités les plus secrets et de pratiquer une politique extérieure ouverte, franche, favorable à la liberté et à la défense des peuples opprimés, retardataires ou asservis.

Au surplus, note Lénine, dans les pays civilisés, la bourgeoisie n'a-t-elle pas conquis le pouvoir au prix d'une série d'insurrections, de guerres civiles, de l'écrasement par la force des rois, des nobles, des propriétaires d'esclaves et par la répression de leurs tentatives de restauration – c'est-à-dire en instituant *de facto* une véritable dictature ?

Par conséquent le prolétariat qui veut substituer le régime socialiste au régime capitaliste ne peut pas faire autrement que la bourgeoisie qui a substitué le régime bourgeois au régime féodal : recourt à la force et à la dictature. *« La bourgeoisie, quand elle était révolutionnaire, soit en Angleterre en 1669 ; soit en France en 1793, n'a jamais accordé la liberté de réunion aux monarchistes ni aux nobles, qui appelaient les troupes étrangères et se réunissaient pour organiser des tentatives de restauration. »*

« La dictature – dit Trotsky dans Terrorisme et Communisme – est indispensable parce qu'il s'agit non de changements d'un caractère privé, mais de l'existence même de la bourgeoisie. Sur cette base nul accord n'est possible. La force peut seule décider. Le pouvoir unique du prolétariat n'exclut naturellement pas la possibilité d'accords partiels ou de grandes concessions, surtout en faveur de la petite bourgeoisie et de la classe paysanne. Mais le prolétariat ne peut conclure ces accords qu'après s'être emparé de l'appareil matériel du pouvoir et s'être assuré la possibilité de décider librement des concessions à faire ou à refuser dans l'intérêt de la cause sociale. »

La conquête de la véritable égalité et de la vraie démocratie n'est rendue possible que si l'on enlève au Capital la faculté de louer les écrivains et les publicistes, d'acheter et de corrompre des journaux et des maisons d'édition. Mais, pour cela il est nécessaire de renverser le joug du Capital et de briser sa résistance. Il faut donc supprimer la liberté de la presse et remettre les imprimeries et le papier au prolétariat, c'est-à-dire au parti qui le représente. On supprime la presse de la contre-révolution, qui n'est pas l'arme d'une société abstraite, comme on détruit ses positions et ses places fortes, ses dépôts et son matériel, ses communications et son service d'espionnage. Et si les organes des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires sont soumis à la dictature c'est qu'ils sont ouvertement alliés à la contre-révolution. L'armée de Koltchak, observe Trotsky, n'a-t-elle pas été formée de socialistes-révolutionnaires. Aussi bien à la base de tous les complots contre-révolutionnaires, on a trouvé une organisation socialiste-révolutionnaire.

« La dictature du prolétariat – énoncent les thèses de Lénine – ressemble à la dictature des autres classes en ce qu'elle est provoquée, comme toute espèce de dictature, par la nécessité de réprimer violemment la résistance de la classe qui perd la domination politique. Le point fondamental qui sépare la dictature du prolétariat de celle des autres classes, de la dictature des éléments féodaux au moyen âge, de la dictature de la bourgeoisie dans tous les pays civilisés capitalistes, consiste en ce que la dictature des éléments féodaux et de la bourgeoisie était l'écrasement violent de la résistance de l'énorme majorité de la population de la classe laborieuse, tandis que la dictature du prolétariat est l'écrasement par la force de la résistance des exploiters, c'est-à-dire d'une infime minorité de la population, les propriétaires fonciers et les capitalistes. »

D'ailleurs, remarquent Lénine et Trotsky, avant la guerre, tous les socialistes ont déclaré dans leurs articles, écrits et manifestes que la plus démocratique des républiques bourgeoises ne saurait être autre chose qu'une machine à opprimer la classe ouvrière.

À propos de la Commune de Paris, Marx écrit : *« Si les travailleurs installent leur dictature révolutionnaire à la place de la dictature bourgeoise..., afin de briser la résistance de la bourgeoisie..., les travailleurs donnent à l'État une forme révolutionnaire et transitoire... »*

Et Engels : *« Le parti qui est sorti vainqueur (dans la révolution) est dans la nécessité de maintenir sa domination au moyen de la terreur que ses armes inspirent aux réactionnaires. Si la Commune de Paris ne s'était pas appuyée sur l'autorité du peuple armé contre la bourgeoisie, est-ce qu'elle aurait tenu plus d'un jour ? »*

Aussi bien qu'à Marx et Engels, la Commune de Paris a servi de modèle à Lénine : *« La valeur de la Commune consiste ensuite en ce qu'elle a tenté de bouleverser, de détruire, de fond en comble, l'appareil gouvernemental bourgeois dans l'administration, dans la justice, dans l'armée, dans la police, en le remplaçant par l'organisation autonome des masses ouvrières, sans reconnaître aucune distinction des pouvoirs législatif et exécutif. »*

On a reproché à Lénine la variation de ses opinions sur la Commune de Paris. Ceux qui lui adressent ce blâme ou bien connaissent mal ses écrits ou les interprètent d'une façon radicalement fausse. Au cours de ses divers ouvrages antérieurs à la Révolution de 1917, il parla incidemment de la Commune, souligna certaines des erreurs commises par les communards, et nota que la prochaine révolution devrait éviter leur répétition. Est-ce là une critique de la Commune ? Qu'on se rappelle toutes les circonstances historiques de la Commune : il n'existait pas un parti révolutionnaire internationaliste comme en Russie. On peut estimer l'héroïsme et la grandeur des dirigeants de la Commune tout en reconnaissant que l'idéologie qu'ils représentaient péchait par confusionnisme.

Ses essais postérieurs à la révolution russe et spécialement ses observations théoriques sur l'État et la Révolution et sa réponse à « Kautsky le renégat » portent la marque du même esprit. Il rend hommage à l'énergie et à l'initiative des communards qui ont tenté, comme l'a dit Karl Marx, de briser et non pas de remplacer la vieille machine de l'État. *« Écraser la bourgeoisie et sa résistance n'en reste pas moins une nécessité. Pour la Commune, cela était particulièrement nécessaire, et l'une des causes de sa défaite fut qu'elle ne s'y prit pas assez résolument. »*

L'éligibilité complète, l'amovibilité en tout temps de tous les emplois sans exception, l'abaissement des traitements au « salaire ouvrier » habituel ; ces mesures démocratiques, simples, « primitives », prises par la Commune, Lénine les apprécie au plus haut point et les tient pour un excellent exemple de démocratie prolétarienne opposée à l'esprit du « *parlementarisme vénal et pourri* ».

Kautsky oppose la Commune de Paris à la dictature bolchévique. Lénine n'a eu aucune difficulté à le réfuter. La Commune de Paris avait été un gouvernement démocratique élu par le suffrage universel, sans que la bourgeoisie ait été privée de ses droits électoraux. Mais, affirme Lénine, la bourgeoisie authentique était réfugiée à Versailles. Paris ouvrier décidait de la France. La Commune luttant contre Versailles, c'était le gouvernement de la France ouvrière contre le gouvernement de la France bourgeoise. Marx a reproché au gouvernement de la Commune de ne s'être pas emparé de la Banque de France – qui appartenait à la France entière.

Engels a porté ce jugement sur la Commune : « *Ces messieurs (les anti-autoritaires) ont-ils jamais vu une révolution ? La révolution est incontestablement la chose la plus autoritaire qu'il soit possible. La révolution est un acte par lequel une partie de la population impose sa volonté à une autre partie à coups de fusils, de baïonnettes, de canons, c'est-à-dire par des moyens excessivement autoritaires. Le parti qui a vaincu est dans la nécessité de maintenir sa domination au moyen de la terreur que ses armes inspirent aux réactionnaires.* »

On fait grief à Lénine et au gouvernement bolchévik de ne conserver le pouvoir « usurpé » que grâce à une armée puissante et on leur reproche d'avoir remplacé le militarisme impérialiste par un militarisme rouge. Il est piquant de constater que la plupart de ceux qui formulent ce singulier reproche ont jadis blâmé les bolchéviks d'avoir désorganisé l'armée et désagrégé le front et critiquaient avec sévérité l'antimilitarisme incompatible avec le marxisme et le socialisme !

Lénine ne s'est jamais déclaré antimilitariste au sens anarchiste du mot. Il a préconisé la désorganisation de l'armée, afin de détruire sa puissance combative, car les événements ont prouvé que l'armée soi-disant républicaine de Kérénsky avait gardé l'esprit de Kornilov, c'est-à-dire un esprit spécifiquement contre-révolutionnaire. Plus tard, afin de défendre la Révolution et ses conquêtes contre l'ennemi intérieur extérieur très redoutable, il a fallu créer une armée révolutionnaire, animée de l'esprit révolutionnaire, organisée dans des cadres révolutionnaires. Lénine n'a jamais qu'on sache passé pour un tolstoïen. Il s'est montré marxiste révolutionnaire conséquent, au rebours des socialistes qui ont renoncé depuis longtemps au marxisme qu'ils ont déformé et décoloré.

5. Organisation des Soviets Politique d'un État prolétarien

Les soviets ont leur origine dans les journées révolutionnaires de 1905. Ils naquirent spontanément du sein des usines dont les ouvriers cherchaient le meilleur moyen d'expression propre à leurs revendications. Les soviets trouvèrent l'appui immédiat des menchéviks, mais, contrairement à ce que l'on a insinué ou affirmé, Lénine n'y fut pas systématiquement hostile. Il était opposé non à la chose, mais à la conception qu'en avaient les menchéviks. Il pensait que le parti devait donner des directives aux soviets et c'est dans ce sens que, plus tard, se prononçant contre une tendance de la gauche allemande ([Otto Rühle](#) et autres), qu'il allait jusqu'à nier même la nécessité d'un parti, il déclara que la dictature du prolétariat ne pouvait s'exercer que par l'intermédiaire de la fraction la plus avancée, c'est-à-dire du parti révolutionnaire.

Sous Kérénsky, les menchéviks conservaient les soviets comme organe de contrôle ouvrier, de contrôle sans plus et coexistant avec un gouvernement composé de représentants de divers partis. Avec vivacité, Lénine combattit pour l'autonomie des soviets. « Tout le pouvoir aux Soviets » fut le mot d'ordre transmis et propagé par le parti bolchévik durant toute la période précédant la révolution d'octobre.

Les soviets surgirent sans constitution aucune et subsistèrent ainsi du printemps de 1917 jusqu'à l'été de 1918. Les menchéviks considéraient les soviets comme la plus parfaite et la plus compréhensible des formes

d'organisation de combat d'une classe et non pas une organisation d'État. C'était l'opinion d'Axelrod et de Martov, reprise ensuite par Kautsky et [Otto Bauer](#).

Les soviets constituent tout ensemble le parlement et le gouvernement ouvrier.

« Si le régime parlementaire, – écrit Trotsky, – même à l'époque de son développement « paisible » et sûr ne traduisait qu'assez grossièrement l'état d'esprit du pays, si, à l'époque des tempêtes révolutionnaires, il a complètement perdu la faculté de suivre la lutte et l'évolution de la conscience politique, le régime des soviets institue un contact infiniment plus étroit, plus organique, plus honnête avec la majorité des travailleurs. Sa signification la plus importante n'est pas d'exprimer statistiquement la majorité, mais de la formuler dynamiquement. »

La caractéristique du pouvoir des soviets est que la base constante et unique de tout le pouvoir gouvernemental est l'organisation des masses. Ce sont ces masses qui, même dans les républiques bourgeoises les plus démocratiques, tout en jouissant de l'égalité selon la loi, *« étaient écartées en réalité, – dit Lénine, – par des milliers de coutumes et de manœuvres, de toute participation à la vie politique, de tout usage des droits et libertés démocratiques et qui, maintenant, sont appelées à prendre une part considérable et obligatoire, une part décisive à la gestion démocratique de l'État. »*

Le Pouvoir des Soviets tend à réaliser la véritable égalité de tous les citoyens, de tous ceux qui sont socialement utiles ; il est construit de manière à rapprocher les masses laborieuses de l'appareil gouvernemental. Le pouvoir législatif et exécutif sont réunis dans l'organisation soviétique de l'État. Le Congrès panrusse des Soviets, comprenant les délégués des divers soviets locaux, examine toutes les questions de l'État et, avant de se séparer, nomme un Comité Exécutif qui se réunit tous les trois mois et est spécialement convoqué lorsque les circonstances l'exigent. Les soviets de canton ou de village administrent et décident les affaires du canton ou du village. Le Comité Exécutif nomme un Conseil des Commissaires du Peuple qui gère l'État sous son contrôle permanent. À la circonscription d'unité de travail telle que les usines, les fabriques, les ateliers, les institutions officielles.

« L'organisation soviétique de l'État est adaptée au rôle directeur du prolétariat comme classe concentrée au maximum et éduquée par le capitalisme. L'expérience de toutes les révolutions et de tous les mouvements des classes opprimées, l'expérience du mouvement socialiste dans le monde entier nous enseigne que seul le prolétariat est en état d'unifier et de conduire les masses éparses et retardataires de la population laborieuse et exploitée. Seule l'organisation soviétique de l'État peut réellement briser d'un coup et détruire définitivement le vieil appareil bourgeois administratif et judiciaire, qui s'est conservé et devait inévitablement se conserver sous le capitalisme, même dans les républiques les plus démocratiques, puisqu'il était de fait le plus grand obstacle à la mise en pratique des principes démocratiques en faveur des ouvriers et des travailleurs. La Commune de Paris a fait, dans cette voie, le premier pas d'une importance historique universelle ; le pouvoir des Soviets a fait le second. »

La démocratie soviétique est une démocratie prolétarienne et la phase de transition entre la démocratie bourgeoise et le complet dépérissement de l'État. Dans les tout premiers temps de son existence, certaines mesures ont été prises à cause de la lutte contre la contre-révolution. Ainsi ont été exclus des droits électoraux ceux qui ne travaillaient pas ou *« employaient des ouvriers salariés dans un but de profit et certains contre-révolutionnaires, traîneurs de complots, etc. »*

Tout député des soviets des ouvriers, paysans, soldats et cosaques de la R.S.F.S.R. est en tout temps amovible. C'est dire qu'il peut être immédiatement destitué par ses électeurs. La chose est facile puisque chaque fabrique, chaque usine, chaque village élit ses députés. Ainsi le soviet ne perd jamais contact avec ceux qui l'ont élu et les membres du soviet sont véritablement les représentants du peuple. Les soviets constituent la vraie démocratie, ils sont l'expression d'un *démocratisme* authentique dont les démocraties capitalistes sont la négation.

Lénine définit ainsi le caractère socialiste du démocratisme soviétique : 1° les électeurs sont les masses laborieuses, jadis exploitées ; 2° les formalités bureaucratiques et les restrictions dans les élections sont

réduites à zéro et les masses fixent elles-mêmes l'ordre et les dates des élections, avec la pleine liberté de rappel des élus ; 3° le soviét constitue « la meilleure organisation de masse de l'avant-garde des travailleurs », qui a la possibilité de diriger les plus larges masses des exploités et de faire leur éducation politique. Ainsi chaque citoyen apprend à gouverner.

L'élément de désorganisation petit-bourgeois donne une empreinte aux soviets. *« Ceci se manifestera inévitablement dans toute révolution prolétarienne, dans une plus ou moins grande mesure, et se manifeste particulièrement dans notre révolution en raison du caractère petit-bourgeois du pays, de son état arriéré et des suites de la guerre impérialiste. »* Il faut enfin lutter contre la tendance à la transformation des membres des soviets en parlementaires et en bureaucrates. *« Notre but, c'est l'accomplissement gratuit des obligations envers l'État par chaque travailleur lorsqu'il aura achevé sa « tâche » de huit heures de travail productif : le passage à cet état est particulièrement difficile, mais dans ce seul passage est le gage de la consolidation définitive du socialisme. La nouveauté et la difficulté du changement provoquent naturellement une quantité de démarches faites, pour ainsi dire, à tâtons, un grand nombre de fautes, d'oscillations, sans quoi il ne saurait y avoir aucun brusque mouvement en avant. Toute l'originalité de la position que nous vivons, du point de vue de beaucoup d'entre ceux qui désirent se considérer comme socialistes, consiste en ce que les hommes étaient habitués à opposer d'une manière abstraite le capital au socialisme, et qu'entre les deux ils mettaient, avec beaucoup de profondeur d'esprit, le mot : « un bond » (certains, se souvenant de fragments lus chez Engels, ajoutaient avec plus d'esprit encore : « un bond du royaume de la nécessité au royaume de la liberté »).*

Un bon révolutionnaire, un excellent marxiste n'est pas celui qui sait seulement la doctrine et le programme marxiste, mais celui qui *« à tout instant trouve chaque anneau de la chaîne »*, sait l'ordre des anneaux, leur forme, leur fixation et connaît leur différenciation. On doit accorder le plus grand appui, la plus large sympathie aux conférences périodiques des électeurs des soviets et de leurs délégués où l'on discute et contrôle l'activité et la gestion du pouvoir soviétique dans une région déterminée.

« Il n'est rien de plus stupide que la transformation des soviets en quelque chose de figé et d'absorbé dans sa propre contemplation. Nous devons tenir maintenant d'une façon toujours plus décidée pour un pouvoir impitoyablement ferme, pour la dictature de personnes isolées dans des processus déterminés de travail, à des moments déterminés, avec des fonctions purement exécutives, et les formes et les moyens de contrôle d'en bas doivent être plus variés afin de paralyser toute ombre de possibilité de la corruption du Pouvoir des Soviets, afin d'arracher sans arrêt et sans répit la mauvaise herbe du bureaucratisme. »

Faisant allusion à quelque défaut bureaucratique du régime soviétique, il arrive souvent que Lénine dise en riant, avec sa franchise habituelle et entière : *« Nous sommes d'excellents révolutionnaires, mais nous sommes de bien mauvais organisateurs »*. Il exagère à dessein afin de stimuler l'initiative des fonctionnaires et chefs d'institutions. Tous ses soins il les voue à l'organisation rationnelle de la R. S. F. S. R. selon un plan bien conçu et logique, mais toujours dévoilé et en fonction des faits.

Président du Conseil des Commissaires du Peuple, Lénine est le chef du gouvernement soviétique. Entouré de collaborateurs intelligents, il n'impose pas un programme abstrait, mais s'enquiert des opinions des autres et sollicite conseil et se soumet volontiers à la majorité. Comme Président du Conseil et comme membre du Bureau Politique du Comité Central du Parti, il est constamment informé des grandes et petites choses de l'État soviétique.

Pendant plus de cinq ans il a accompli cette tâche immense qui consistait non seulement à pourvoir l'État d'une Constitution, à lutter contre la contre-révolution et à ravitailler un pays de grande étendue dans des circonstances extraordinairement difficiles, mais encore à préparer ce pays au socialisme, au communisme.

Contre la bourgeoisie, contre la petite bourgeoisie, contre les falsificateurs pratiques du marxisme il a mené une lutte vigoureuse, implacable, mais il a aussi combattu le courant de ceux qui voulaient imprimer à la machine de l'État un excès de vitesse. De là, ses points de vue que symbolise une formule : *« il faut louver »* ; *« nous sommes dans une période de transition »* ; *« relevons la production »* ; *« qu'est-ce que le communisme ? le régime soviétique + l'électrification »*.

Avec un tact merveilleux, il unit tout ensemble, ce qui convient à la propagande et à l'organisation du pays. La question de l'électrification, par exemple, qui lui fut suggérée par un des plus vieux membres du parti, l'ingénieur Krijanovsky. Qu'est-ce que le communisme demandera-t-il ? Et il répondra mathématiquement : *le communisme = R.S.F.S.R. + électrification*. Il s'agit de libérer la Russie agricole et industriellement après l'avoir libérée militairement. Chaque paysan aura une petite maison éclairée à l'électricité, et travaillera le sol avec des instruments mécaniques modernes mûs par l'électricité. Sur tout le territoire de la Russie entière s'étendra un vaste réseau de centrales électriques. Lénine ira jusqu'à dire, toujours afin de faire image et de stimuler les énergies, qu'*un ingénieur, un technicien = dix communistes*. Après avoir recommandé l'utilisation des spécialistes, placés d'ailleurs sous un contrôle rigoureux, il exhortera tous les membres du parti à se mettre à l'école du Capitalisme, c'est-à-dire à apprendre toute la science, toute la technique apportée par la civilisation capitaliste, afin d'en faire bénéficier tout le peuple d'ouvriers et paysans russes.

Chef de parti, chef de gouvernement et invariablement marxiste, Lénine n'hésite pas à changer radicalement la direction du volant, dès que se présente un obstacle imprévu, une voie terminée en cul-de-sac ou un chemin se perdant dans les ronces ou les steppes. Il est piquant que ceux qui lui ont reproché son « opportunisme » sont précisément les plus qualifiés d'entre les opportunistes de tous les pays. Lorsque avant les journées d'octobre, Lénine désagrégeait le front et l'armée, on le lui imputait comme un crime. Mais dès que le gouvernement soviétique constitua une armée révolutionnaire, on cria au militarisme rouge et à l'impérialisme bolchévik ! Quand Lénine et ses camarades opérèrent le coup d'État et prirent les premiers décrets révolutionnaires, et plus tard firent des soviets l'appareil gouvernemental, les réformistes parlèrent d'anarchie, de crime envers la démocratie et assimilèrent le parti bolchévik à une junte. À peine Lénine eut-il proclamé la nécessité d'une nouvelle politique et parlé de l'impôt alimentaire que les mêmes censeurs, les mêmes Catons dénoncèrent son opportunisme ! Certains d'entre les adversaires de Lénine, socialistes-révolutionnaires et amis de Milioukov ayant depuis longtemps cessé leurs appels larmoyants en faveur de la Constituante adoptèrent même ce mot d'ordre : les Soviets sans les communistes !

La vérité est que le développement de la Révolution russe atteignit un degré tel que Lénine fut obligé de prononcer, pour un certain temps, une retraite économique. De même que les gouvernements capitalistes recourent au socialisme d'État, afin d'endiguer le flot du socialisme envahisseur, de même afin d'annihiler les effets du capitalisme mondial en Russie. Lénine y institua le capitalisme d'État. Le 9 avril 1921, il prononçait un discours fameux qui demeure un modèle de sagesse et de réalisme politique et qu'il convient de méditer, en écartant de l'esprit les déformations de certains « communistes » qui s'accommodent de la nouvelle politique économique telle qu'ils la conçoivent, c'est-à-dire en fonction de leur situation matérielle personnelle.

Aussi bien, en mai 1918, en réponse à des objections présentées par le groupe de communistes de gauche, il affirmait déjà que le capitalisme d'État constituerait un progrès par rapport à l'état de choses existant dans la R.S.F.S.R.

« Si, par exemple, – écrivait-il, – nous avons dans six mois le capitalisme d'État établi chez nous, ce serait là un succès énorme et la meilleure garantie que, dans un an, nous aurions en Russie le socialisme définitivement consolidé et invincible. Je me représente la noble indignation avec laquelle certains se voileront la face devant ces paroles... Comment ? Dans la République Socialiste des Soviets, le capitalisme d'État serait un progrès !... N'est-ce pas trahir véritablement le socialisme ».

En matière économique, le régime soviétique, pensait-il, possédait à cette époque tout ensemble des éléments et des parcelles de capitalisme et de socialisme et en Russie on observait juxtaposés 5 types économiques différents : 1° le régime patriarcal, c'est-à-dire, l'économie paysanne naturelle ; 2° la petite production marchande ; 3° le capitalisme privé ; 4° le capitalisme d'État ; 5° le socialisme. Au cours de son exposé, il déclarait avec audace : *« Si la révolution allemande tarde à se déclencher, nous devons nous mettre à l'école du capitalisme d'État des Allemands, l'imiter de toutes nos forces, ne pas craindre les procédés dictatoriaux pour accélérer cette assimilation de la civilisation occidentale par la Russie « barbare », n'hésiter devant aucun moyen barbare pour combattre la barbarie. »*

Reprenant son argumentation de 1918, Lénine en 1921, constate qu'elle est rigoureusement confirmée par des faits, sauf quelques petites erreurs d'évaluation de délai. D'autre part, l'élément petit-bourgeois s'est fortifié. La guerre civile entre 1918 et 1921 a accentué encore la ruine du pays, retardé la restauration économique et affaibli considérablement le prolétariat. Enfin, la récolte de 1920 a été mauvaise et la crise des transports et de l'industrie pour diverses raisons s'est aggravée. La situation exige donc impérieusement des mesures : *« immédiates, décisives, exceptionnelles »*. Il importe d'améliorer le sort du paysan et d'augmenter ses forces productives. Car pour améliorer la situation de l'ouvrier, il faut avant tout du blé et du combustible. Or, l'amélioration de la situation du paysan est précisément la condition *sine qua non* permettant d'augmenter la production et la récolte du blé, les coupes et les transports du bois. Ne pas le comprendre, dit Lénine, *«... voir dans cette mise au premier plan du paysan je ne sais quelle renonciation ou simili-renonciation à la dictature du prolétariat, c'est tout bonnement ne pas voir les choses comme elles sont et se laisser prendre à des mots. La dictature du prolétariat demeure le guide permanent de la politique du prolétariat. Le prolétariat, comme classe dirigeante et dominante, doit savoir gouverner ; l'art de gouverner exige qu'on résolve d'abord les questions les plus immédiates et les plus actuelles. Or, ce qu'il y a aujourd'hui de plus immédiat, c'est de relever la puissance productrice de la culture paysanne, et il faut le faire sans délai. C'est là le seul moyen d'obtenir du même coup une amélioration du sort des ouvriers, un raffermissement de l'alliance entre les ouvriers et les paysans, un raffermissement de la dictature du prolétariat. Le prolétaire ou le représentant du prolétariat qui n'accepterait pas ce moyen de préparer une amélioration du sort des ouvriers serait, par le fait, un auxiliaire des gardes-blancs et des capitalistes. Car ne pas accepter ce moyen, équivaut à mettre les intérêts de corporation au-dessus des intérêts de classe, à sacrifier aux intérêts immédiats et partiels d'un instant l'intérêt de toute la classe ouvrière, de sa dictature, de son alliance avec les paysans contre les prolétaires et les capitalistes, de son rôle dirigeant dans la lutte pour l'affranchissement du travail. »*

On n'améliora la situation du paysan que par une réforme fondamentale de la politique alimentaire. Et cette réforme, ce fut le remplacement des réquisitions par un impôt alimentaire, avec liberté du commerce une fois cet impôt payé. Le « communisme militaire », nécessité par la guerre, la ruine et la misère extrême, ne pouvait pas être *« la politique répondant à la mission économique du prolétariat »*. La véritable politique prolétarienne dans un pays de petits paysans, est d'obtenir le blé en échange des produits manufacturés nécessaires aux paysans.

La liberté relative du commerce permettra une restauration de la petite bourgeoisie et du capitalisme. *« Le fait est indubitable, il serait ridicule de fermer les yeux dessus »*. Ce capitalisme renaissant, il faut l'aiguiller dans le sens du capitalisme d'État, chose économiquement possible. La dictature du prolétariat et du capitalisme d'État peuvent parfaitement coexister. Le cas le plus simple dont le Pouvoir des Soviets aiguille le développement du capitalisme sur la voie du capitalisme d'État, est le système des « concessions ». En implantant le capitalisme d'État sous la forme des concessions, le Pouvoir des Soviets renforce *« la grande production contre la petite, l'élément progressif contre l'élément réactionnaire, la machine contre le bras, augmente la somme de produits de la grande industrie dont il dispose (retenue proportionnelle) fortifie l'ordre économique gouvernemental en opposition à l'anarchie petite-bourgeoise. Cette « politique des concessions », menée avec la mesure et la prudence qui conviennent, contribuera sans nul doute à améliorer rapidement (jusqu'à un certain point, peu considérable) l'état de la production et le sort des ouvriers et des paysans, naturellement au prix de certains sacrifices, en livrant aux capitalistes des dizaines et des dizaines de millions de pouds de nos produits les plus précieux. La détermination de la mesure et des conditions dans lesquelles les concessions sont avantageuses et ne présentent pas de danger, dépend du rapport des forces et se décide de la lutte, car les concessions sont une espèce de lutte, une continuation, sous une autre forme, de la guerre de classe et nullement une substitution à la lutte de classe de la paix des classes. C'est la pratique qui montrera la tactique à employer dans cette lutte. »*

Enfin Lénine engage les communistes à se mettre à l'école des spécialistes bourgeois, des grands et des petits capitalistes et des commerçants. Accepter leurs leçons comme on accepte celles des spécialistes militaires. *«... Faites mieux que le spécialiste bourgeois d'à côté, obtenez par n'importe quel moyen un essor de l'agriculture, un essor de l'industrie, un progrès des échanges entre l'agriculture et l'industrie. Ne soyez pas lades à payer le maître d'école : on ne doit pas regretter de payer la science, pourvu qu'elle nous profite. »*

Intégrer la technique du grand capitalisme à l'école prolétarienne, telle est la grande leçon de réalisme politique que donne Lénine, leçon tirée d'une observation rigoureuse, d'une expérience sans cesse enrichie et de son dévouement actif, intelligent et constant au prolétariat.

Cette souveraine sagesse, ce réalisme scrupuleux et robuste, on les trouve à la base de toute la politique du gouvernement soviétique, qui a le souci non seulement du prolétariat russe, mais de tous les ouvriers du monde, des peuplades arriérées, des peuples opprimés par l'impérialisme.

6. Impérialisme, colonialisme capitalistes, internationalisme révolutionnaire

Nous sommes entrés depuis quelques années dans la grande période impérialiste annoncée par Marx et dont la guerre de 1914 fut une des illustrations. L'époque se caractérise par une concentration croissante du capital et par une nouvelle et géante expansion impérialiste.

La concentration formidable du capital qui s'était manifestée en Amérique depuis la fin de la guerre s'est développée aussi en Europe. Les trusts et consortiums constitués par Hugo Stinnes soulignent cette nouvelle phase du capitalisme reconstitué au lendemain de la guerre en Europe. Plus que jamais les colonies forment le centre de gravité de l'impérialisme et le charbon, l'acier, le pétrole, s'inscrivent en lettres de feu sur le large écran de la politique mondiale.

Mais déjà dès le dix-huitième siècle, la lutte est vive entre les capitalistes anglais et français. Le soulèvement des colonies américaines porta un coup puissant à la domination britannique, mais la lutte menée par l'Angleterre contre la Révolution Française reconsolidait l'impérialisme anglais. La guerre de conquête faite par Napoléon dans l'Europe occidentale et orientale était en réalité dirigée contre l'impérialisme anglais. Car, en allant à Moscou, Napoléon avait dessein de prendre Constantinople et, par Stamboul, voulait atteindre et battre l'impérialisme anglais souverain dans tout l'Orient. Plus tard, les conflits turco-grecs, entretenus et utilisés par les grandes puissances rivales, montrent toute l'importance et toute la signification du problème oriental. Les Balkans devinrent le champ classique des duels entre impérialistes. Afin de tromper les peuples ignorants, on orna ces luttes d'un phraséologie idéaliste et brillante et l'hellénisme et la libération des chrétiens d'Asie Mineure opprimés trouvèrent de nombreux champions parmi les esprits libéraux d'Europe. En réalité, la Croix était devenu un symbole de guerre et ceux qui pouvaient aller sur place, à la condition, il va de soi, qu'ils ne fussent pas des missionnaires chargés de trouver la base d'appui exigée par le mensonge impérialiste, se rendirent compte des ignominies sans nombre commises par les dignitaires de l'Eglise. Sous l'impulsion des impérialistes français, les impérialistes italiens se jetèrent, en 1911, sur la Tripolitaine, à l'exemple des Autrichiens qui avaient cyniquement annexé, en 1908, la Bosnie et l'Herzégovine. En même temps l'impérialisme français et l'impérialisme allemand se trouvaient en conflit aigu – toujours hors d'Europe – au Maroc ! Mais l'Islam donna les premiers signes d'un éveil qui, plus tard, provoqué par les luttes gigantesques de l'impérialisme féroce devint et deviendra sans cesse plus menaçant pour les capitalistes européens rapaces.

Les crises balkaniques provoquent la guerre impérialiste de 1914 et la « paix » de Versailles, de Saint-Germain, de Neuilly et autres lieux ne résout pas les contradictions impérialistes. De nouvelles guerres surgissent. Le seul État des Balkans – contre lequel pourtant on s'est tant acharné et qu'on s'est tant efforcé de chasser d'Europe – qui demeure le plus puissant, c'est la Turquie, c'est-à-dire un État de l'Islam !

Sur l'impérialisme et les conflits qu'il engendre, le point de vue de Lénine et du parti bolchévik fut toujours clair, conséquent, prophétique. Aux congrès internationaux de Stuttgart, Copenhague et Bâle, les idées de Lénine réussirent à mettre partiellement en brèche l'opportunisme de la IIe Internationale.

La guerre russo-japonaise de 1904-1905, qui fut l'un des épisodes nombreux et contradictoires de la lutte entre impérialismes, fut nettement caractérisée par Lénine et ses compagnons, qu'on traita communément d'agents japonais, parce que, de toutes leurs forces, ils se prononçaient contre la défense de la Russie tsariste et proclamaient leur défaitisme. Les journées révolutionnaires de 1905 furent l'une des conséquences de cette guerre.

Dès qu'en août 1914 éclate le grand conflit impérialiste, Lénine et le parti bolchévik, on l'a vu dans la première partie de cet ouvrage, prenant position. La motion du parti sur la guerre, rédigée par Lénine, trace à grands traits les origines du conflit et son caractère nettement impérialiste et envisage la solution du point de vue marxiste révolutionnaire : *« On ne peut, en ce moment, décider si c'est la défaite de l'un ou l'autre des groupes de belligérants qui serait, au point de vue du prolétariat, le moindre mal pour la lutte pour le socialisme. Mais pour nous, social-démocrates russes, il n'est pas douteux qu'au point de vue des intérêts du prolétariat et de toute la masse des travailleurs de toutes les nationalités de Russie, le moindre mal serait encore la défaite de la monarchie tsariste, le plus réactionnaire et le plus barbare des gouvernements, qui opprime la plus grande quantité de nations et la plus nombreuse population de l'Europe et d'Asie. Le mot d'ordre du jour doit être, pour l'Europe, la formation d'États-Unis d'Europe, mais, contrairement à la bourgeoisie qui est prête à « promettre » tout au monde, pourvu qu'elle parvienne à entraîner le prolétariat dans le courant général du chauvinisme, les social-démocrates devront expliquer aux masses que ce mot d'ordre serait menteur et vide de sens sans le renversement révolutionnaire des monarchies d'Allemagne, d'Autriche et de Russie. »*

Une note du *Social-Démocrate* où parut cette résolution explique qu'au point de vue économique le mot d'ordre des États-Unis d'Europe est incorrect. *« Ou bien cette revendication est irréalisable en capitalisme, si par là on entendait par ce mot d'ordre la possibilité d'une cohésion dans la vie économique mondiale à un moment où le monde est déchiré par les luttes entre différents pays pour le partage des colonies, les sphères d'influences, etc.... Ou bien ce mot d'ordre est réactionnaire, s'il signifiait une alliance provisoire des grandes puissances d'Europe pour l'oppression concertée des colonies et pour piller avec plus de succès le Japon et l'Amérique. »*

Et dans ses articles, ses brochures, ses conférences, sans cesse, Lénine revient sur les responsabilités égales de la guerre, sur les rivalités et les plans d'expansion impérialiste ainsi que sur le caractère international de l'unique solution révolutionnaire. Par ses *thèses sur la tâche des représentants de la gauche de Zimmerwald dans le parti socialiste suisse*, il prouve, en particulier, l'inanité de la notion de neutralité et la dépendance économique, financière et politique de la Suisse à l'égard des grands états impérialistes. D'un point de vue marxiste il explique ce phénomène constant d'*interdépendance*, sur lequel le pacifiste anglais Norman Angell donnait un excellent aperçu avant la guerre de 1914 : *la Grande Illusion*. Au surplus, le mouvement zimmerwaldien auquel Lénine prend une si large part, fut, avant tout, internationaliste. Les manifestes et les résolutions qui furent votés au cours des deux conférences de Zimmerwald et de Kienthal sont imbues d'esprit authentiquement internationaliste, grâce, tout particulièrement, aux efforts de Lénine, de Zinoviev et de Radek, car certains, parmi les zimmerwaldiens, les menchéviks de tous pays, avaient soit une tendance ententophile, soit une tendance social-pacifiste.

La lettre d'adieu aux ouvriers suisses exprime son large internationalisme conséquent. Il annonce l'opposition énergique par laquelle il se propose, lui et son parti, de combattre la politique de Goutchkov-Milioukov-Kérensky, politique de compromis avec la bourgeoisie russe et avec la bourgeoisie de l'Entente. Il se déclare le farouche ennemi d'une guerre pour la conquête de Constantinople, de l'Arménie, de la Galicie, etc. En Russie, c'est la guerre déclarée au programme impérialiste de Milioukov-Dardanelsky et à la continuation de la guerre aux côtés de l'Entente que, contre le peuple russe unanime et pour son malheur, décide Kérensky.

Dès son avènement, le premier soin du gouvernement soviétique est de proclamer son internationalisme et de le démontrer à tout l'univers par des actes. Le but vers lequel il tend est de constituer une nouvelle Internationale qui comprendrait non seulement des partis communistes, mais qui serait une Fédération Internationale des États Soviétiques du monde, constitution qui mettra fin aux rivalités impérialistes et capitalistes, donc aux guerres, en supprimant la lutte de classes, résultat des antagonismes impérialistes et du

régime capitaliste. Tous les traités secrets sont abolis, on les publie ainsi que les correspondances et papiers criminels échangés à l'insu des peuples. Le Commissariat du Peuple des Affaires Étrangères devient un instrument de propagande internationaliste. Donnant l'exemple, le gouvernement bolchévik libère les peuples extrêmement variés de Russie Occidentale et Orientale.

À Gênes, à Lausanne, selon les directives du Comité Central du parti russe, Tchitchérine énonce le programme essentiellement internationaliste et libérateur de la R.S.F.S.R. A Rapallo est signé le premier traité entre deux grands États ayant participé à la guerre et qui procède de ce démocratisme internationaliste animant la Constitution soviétique : la Russie et l'Allemagne renoncent aux annexions, aux dettes et aux indemnités et s'engagent par un traité public, d'où est rigoureusement bannie toute clause secrète. À chaque occasion, le gouvernement russe dénonce le traité de Versailles, imposé aux puissances vaincues par les puissances victorieuses et dont tout le poids retombe sur les millions d'ouvriers, et critique la Société des Nations qui n'est qu'un instrument d'oppression et de sujétion dans les mains de l'Angleterre et de l'Amérique.

À Lausanne, Tchitchérine défend la Turquie que veut anéantir la Grande-Bretagne, soucieuse avant tout du pétrole de Mossoul et de sa domination en Orient.

Lorsque, sur l'ordre du Comité des Forges et de la grosse métallurgie française, Poincaré fait envahir le bassin de la Ruhr par ses ingénieurs et ses soldats, alors qu'aucun gouvernement impérialiste, ni l'Angleterre, ni l'Amérique qui se réjouissent au fond de l'effondrement de l'Allemagne, pour autant que cet effondrement ne favorise pas exagérément une France impérialiste trop redoutable, ne daigne intervenir, le gouvernement de la R.S.F.S.R., par l'intermédiaire de [Kalinine](#), président du Comité Exécutif des Soviets, fait entendre sa protestation vigoureuse et vibrante. Voilà encore un haut exemple d'internationalisme authentique et unique.

On comprend la véhémence que Lénine a témoignée contre Kautsky et les menchéviks dont il montra l'internationalisme inconstant, contre Kautsky, déformateur systématique du marxisme, contre Kautsky qui tout ensemble célèbre la démocratie pure et se plaît à répéter que, seule, l'Allemagne est responsable de la guerre et que les neuf dix-huitièmes parties du traité de Versailles sont équitables. Comme la guerre, sous la république aussi bien que sous la monarchie, que les armées ennemies soient sur notre territoire ou en territoire étranger, reste impérialiste, le principe de défense de patrie *n'est en fait* qu'une complicité avec la bourgeoisie impérialiste et conquérante, une véritable trahison envers le socialisme.

« En Russie, même sous Kérénsky, en république démocratique bourgeoise, la guerre gardait son caractère impérialiste, puisque c'est la bourgeoisie, classe dominante, qui la menait, et que la guerre est le prolongement de la politique ; le caractère impérialiste de la guerre a été démontré d'une façon frappante par les traités secrets concernant le partage du monde et le pillage des pays étrangers, conclus par le tsar avec les capitalistes d'Angleterre et de France... En approuvant la politique extérieure menchévique, qu'il déclare internationaliste et zimmerwaldienne, Kautsky prouve d'abord toute la pourriture de la majorité zimmerwaldienne opportuniste (ce n'est pas sans raison que nous, la gauche de Zimmerwald, nous avons rompu immédiatement avec cette majorité) ; ensuite, et c'est le principal, Kautsky passe du camp du prolétariat dans celui de la petite bourgeoisie, du principe révolutionnaire au principe réformiste. »

La IIe Internationale s'était peu préoccupée de la question coloniale. Pourtant le colonialisme est une des formes les plus évidentes et les plus hideuses de l'impérialisme et, dans les parlements démocratiques, il existe des groupes coloniaux, petits par le nombre, mais grands par la puissance qui défendent, non pas les populations indigènes, mais la potasse, le caoutchouc, le pétrole, le coton, le minerai. La grande majorité des peuples du monde, qui constitue un formidable réservoir d'énergie créatrice, sont sous le joug des Européens qui, à l'aide de fusils et de mitrailleuses, maintiennent leur domination à laquelle ils donnent le nom de civilisation. Sans son hégémonie asiatique, l'impérialisme anglais ne pourrait subsister. Car la libération des peuples orientaux aurait comme conséquence la cessation de l'impôt dont les frappe le Capital européen et l'arrêt de l'accumulation du Capital. Or l'arrêt de l'accumulation, c'est, automatiquement, la mort du Capital.

Voilà qui explique la peur extrême que l'éveil de l'Islam transmet aux impérialistes anglais, et la tristesse de ces impérialistes à constater les résultats de la propagande bolchévique. C'est une des raisons pour lesquelles Lloyd George, réaliste de l'École Capitaliste, fit la trêve avec Lénine, réaliste de l'École Marxiste.

Voilà aussi qui permet de comprendre l'importance accordée par Lénine aux questions coloniales. Il est certain aujourd'hui que, de plus en plus, à l'Europe anémiée, appauvrie, se substituera l'Orient sain et puissant. La politique impérialiste des années qui ont suivi le traité de Versailles facilite singulièrement le processus de décomposition de l'Europe. Ce fut Lénine lui-même qui, au deuxième Congrès de l'Internationale Communiste, présenta l'esquisse des thèses sur la question nationale et coloniale. Légèrement retournées, après les observations de plusieurs délégués de l'Inde et de l'Angleterre notamment, les thèses furent adoptées à l'unanimité par le Congrès.

La République des Soviets et la IIIe Internationale, telle est l'opinion de Lénine, doivent grouper inévitablement autour d'elles, d'une part les mouvements soviétiques des ouvriers avancés de tous les pays, de l'autre tous les mouvements émancipateurs nationaux des colonies et des nationalités opprimées.

« On ne peut donc plus se borner à reconnaître ou à proclamer le rapprochement des travailleurs de tous les pays. Il est désormais nécessaire de poursuivre la réalisation de l'union la plus étroite de tous les mouvements émancipateurs nationaux et coloniaux avec la Russie des Soviets, en donnant à cette union des formes correspondant au degré d'évolution du mouvement prolétarien parmi le prolétariat de chaque pays ou du mouvement émancipateur démocratique-bourgeois parmi les ouvriers et les paysans des pays arriérés ou des nationalités arriérées. »

Et, dans le rapport qu'il communique à l'Assemblée première du Congrès, il présente ainsi ses thèses :

« La différence fondamentale qu'il y a entre la politique de la IIe Internationale et celle de la IIIe est que celle-ci considère non pas seulement la question de l'émancipation des colonies, mais aussi celle des petites nations qui, aux points de vue financier, économique et politique, sont opprimées par les grandes puissances capitalistes. L'impérialisme consiste essentiellement en un partage du monde entier qui met d'un côté un grand nombre de nations opprimées et, de l'autre, un nombre vraiment insignifiant de nations, extrêmement riches et militairement puissantes, qui oppriment les premières. L'énorme majorité de la population de la terre, plus d'un milliard, très vraisemblablement un milliard deux cent cinquante millions – qui fait 70 % de la population du globe, si l'on admet que la population du globe est de un milliard sept cent cinquante millions d'individus – appartient aux nations opprimées. Ce sont ou des colonies, ou des demi-colonies, comme la Perse, la Turquie et la Chine, ou des pays qui ont subi une défaite infligée par les grandes armées impérialistes et qui ont été jetés dans un complet asservissement. »

A la commission coloniale qu'il présidait, la discussion des thèses de Lénine avait tout particulièrement porté sur le point de savoir s'il convenait de déclarer théoriquement que l'Internationale et les partis s'y rattachant devaient soutenir les mouvements bourgeois-démocratiques dans les pays arriérés. D'un unanime accord, on décida que se devaient être pris en considération les mouvements *nationaux révolutionnaires*. Le mouvement national peut n'être qu'un mouvement bourgeois démocratique car, dans les pays arriérés, la majorité de la population se compose de paysans qui représentent la classe moyenne capitaliste. *« Ce serait une utopie de supposer que les partis prolétariens, si l'on a quelques chances de les constituer, seront en état de développer une activité communiste, de faire de la politique communiste, sans entrer en relations déterminées avec les paysans arriérés et sans leur demander leur aide. »*

Il y a eu souvent entente conclue entre la bourgeoisie des États exploiters et celle des colonies, en sorte que, quoique soutenant le mouvement d'émancipation nationale, la bourgeoisie des pays opprimés collabore avec la bourgeoisie impérialiste contre tout mouvement spécifiquement révolutionnaire. On doit donc soutenir les mouvements bourgeois tendant à l'émancipation des colonies *« seulement dans les cas où ces mouvements seraient réellement révolutionnaires, lorsqu'ils ne s'opposent pas à ce que nous donnions aux paysans une éducation révolutionnaire et une organisation, lorsqu'ils ne nous empêchent pas de donner aux grandes masses exploitées une préparation à l'action révolutionnaire. »*

Le travail pratique entrepris par certains de ses camarades dans les colonies ou les pays arriérés, tels que le Turkestan, a amené Lénine à se demander s'il est possible de constituer des soviets de paysans – et de quelle

manière – dans les régions se trouvant dans une situation encore pré-capitaliste, car il ne peut être question ici de mouvement prolétarien.

« Notre travail dans ce milieu nous a montré que les difficultés étaient réellement énormes, mais le résultat de notre activité pratique a démontré qu'il était possible, en dépit de ces difficultés, d'éveiller une pensée politique indépendante, une activité politique indépendante, là même où il n'existe presque aucun prolétariat. Cette activité a été pour nous plus pénible qu'elle ne l'aurait été dans d'autres pays plus avancés, parce que le prolétariat russe a été surchargé de travail, dans son œuvre gouvernementale. Il est facile de comprendre que les paysans, qui sont dans un état de dépendance à demi-féodale, sont capables de concevoir l'idée de l'organisation soviétique et peuvent aussi agir pratiquement pour la réalisation de cette idée. Il est clair que les masses, dans ces pays, sont exploitées non seulement par le capital commercial, mais aussi par le régime féodal, et que cette arme, cette forme d'organisation, les soviets, peut être utilisée dans ces conjonctures. L'idée est simple et peut être appliquée non seulement à la société prolétarienne, mais aussi aux conditions de l'existence paysanne féodale et demi-féodale. »

Dans les pays arriérés où prédominent des constitutions féodales ou patriarcales et patriarcales-rurales, il faut constituer des noyaux indépendants des partis, propager l'idée de soviets de paysans et adapter ces soviets aux conditions particulières du régime pré-capitaliste, *« mais l'Internationale Communiste doit théoriquement déclarer qu'avec l'assistance du prolétariat des pays avancés, les nations arriérées pourront arriver à la forme soviétique d'organisation et, en passant par toute une suite de phases, arriver au communisme, en évitant toute période capitaliste. »*

Les partis communistes doivent prêter leur appui aux mouvements révolutionnaires de ces pays, et c'est une obligation de soutenir ces mouvements pour tous les travailleurs de la métropole ou du pays dans la dépendance financière duquel se trouve le peuple en question. Il faut combattre l'influence réactionnaire et moyenâgeuse du clergé et des missions chrétiennes. *« Il est aussi nécessaire de combattre le panislamisme, le panasiatisme et autres mouvements similaires qui tâchent d'utiliser la lutte émancipatrice contre l'impérialisme européen et américain pour rendre plus fort le pouvoir des impérialistes turcs et japonais, de la noblesse, des grands propriétaires fonciers, du clergé, etc. »*

Ces pensées maîtresses de Lénine sont le formidable levier qui dressera les millions d'êtres humains de la planète exploités par quelques hommes donnant tranquillement leurs ordres de leur « office », de leur bureau, et exécutant le programme du conseil d'administration d'une société puissante, laquelle a ses tentacules dans le parlement, le gouvernement et la diplomatie.

L'internationalisme de Lénine n'est pas étroitement européen comme l'était celui des représentants de la IIe Internationale. Son internationalisme est mondial, il va jusqu'au bout ; il tend véritablement à briser non seulement les chaînes des millions de salariés des usines, des fabriques, des ateliers et des exploitations agricoles, mais encore les millions d'hommes de toute race volontairement tenus dans l'exploitation, l'ignorance, l'insalubrité, l'idolâtrie et la servitude.

7. Matérialisme conséquent, problèmes culturels

Dans tous les pays, les intellectuels sont ce qu'il y a de meilleur ou de pire. Tantôt ils sont à l'avant-garde du progrès et de l'émancipation des opprimés, tantôt ils s'attestent les suppôts les plus intégraux de la réaction. Dépendant du capitalisme, trop souvent ils ne montrent aucune force de résistance et leur égocentrisme aidant, ils accomplissent des besognes sans grandeur et répugnantes. Et, pourtant, ils possèdent une vanité qui ne se mesure pas et se tiennent pour les guides de l'Humanité.

« À vrai dire, dit [Henri Barbusse](#), le talent et le génie littéraires, ces exceptions rayonnantes, ont été presque généralement asservis au pouvoir – ou aux préjugés, ce qui est la même chose. Un des caractères que Sainte-Beuve assigne avec raison aux apogées classiques, c'est d'être en accord avec les pouvoirs dirigeants.

Les écrivains les plus admirés n'ont guère fait que sanctifier la mode. Les protestataires n'ont été qu'une exception dans l'exception. Les plus brillants poètes n'ont guère brillé par l'intelligence générale, ni par l'indépendance de caractère (et celle-ci ne signifie rien sans celle-là). Ils ont bien émis des plaintes harmonieuses et pathétiques sur la barbarie ou la folie ou la sottise des hommes : ces plaintes sont restées de vaines paroles, parce qu'elles s'attaquaient aux conséquences et non aux causes. »

La guerre a montré de quoi sont capables les intellectuels. Que de professeurs, d'historiens, d'écrivains, d'artistes, obéissant à la sensation, à la vanité ou à l'argent, embusqués à la censure ou dans les tranchées de la presse, célébrèrent la guerre et multiplièrent des professions de foi d'un patriotisme insensé ! En Allemagne, il y eut les 93 et les savants qui prouvèrent que Dunkerque (Dünkirchen) était une ville germanique. En France, les sorbonnards les plus qualifiés, les historiens à l'ordinaire sceptiques, tinrent le *Matin* et le *Temps* pour la nouvelle Bible et des recueils de vérité absolue, et, campés sur les tomes épais et poussiéreux de leurs œuvres, crièrent à l'unisson : « À Berlin ! »

Ceux-là, Lénine les voue à sa haine et, sans relâche, sans modération, les combat.

De même, il dirige les feux violents de sa polémique sur ceux qui feignent de défendre la cause du Peuple et de la Révolution et ne sont, au fond, que des partisans de la Contre-Révolution ou, encore, sur ceux qui, après avoir lutté avec lui, rejoignent le gros des troupes de la Contre-Révolution. Tel il se manifesta contre les Strouvé, les Martov, les Plékhanov, les Kautsky et les chefs de la IIe Internationale.

Mais les intellectuels qui consacrent leurs instants, leur science, toutes leurs acquisitions à la cause de la libération des peuples asservis, il sait leur rendre un hommage éclatant.

Au premier rang des intellectuels qu'il combat sans répit, sont les philosophes, les métaphysiciens, les moralistes, les idéalistes, virtuoses de la pensée, acrobates de l'esprit, marchands de consolation à bon marché, charlatans de produits pseudo-scientifiques, trafiquants de spéculations absconses et confuses. Mais non pas ceux que l'on dénommait au dix-huitième siècle « philosophes », esprits avancés, intrépides, s'appliquant à dénoncer le poison de la religion et de ses succédanés. Il invite, au contraire, les révolutionnaires russes à s'inspirer de la méthode des encyclopédistes qui désinfectent le peuple et trouvèrent la prophylaxie la plus propre à détruire le microbe de la religion.

Les volumes abondants sans substance et pédants qu'accumulent sur la table de leur cabinet de travail tous les contrefacteurs de l'histoire, tous les négateurs systématiques de la vie, des faits et des choses, Lénine, sans pitié, les dissèque et met à nu leur système qui n'est souvent qu'une terminologie fallacieuse, un mauvais jargon inventé pour duper les naïfs.

Les Fouillée, les Bergson, les Ferrero, les Berdiaïev, les Steiner, les Spengler sont des faux savants, des livres réputés représentant leur philosophie sur une conception antimatérialiste de l'histoire, clef de voûte de l'impérialisme et du capitalisme. À l'époque où Lénine consacra tout un ouvrage aux philosophes, métaphysiciens – qu'en son temps le matérialiste Rabelais aurait rudement malmenés – ils s'appelaient Mach, Avenarius, Renouvier. Maraudeurs de consciences, ils se faisaient passer pour matérialistes.

Désenchantés et désaxés par le cours des événements, quelques intellectuels, bolchéviks et autres révolutionnaires russes s'adonnant à la philosophie, traduisirent une certaine inclination à un idéalisme scolastique et opposé au marxisme. C'étaient Bogdanov, Bazarov, Lounatcharsky, Berman, Youchkévitchev, Souvorov, séparés par des divergences politiques mais réunis par un point de vue philosophique commun. « *Peut-être nous égarens-nous, mais nous cherchons* », reconnaît Lounatcharsky qui, très conséquent, allait jusqu'au fidéisme.

Lénine considéra cette orientation comme contraire au marxisme et comme très préjudiciable au mouvement révolutionnaire. C'est pourquoi il répondit par son gros livre *Matérialisme et Empirocriticisme*, où il dévoilait toute la philosophie de Mach, Avenarius, la « philosophie » des Russes, des Français similaires, se trouvant ainsi d'accord tout ensemble avec Diderot – qui combattit à son époque la religion et l'idéalisme – et avec Karl Marx et Engels. Berman déclarait la dialectique d'Engels une mystique et tous parlaient

d'abondance d'une philosophie nouvelle, d'un nouveau positivisme. Plus tard, en 1920, Lénine a publié une édition à peine retouchée de ces *Remarques critiques sur une philosophie réactionnaire* ; il y a ajouté un essai de [Nevsky](#), par lequel celui-ci, analysant les dernières œuvres de Bogdanov, prouve que ses idées sur la « culture prolétarienne » représentent un point de vue réactionnaire.

Dans sa polémique contre les philosophes, Lénine adopte la même méthode et donne cours à la même causticité que dans sa lutte contre les liquidateurs, les menchéviks, les réformistes et les social-patriotes. Si Kautsky est un renégat, ces philosophes sont des ennemis de classe et il les traite comme tels. Citant un article paru dans *Vierteljahresschrift für Wissenschaftliche Philosophie*, Lénine écrit : « *Le lecteur sera probablement mécontent que nous citions si longuement ce galimatias d'une platitude incroyable, ce cabotinage quasi-savant drapé dans la terminologie d'Avenarius. Mais, wer den Feind will verstehn, muss in Feindes Lande gehn : qui veut comprendre l'ennemi doit aller dans le pays ennemi. Et la revue philosophique de M. Avenarius est, pour les marxistes, un véritable pays ennemi. Nous invitons le lecteur à surmonter pour un instant sa répugnance légitime contre les clowns de la science bourgeoise et d'analyser les arguments du disciple et du collaborateur d'Avenarius.* » Enfin, il déclara sans plus que la science de Mach est à la science authentique ce que le baiser de Judas est à Jésus.

Il est certain que la philosophie tend à se substituer à la religion, à devenir une nouvelle religion à l'usage des âmes faibles qui ne peuvent marcher sans l'aide de béquilles. En grattant les divers systèmes philosophiques, on découvre inmanquablement une couche épaisse d'idéalisme religieux. Cet idéalisme religieux, ceux qui dirigent aujourd'hui l'ensemble des ouvriers et des peuples, ont intérêt à l'accréditer et à le fortifier, car, comme la religion, la philosophie et la morale sont les états de la société capitaliste. Que de mal le bergsonisme n'a-t-il pas fait ! Bergson a donné à ses disciples un exemple de sa haute philosophie en apportant son approbation à la guerre de 1914, guerre du droit, guerre de la civilisation, – en prononçant des discours inintelligemment impérialistes et en allant négocier aux États-Unis des questions purement financières pour le compte du gouvernement impérialiste français.

Un disciple bergsonien qui, avant la guerre, publiait une revue qu'il sous-intitulait : *Cahiers de civilisation révolutionnaire* et qui, si elle n'était rien moins que marxiste, était toute imprégnée d'idéalisme bergsonien, M. Jean Richard Bloch déclarait, il y a quelques mois, en juillet 1922, dans le numéro spécial d'une revue consacré à la révolution russe, qu'il était resté fidèle à l'état d'esprit « *volontaire de l'an II* » et il ajoutait : « *Je suis de ceux qui ont estimé qu'entre tous les dangers qui menaçaient le cours de la civilisation, nul n'égalait l'hégémonie militaire de la Prusse sur l'Europe. Je pense encore qu'il en était bien ainsi. (Parmi nos amis, beaucoup ont oublié qu'ils pensaient cela, beaucoup ont peine à retrouver, à justifier leur certitude d'alors.) Je reste persuadé que la victoire de l'Allemagne eût emporté comme conséquence pour deux cents millions d'êtres humains, un siècle d'écrasement, de conspirations, de terrorisme, de révoltes, le tout mélangé à la plus dangereuse exaltation nationale, – spectacle auprès duquel les violences, les iniquités, le nationalisme de l'Entente, tout haïssables qu'ils sont, font figure d'enfants.* »

Or, et c'est à ce titre que l'on cite ici cet exemple, l'écrivain en question se tient pour un bolchévik et sans doute pour un léniniste pur ! Ceci prouve à quel point le confusionnisme est développé chez les intellectuels et tout particulièrement en France où tant de « socialistes » se présentent comme un mélange de rousseauïsme, de proudhonisme, de barrésisme, de tolstoïanisme, de nietzschéisme, de romainrollandisme, de bergsonisme, qu'ils veulent additionner de quelque marxisme.

La même incompréhension qu'ils avaient attestée durant la guerre, les intellectuels la témoignèrent à l'égard du bolchévisme. Pour les intellectuels français – hélas ! Rémy de Gourmont, lui-même, tentait son intelligence par l'énonciation d'affirmation aussi insensées : les Allemands étaient les pires barbares, pour tout dire des Huns. Sur Lénine, le romancier Rosny aîné, qui se pique de culture scientifique et écrit un long essai sur la théorie de la relativité, Rosny aîné, dans le *Pays*, l'ex-organe des pacifistes honteux dont [Jean Longuet](#) était l'un des plus beaux ornements, publia un article où il disait tranquillement : « *Si le léninisme triomphait, il deviendrait presque impossible de sauver la Russie. Une ère de destructions, d'anarchie sanglante, de luttes fratricides, de pendaïsons féroces, ne tarderait pas à s'ensuivre et livrerait le monde slave à une réaction implacable et sans doute aux chaînes teutoniques.* »

Combien Lénine eut raison de combattre les intellectuels égocentristes et confusionnistes. En toutes circonstances, il se montra un matérialiste conséquent et il considéra comme une tâche importante de redresser les déviations idéologiques, qu'elles se manifestassent dans le domaine de la politique pure ou sur le terrain de la « philosophie ».

La philosophie et l'histoire idéaliste, on les rencontre dans l'enseignement officiel des Écoles, et c'est par là qu'elles apparaissent si dangereuses à ce matérialiste résolu et conséquent. *« L'ancienne école était livresque, elle obligeait les enfants à emmagasiner une masse de connaissances inutiles, surannées ou mortes, qui écrasaient en eux toute originalité et qui changeaient toute la jeune génération en une armée de fonctionnaires curés dans le même moule. »*

Mais, ajoute Lénine, tirer de là la conclusion qu'on peut être communiste sans s'être assimilé le trésor de connaissances accumulé par l'humanité, serait commettre une énorme erreur. La civilisation prolétarienne, la civilisation révolutionnaire *« ne jaillit pas du cerveau de je ne sais quels spécialistes en évaluation prolétarienne »*. La civilisation prolétarienne est la résultante des connaissances conquises par l'ensemble de l'humanité sous le joug féodal et sous la domination capitaliste. C'est ce que comprit jadis Marx lorsqu'il entreprit son Capital : il s'est assimilé tous les résultats de la science antérieure et il les a analysés et soumis à la critique.

Lénine dit encore : *« Nous ne devons pas imiter ceux qui surchargeaient la mémoire des jeunes hommes d'un poids immodéré de connaissances, inutiles pour les neuf dixièmes et falsifiées pour le reste ; mais il ne s'ensuit aucunement que nous puissions nous contenter des conclusions communistes ou de quelques phrases communistes apprises par cœur. » « Le communiste qui se dirait communiste simplement parce qu'il a dans la tête un certain nombre de données toutes faites, sans avoir accompli le travail très sérieux, très important, et très difficile qui consiste à analyser et à critiquer tous les faits, serait un bien pauvre communiste. Rien ne saurait être plus funeste qu'une attitude aussi superficielle : si je sais que je sais peu, je m'efforcerai de savoir davantage, tandis que si un homme prétend qu'il est communiste et qu'il n'a besoin de rien apprendre, il ne sortira jamais rien de lui qui ressemble à un communiste. »*

Au dressage exclusif de la mémoire, à l'emmagasinement systématique confus et incontrôlé de connaissances, tel qu'il est pratiqué dans les Écoles d'aujourd'hui, il faut substituer la discipline consciente des ouvriers et des paysans joignant à leur haine contre l'ancienne société *« la décision ferme et la science d'unir et d'organiser leurs forces afin de créer, avec des millions et des centaines de millions de volontés éparses, fractionnées et dispersées à travers l'immense étendue de notre pays, une volonté unique »*, car sans cette discipline, robuste et consciente, sans cette cohésion volontaire, la victoire finale ne sera pas atteinte. Le programme de la jeunesse est plus qu'un programme négatif, consistant à critiquer la bourgeoisie et à s'efforcer de la renverser. Il s'agit de bâtir, de créer, d'organiser. Il faut donc posséder toute la science moderne. *« Il faut savoir changer ce communisme de formules toutes faites, de recettes, de prescriptions et de programmes en un communisme vivant, qui coordonne votre action immédiate et qui soit le guide de votre travail pratique. »*

Existe-t-il une morale marxiste, une morale matérialiste, une morale communiste ? demande Lénine. Il répond par l'affirmative. Mais il s'agit de toute autre chose que de cette éthique basée sur les ordonnances de la divinité ou appuyée sur des fondements philosophiques ou moraux. L'éthique nouvelle découle des conceptions marxistes ; elle est complètement subordonnée à l'intérêt de la lutte de tous ceux qui travaillent. Renverser le travail, expulser les propriétaires, exproprier les capitalistes fut une tâche relativement aisée, mais *« supprimer les classes est infiniment plus malaisé »*. *« Il faut que tous travaillent d'après un plan commun sur un sol commun, dans des usines communales et selon un règlement commun »*. Voilà sur quoi se basera la société communiste, la famille communiste, la cellule communiste. La société communiste supprimera l'instinct de propriété qui donne son origine à la morale bourgeoise. La suppression de cet instinct de propriété transforme complètement la psychologie de l'individu et crée ainsi une morale forte, une, collectiviste, une éthique découlant des rapports existants entre les individus dans une société basée exclusivement sur le travail et la propriété commune.

Parlant, en octobre 1920, à la Ligue de la Jeunesse Communiste panrusse, Lénine s'exprimait ainsi : *« La génération qui a maintenant 50 ans ne peut espérer voir la société communiste. Elle sera morte avant. Mais la génération, qui a aujourd'hui 15 ans, verra, elle, la société communiste, et travaillera à la construire. Elle doit savoir que tout le but de sa vie est la construction de cette société. Dans l'ancienne société, le travail se faisait par familles isolées, et personne n'établissait la liaison, si ce n'est les propriétaires et les capitalistes, oppresseurs de la masse du peuple. Nous, au contraire, nous devons organiser tous les travaux, si sales ou si durs qu'ils soient, de telle sorte que chaque ouvrier et chaque paysan se dise : je suis une partie de la grande armée du travail libre et je saurai bien organiser ma vie sans propriétaire et sans capitaliste, je saurai bien établir le régime communiste. »*

Le professeur [Bertrand Russell](#), à qui le voyage qu'il accomplit en Russie fortifia encore son individualisme, a noté justement la différence entre la Révolution française et la Révolution russe : *« La différence est symbolisée par la différence qu'il y a entre Marx et Rousseau ; ce dernier, sentimental et doux, faisant appel à l'émotion, adoucissant les angles ; le premier, systématique comme Hegel, plein de suffisance intellectuelle, se référant aux nécessités historiques et au développement technique de l'industrie, et représentant les êtres humains comme des jouets dominés par des forces matérielles toutes puissantes. Le bolchévisme combine les éléments caractéristiques de la Révolution française avec ceux de la levée de l'Islam : le résultat est quelque chose de radicalement nouveau, qui ne peut être compris que par un effort patient et passionné de l'imagination. »*

Et, malgré ses réserves, ce savant, spécifiquement antimarxiste, ayant à juger deux civilisations, l'une basée sur la propriété, l'individualisme et l'idéalisme, l'autre sur le travail, le collectivisme et le matérialisme, renonce à son scepticisme et ne peut s'empêcher d'écrire : *« Je crois que le communisme est nécessaire au monde, et je crois que l'héroïsme de la Russie a entraîné les espoirs des hommes sur une voie qui était essentielle à la réalisation du communisme dans l'avenir. Considéré comme une magnifique tentative, sans laquelle le succès définitif aurait été improbable, le bolchévisme mérite la reconnaissance et l'admiration de tous les hommes de progrès. »*

III. TRAITS ET SOUVENIRS

Ici sont consignés quelques traits et souvenirs sur Vladimir Ilitch Lénine qui compléteront le portrait esquissé dans les deux premières parties de cet ouvrage.

C'était à Paris, dans les premiers temps de la guerre impérialiste de 1914. Au premier étage d'un immeuble du quai de Jemmapes. Là, chaque semaine, se réunissaient quelques collaborateurs et amis de la *Vie Ouvrière*, demeurés internationalistes, tandis que le parti socialiste, privé de son chef Jean Jaurès, avait lamentablement coulé dans les bas-fonds du chauvinisme. Il y avait [Pierre Monatte](#), [Alfred Rosmer](#), [Marcel Martinet](#) et quelques autres. Un soir que nous étions réunis et qu'une bûche crépitait dans la cheminée autour de laquelle nous avions pris place, parurent trois hôtes dont je devinai la nationalité. Le premier était de haute stature et donnait l'impression d'une assurance inébranlable. Les cheveux noirs, épais et hauts, les yeux vifs abrités derrière des binocles, une barbe virgulant son menton énergique, il parlait avec lenteur, mais avec une force de démonstration et de conviction communicative. Le second, plus petit, boitant légèrement et qui montrait une totale et invraisemblable négligence de son extérieur, s'exprimait avec énergie, mais avec quelque hésitation et montrait une certaine circonspection et des scrupules. Enfin, le troisième, apparemment très fort, bien cambré et des lunettes d'or surmontant sa large barbe faisait penser à un médecin occupé à un diagnostic. Le premier s'appelait Léon Trotsky, le second Martov, le troisième [Lapinsky](#). Trotsky, venu récemment de Zurich, rédigeait *Golos* (plus tard *Naché Slovo*).

Les querelles entre menchéviks et bolchéviks nous étaient inconnues et, pour nous, Lénine, Trotsky, Martov signifiaient la Révolution russe, l'internationalisme franc et la lutte déterminée contre la guerre. Nous les vîmes ainsi à chaque réunion presque. Mobilisé quelques semaines en Bretagne, puis libéré de tout souci militaire, je partis, fin avril, pour Genève.

Un jour, au milieu de la page de publicité d'un quotidien genevois, je lus l'annonce d'une conférence faite par Martov à la Maison du Peuple. Le soir, je m'y rendis et, dans la suite, je rencontrai soit chez moi, soit à la brasserie *Landolt*, – un des foyers de l'émigration révolutionnaire russe, – le chef de la fraction menchévique. Son point de vue me paraissait alors exempt de critique et de reproche, et lorsque je fondai la revue *Demain*, Martov fut l'un des premiers à y collaborer.

Le nom de Lénine me devint familier. Plusieurs fois j'entendis parler de lui mais plus ou moins confusément. Je ne connaissais encore aucun léniniste. Je fis connaissance d'[Angélica Balabanova](#) qui me parlait avec abondance et sympathie de Martov et de Lapinsky, mais ne prononçait jamais le nom de Lénine.

C'est à Kienthal, lors de la seconde conférence de Zimmerwald, dans une petite et claire auberge posée parmi les montagnes de l'Oberland, que je vis, pour la première fois, cet homme petit, trapu, l'œil tout chargé de subtilité et de malice, le nez ironique et batailleur. Durant toute la conférence il demeura assis, lisant, travaillant, rédigeant des thèses et des motions, ne levant la tête que pour observer parfois l'orateur. Il parlait peu, mais écoutait tout avec une extrême attention. Son visage satisfait exprimait sa pleine approbation aux discours de Radek, de Zinoviev, de Bronsky, de [Fröhlich](#) et de Münzenberg. Au contraire, ses traits, visiblement moqueurs et chargés de mépris, marquaient sa vive opposition aux pensées et point de vue qu'exprimaient son compatriote Martov, l'Italien [Modigliani](#) et le Français Pierre Brizon.

Je demandai à Lénine ce qui différenciait les menchéviks des bolchéviks. Avec netteté il me l'expliqua et énuméra les fautes dont il incriminait la fraction menchévique, puis m'engagea lui-même à discuter, ainsi documenté, auprès de Martov. Celui-ci ne nia aucun fait – il ne le pouvait – mais à l'aide d'une argumentation confuse il défendit Tchekidzé et justifia l'attitude de la fraction menchévique à la Douma. De nouveau, je fus vers Lénine qui accueillit avec un large rire les pauvres arguments de Martov dont il me montra toute l'inconsistance.

À vrai dire, les premières paroles de Vladimir Ilitch m'avaient paru sévères, mais en réfléchissant je m'aperçus combien il avait raison. Et ce qu'il me dit sur la situation en France, les critiques extrêmement vives et justes qu'il fit de la « minorité » française, je tins tout cela pour parfaitement raisonnable. Son radicalisme me séduisit.

Mais où le rire le plus méprisant de Lénine se donna le plus libre cours, c'est lorsque parla Brizon. Ce dernier qui avait le physique d'un coiffeur de province, parlait d'une manière insupportable et montrait une ignorance incroyable et une vanité illimitée. La première fois qu'il prit la parole – chacun se regarda stupéfait. La voix du plus exécrable ténor, toute roulante de trémolos, il déclara : *« Camarades, si je suis internationaliste, je suis Français et je vous le déclare ici – je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas un geste qui puisse se retourner contre la France – la France – pays de la Ré-vo-lu-tion. »*

Au vieil Adolf Hofmann qui lui plaisait parce qu'il avait une barbe ressemblant à celle de Rochefort, Brizon disait : *« Mon cher ami, dites donc à Guillaume qu'il nous rende l'Alsace et nous lui donnerons volontiers en échange Madagascar. »* À un moment donné, il devint si agaçant que Serrati l'apostropha avec véhémence et le prit à la gorge. Il quitta même la conférence, mais les parlementaires italiens le rencontrèrent sur la route au cours d'une promenade. L'ayant calmé, ils le ramenèrent. À table, Brizon montrait son esprit de coiffeur parisien. Il se plaignait à la fois du manque d'absinthe et de femmes.

— Ces Russes ne sont que des *savantasses*, se plaisait-il à répéter.

Ou encore :

— Regardez-moi le sourire de supériorité de Lénine !

Lénine se rappelle ces menus incidents de jadis et s'en égaya plus d'une fois, lors des visites que je lui rendis à Moscou. Il me demandait en souriant : *« Vous rappelez-vous Brizon à Kienthal ? Et Serrati ? »*

L'attitude du député Brizon à Kienthal fut si scandaleuse que la gauche : Lénine, Zinoviev, Radek, Bronsky rédigèrent une résolution concluant à l'exclusion immédiate de Brizon. C'est, je crois, la délégation italienne, aidée par Robert Grimm et Balabanova, qui plaida avec succès pour Brizon. Plus tard, Lorient, à qui je relatai l'incident me dit : « *L'exclusion de Brizon aurait été le plus grand service qu'on eût rendu aux zimmerwaldiens français.* »

Après la conférence de Kienthal, je revins à Genève *léninisé* – ce qui émut plusieurs de mes amis. Je fis alors connaissance des représentants des diverses fractions de révolutionnaires émigrés : Sokolnikov, [Olga Ravitch](#), [Karpinsky](#), [Manouilsky](#), Lounatcharsky, Rouser, etc. Quelques-uns d'entre les Russes me mirent en garde contre mon léninisme. Je me rappelle qu'un jour, très inquiète, Angélica Balabanova me donna un avertissement : « *Sans doute, Lénine est un bon camarade, mais il est plutôt anarchiste et il est à la tête d'une petite fraction. Il ne jouera aucun rôle dans la révolution.* » On m'a rapporté que, lorsqu'elle le rencontrait à quelque conférence ou congrès, Balabanova ne manquait pas de demander à Lénine : « *Combien de résolutions avez-vous dans votre poche ?* » ou encore : « *Eh bien, quelle scission nous préparez-vous ?* »

[Riazanov](#), qui était à l'aile droite du groupe de Trotsky, m'a vanté souvent les qualités – réelles d'ailleurs – de Trotsky, son talent de publiciste et d'orateur, son ascendant sur les masses, mais jamais il n'attira mon attention sur Lénine. Hormis les adhérents du bolchévisme et sauf, je crois, Sokolnikov, tous les révolutionnaires russes me représentèrent toujours Lénine comme un « sécessionniste ». [Rappoport](#) l'appela jadis « *le plus grand diviseur du socialisme* ». Et il écrivit : « *Aucun Parti au monde ne saurait vivre sous le régime de ce tsar social-démocrate qui se dit ultra-marxiste et qui n'est qu'un aventurier politique de grande envergure.* »

Au « Restaurant International » de Genève, géré par un étudiant russe de la fraction menchévique et où je pris quelque temps mes repas, mes fréquentations furent surveillées par les partisans des divers groupes. Mais c'est en vain que certains menchéviks s'efforcèrent de me démontrer que Lénine n'était qu'un affreux sécessionniste, un « sécessionniste professionnel ». J'avais une opinion ferme, définitive. À chaque table, les fractions siégeaient et s'épiaient, prêtes au combat.

Olga Ravitch vint un jour à la rédaction de *Demain*, m'apportant une lettre de Lénine. Je fus très touché de la confiance extrême que Lénine me témoignait, car malgré tout ce que l'on me disait de lui j'avais la certitude qu'il était un homme de lutte, un organisateur qui s'imposerait un jour. Je fis une conférence, organisée par les soins du « groupe des femmes socialistes » dont Olga Ravitch était secrétaire. La conférence de Kienthal en était le thème et, comme je m'emportais avec violence contre les social-patriotes et social-opportunistes français, les représentants du parti socialiste genevois – petit-bourgeois et francophiles, fiers, plus que les Français mangeurs d'Allemands – furent indignés. Le mot boche fut leur principal argument ! Avec Sokolnikov nous commençâmes la lutte contre les social-patriotes qu'incarnait un gros homme bouffi, banqueteur éminentissime, buveur incomparable et qui cyniquement fréquentait les représentants et agents du gouvernement français.

Nous fondâmes le « Groupe Socialiste International », dont les statuts étaient un résumé des principes guidant la gauche de Zimmerwald. Olga Ravitch et [Paul Lévi](#) furent parmi les fondateurs du groupe qui organisa des conférences et des meetings et entreprit bientôt la publication de la *Nouvelle Internationale*, dont le rédacteur en chef fut le secrétaire ouvrier (ancien métallurgiste) Charles Hubacher. Lénine s'intéressait à la vie du Parti Socialiste Suisse – non pas qu'il considérait la Suisse comme terre de prédilection pour la révolution ! – ainsi que l'ont affirmé les honnêtes Helvètes mais parce qu'il s'intéressait à tout et en particulier à l'activité du « groupe socialiste international ».

Il me remit un petit cahier : *La tâche de la gauche de Zimmerwald dans le parti socialiste suisse*, afin qu'on discutât ces thèses dans le groupe et que l'on prît position. Ces thèses furent publiées plus tard, mais le manuscrit m'a été volé par les représentants de la « démocratie » suisse qui ont dû le placer dans quelque musée.

À chaque fois que je rencontrais Lénine, il m'interrogeait sur le mouvement en France et sur les luttes du parti à Genève. Il exprimait un jugement juste et vigoureux sur les hommes et les faits. Lorsque, dans *Le*

Populaire, dirigé par Jean Longuet, [Boris Souvarine](#) publia un article intitulé : « *A nos amis qui sont en Suisse* », où il critiquait les internationalistes conséquents et spécialement Lénine, celui-ci répondit à l'auteur mais la lettre ne parut que bien plus tard, après le triomphe des bolchéviks.

Je fus délégué par la section genevoise au congrès annuel du Parti Suisse, en 1916, et la Centrale d'Éducation (*Bildungs-Ausschuss*) m'invita à faire une conférence sur Romain Rolland. En casquette, comme toujours, Lénine y vint. Ce grand liseur s'intéressait à tout et, quoique étudiant et analysant surtout les périodiques et les ouvrages sociaux, politiques et économiques, il s'abreuvait parfois aux sources de la vie littéraire.

Le lendemain j'allai le voir, en compagnie de Radek qui m'avait donné rendez-vous au café de la *Terrasse* – l'équivalent de la brasserie *Landolt* à Genève – où fréquentaient les émigrés russes. On y voyait aussi le professeur autrichien Feilbogen – directeur de la revue *Internationale Rundschau* qui, muni de son cornet-acoustique, racontait des histoires gaillardes et drôlatiques, – le Polonais Walecki qui, encore menchévik internationaliste, dissertait sur le marxisme, la philosophie, la mathématique, au milieu des étudiantes que fascinait son éloquence érudite, farcie de bons mots, – enfin, des écrivains allemands de passage : Rubiner, Albert Ehrenstein, Léonhard Frank, etc.

Radek était assis à la même table que Martov. Tête basse et en lunettes, ils dépeçaient les journaux de tous les pays. Tous les trois, nous quittâmes le café et, à un tournant de rue, nous prîmes congé de Martov. Comme celui-ci s'éloignait, Radek me dit : « *Martov, un excellent publiciste ! Il a été le meilleur collaborateur de Lénine aux temps de l'Iskra ; quel dommage qu'il soit politiquement séparé de Lénine !* »

Nous nous acheminâmes vers la *Spiegelgasse*, rue étroite et montante, située dans un quartier essentiellement ouvrier. Nous entrâmes dans une pièce très étroite, à plafond bas et mal éclairée, mais très proprement tenue. Deux lits en bois grossier, deux petites tables surchargées de livres, journaux, revues et papiers. Tandis que la camarade Kroupskaïa préparait le thé, nous parlâmes et je me rappelle quelle satisfaction exprimait son œil lorsqu'il me montra, dans le récent numéro de *Ce qu'il faut dire*, des ordres du jour votés par des organisations ouvrières, mutilés par la censure, mais manifestant la volonté révolutionnaire du prolétariat français. Radek partit, appelé par son travail. Je demurai chez Vladimir Ilitch jusqu'à l'heure du train. J'admirai sa sagesse, son esprit critique, son information abondante, large et précise et son lucide et unique coup d'œil – qui paraît souvent extraordinairement prophétique.

Et chaque fois, que je le vis, à Zurich, à Berne ou à Genève, il m'informa de la situation en Russie et de la position des partis. À mesure que se développait la guerre, sa confiance augmentait. Il était excellentement renseigné sur le mouvement ouvrier russe, le mécontentement et la misère des masses, la lassitude et l'indiscipline des troupes, l'état extrêmement mauvais du front, les difficultés économiques, politiques et militaires du gouvernement tsariste.

Or, voici qu'éclata la Révolution russe. Pendant quelques jours, les journaux suisses se bornèrent à donner quelques informations brèves et contradictoires, et, chose étrange, le grand moniteur impérialiste français, le *Temps*, plus que les organes de la démocratie genevoise, apportait des informations circonstanciées sur les faits révolutionnaires.

L'émotion de la colonie russe fut inexprimable. Toutes les fractions et sous-fractions se réunirent jour et nuit. Notre groupe international de Genève organisa dans la grande salle de Plainpalais, un meeting où parlèrent une dizaine d'orateurs : Lounatcharsky, Angélica Balabanova, [Humbert-Droz](#), Sokolnikov, le vieux vétéran, en ce moment là encore menchévik, Félix Kohn, d'autres Russes et moi-même. C'est à ce meeting que j'entendis pour la première fois le chant révolutionnaire funèbre si émouvant : « *Vous êtes tombés victimes...* » (*Vui jertvoyou pali...*) Les assistants, russes pour la plupart, avaient les yeux tout embués de larmes.

On rencontrait dans les rues de Genève tous les émigrés transformés, souriants, vivants. Quelques-uns portaient une fleur rouge à la boutonnière. Tous ne pensaient qu'au départ. Ils se réunissaient sans cesse, décortiquant les journaux où, parmi l'amas des nouvelles les plus tendancieuses et les plus contradictoires, il

était bien malaisé de saisir la vérité historique. J'assistai à une réunion organisée dans quelque café de Plainpalais. Le thème en était l'armement du prolétariat, que Zinoviev préconisait et qu'au contraire Lounatcharsky désapprouvait. La discussion fut vive et longue et la plupart des auditeurs y participèrent.

Dans tous les pays, les révolutionnaires russes avaient constitué des comités de rapatriement interconfessionnaires. Le comité suisse avait prié le conseiller national, Robert Grimm, l'organisateur officiel des conférences de Zimmerwald, d'être le négociateur avec les gouvernements suisse et allemand, mais les hésitations et la pusillanimité des menchéviks provoquèrent la rupture des pourparlers, que Fritz Platten reprit pour le compte des bolchéviks. L'Angleterre refusait de laisser passer par son territoire les Russes connus comme ayant été opposés à la guerre impérialiste et Kérénsky et Milioukov envoyèrent aux ambassadeurs et ministres tsaristes, demeurés tous en fonction, des instructions secrètes qui ne furent révélées que plus tard.

Je fus tenu au courant des négociations et du départ par Karpinsky qui, à Genève, était le conservateur de la bibliothèque du parti social-démocrate ouvrier de Russie (bolchévik), « *léniniste* » et dont on m'avait critiqué fréquemment l'esprit « sectaire ». Il m'annonça que, voulant se justifier devant les internationalistes de tous les pays, Lénine faisait rédiger un protocole qu'il demanderait aux zimmerwaldiens de gauche habitant la Suisse d'approuver et de signer. J'étais invité à me rendre à Berne, au jour qui me serait indiqué télégraphiquement.

Quelques jours après, le 6 avril 1917, je recevais le télégramme suivant : « *Partons demain midi Allemagne. Platten accompagne train. Prière venir immédiatement. Couvrons frais. Amenez Romain Rolland s'il est d'accord en principe. Faites possible pour amener Naine et [Graber](#). Télégraphiez Volkshaus. Oulianov.* »

Cette dépêche demande une triple explication. A Kienthal, Naine et Graber, parlementaires socialistes de la Suisse romande, montraient quelque sympathie pour les tendances de gauche. Ils avaient été les deux seuls qui, à la réunion du groupe parlementaire socialiste, s'étaient prononcés contre les crédits de guerre demandés par le gouvernement fédéral, alors que Robert Grimm, président de la Commission Socialiste de Zimmerwald, se montrait très « défense nationale » et manifesta quelque chauvinisme dans son journal, la *Berner Tagwacht*. Dans la suite, Graber, francophile et germanophobe, devint un des plus ardents adversaires du gouvernement bolchévik plus encore que Naine. Lénine tenait non pour certaine, mais pour possible l'adhésion des deux Suisses romands. Il avait déjà eu quelques difficultés avec Graber qui ne consentait à publier les appels et manifestes des bolchéviks que sous la pression, voire la menace d'[Abramovitch](#) – l'« œil de Moscou » – qui habitait La Chaux-de-Fonds. J'adressai immédiatement à Naine et à Graber un télégramme pressant, donnant rendez-vous à Naine à la gare de Lausanne.

Quant à Romain Rolland, Lénine l'estimait comme homme et comme écrivain. D'autre part, dans une brochure écrite en collaboration avec Zinoviev : *Les Socialistes et la guerre*, il a écrit que, sans abandonner leur programme, les révolutionnaires peuvent et doivent, dans certaines circonstances, s'allier aux pacifistes bourgeois – et les utiliser. « *L'aspiration à la paix dans les masses dénote souvent un commencement de protestation, de révolte, un premier pas vers la compréhension du caractère réactionnaire de cette guerre. Il est du devoir de tout socialiste de tirer parti de cet état d'esprit. Ils devront donc prendre part à toute démonstration, à tout mouvement des masses dans ce sens. Mais en même temps les socialistes ne veulent point tromper les masses ni leur inculquer aucune illusion, ils leur expliqueront que, sans mouvement révolutionnaire, sans révolution, on ne pourra obtenir une paix durable, une paix sans annexion, sans oppression des nations, sans brigandage, une paix qui ne porte pas dans son sein des germes de guerre future entre les gouvernements. Car ces illusions ne pourraient que servir la diplomatie secrète des gouvernements en guerre et leurs plans contre-révolutionnaires. Tous ceux qui désirent véritablement une paix durable, une paix démocratique, devront faire une action pour la guerre civile contre les gouvernements et contre la bourgeoisie.* »

J'allai voir, à l'hôtel Beauséjour, Romain Rolland qui devait quitter bientôt Genève et s'installer à Villeneuve. Je lui confiai que j'étais mandé par Lénine – et pourquoi. Dès les premiers mots, Romain Rolland m'arrêta. « *Oui, allez à Berne, mais exhortez vivement vos amis à ne pas passer par l'Allemagne. Sans cela quel tort ils feront au pacifisme et à eux-mêmes. Rappelez-vous ce qu'on a dit et écrit jadis des*

communards ! » J'estimai inutile d'accomplir la mission dont j'étais investi auprès de lui. Nous parlâmes de diverses choses et je partis. J'étais, je l'avoue, peiné et déçu.

Quelle fut ma joie, en rentrant chez moi, de trouver Fernand Lorient que je ne connaissais pas encore en personne, mais dont je suivais, appréciais et répandais – partout où je pouvais écrire et parler – l'activité intrépide et constante. C'est Lorient, en effet, on l'oublie trop souvent, qui a eu le courage d'organiser l'opposition conséquente à la guerre dans le Parti Socialiste Français. Je lui montrai le télégramme de Lénine, ajoutant qu'il me fallait prendre le train de 5 heures pour Berne.

— À merveille, me répondit-il. Je suis venu précisément ici pour voir Grimm et obtenir des informations sur Zimmerwald. En France, nous ignorons tout ce qui se passe.

Ayant remplacé Merrheim comme secrétaire du « Comité pour la reprise des relations internationales », instituteur, et risquant sa place, Lorient était venu en Suisse, illégalement, avec la complicité de la vaillante et dévouée [Lucie Colliard](#) qui était institutrice près de la frontière à Meillerie, et qui, plus tard, fut révoquée et arrêtée pour ses opinions anti-bellicistes et internationalistes. Nous prîmes le train, et Lorient me mit au courant sur la vie du parti, sur les difficultés que rencontrait à chaque pas la petite mais décidée phalange zimmerwaldienne, sur la « minorité » chauvine dirigée par Longuet et Mistral et sur les syndicalistes révolutionnaires.

Dès que nous fûmes à Berne, je le présentai à Lénine, Radek, Zinoviev et Lévi. Lénine me prit à part.

— Pensez-vous qu'il signera le protocole ?

— Je ne le lui ai pas demandé – répondis-je – mais, après le long entretien que j'eus avec lui, le long du voyage, je n'en doute pas.

Nous dînâmes tous ensemble, au Volkshaus, après quoi, sur les minuit, nous nous retirâmes dans la chambre de Radek, toute peuplée de journaux et de papiers. Il y avait Lénine, Radek, Zinoviev, Lévi, [Armand-Inessa](#), [Lorient](#) et moi. Armand-Inessa lut le protocole en allemand, puis en français, ensuite me le passa. Je signai et transmis le document à Lorient. Celui-ci le lut attentivement et fit cette réflexion :

— Je suis prêt à signer, mais je voudrais que l'on modifiât légèrement le texte. Vous écrivez, en effet, «... *que les internationalistes russes qui, durant toute la guerre, n'ont cessé de lutter de toute leur énergie contre l'impérialisme allemand...* » Je propose d'ajouter : «... *contre tous les impérialismes et en particulier contre l'impérialisme allemand...* »

On y acquiesça unanimement. Je vois encore le visage rayonnant de Lénine, à la manifestation de cet internationalisme conséquent. Son estime pour Lorient augmenta car, mieux que personne, Lénine connaissait l'esprit petit bourgeois des Français. Venu sans passeport en Suisse et signant un protocole où il était déclaré que c'était un devoir pour les révolutionnaires russes de passer par l'Allemagne, Lorient pouvait s'attendre à une prochaine révocation, indépendamment des ennuis de toute sorte.

Lorient et moi nous allâmes à l'hôtel de France pour y passer la nuit – car le Volkshaus était « complet ». Le lendemain, après nous être promenés dans Berne, nous déjeunerâmes en compagnie de Lénine, Zinoviev et leurs compagnons de route. Radek était parti le matin déjà pour Zurich afin de faire ses préparatifs. Lorient posa maintes questions à Lénine, sur son programme révolutionnaire et sur ses intentions dans le cas où son parti prendrait le pouvoir. Nous nous séparâmes ensuite et je repartis avec Lorient pour Genève. En rentrant je trouvai un télégramme urgent de Balabanova priant l'« *ami* » de rester vingt-quatre heures.

Toute tempêteuse, elle arriva le lendemain à Genève, m'adressant de vifs reproches.

— Comment, dit-elle, vous n'avez pas amené Lorient à Zurich. Martov, Lapinsky et Martynov sont très fâchés. Mais c'est inconcevable ! Qu'avez-vous fait !

Loriot ne s'émut pas le moins du monde.

— Et puis, ajouta-t-elle, qu'avez-vous fait et surtout qu'avez-vous fait faire au camarade Loriot ? En signant ce fâcheux protocole il s'est compromis. Vous allez voir demain ce que diront les journaux bourgeois. Naturellement nous défendrons Lénine et ceux qui l'accompagnent, mais vous n'imaginez pas la faute énorme que ces camarades commettent en passant par l'Allemagne.

— Mais, intervint Loriot, permettez, j'ai fait ce que devait faire tout internationaliste, tout révolutionnaire conséquent, et Guilbeaux n'y est pour rien.

Elle se calma et transmit à Loriot un manifeste du parti social-démocrate menchévik. Ce manifeste adressé à Tchkeïdzé et signé par Axelrod, Martov, Martynov, Astrov et Sombovsky protestait contre certains télégrammes et manifestes des social-patriotes français et anglais ainsi que contre la décision du groupe parlementaire socialiste français d'envoyer en Russie : Lafont, Moutet et [Cachin](#)¹⁰.

« Nous reconnaissons ici volontiers que, parmi les membres de cette mission, les citoyens Ernest Lafont et Marius Moutet ont beaucoup fait individuellement, par leurs interventions auprès des autorités pendant la guerre, pour défendre les intérêts des réfugiés russes, des volontaires russes et de la presse russe en France. Mais, avec toute la majorité du parti ils n'ont pas protesté publiquement, ni du haut de la tribune du Parlement ni non plus dans la presse, contre les services honteux que le gouvernement de la République française rendait au tsarisme en poursuivant les réfugiés et en étouffant la presse socialiste. Pour garder l'Union sacrée, ils n'ont pas élevé leur voix ni lors de l'exécution de onze volontaires russes en France, ni à propos de l'aide que la République Française a prêtée pour réprimer d'une façon cruelle la révolte du corps expéditionnaire russe à Marseille, provoquée par les mouchards tsaristes. Tout ce qu'ils ont pu, ces hommes l'ont fait pour que le prolétariat français n'apprenne rien sur les méfaits de ses dirigeants, combattant « pour le droit et la liberté ». N'est-ce pas suffisant pour qu'en réponse aux compliments qu'ils prodiguent maintenant à l'adresse de la révolution russe, nous leur rappelions qu'ils sont restés jusqu'au bout les complices de ce crime continu qu'était l'existence même du tsarisme ? »

Quant au citoyen Marcel Cachin, nous rappellerons aux camarades russes qu'il a déjà accompli une mission analogue en Italie en essayant de paralyser l'action glorieuse des socialistes italiens au moment où les nationalistes s'acharnaient à entraîner leur peuple dans la mêlée sanglante. La participation de ce [Südekum](#) à la délégation française nous fournit une preuve suffisamment convaincante que cette entreprise témoigne de tout ce qu'on voudra, mais non pas de l'estime pour le prolétariat russe ni du désir honnête d'avoir un échange de vues avec ses représentants. »

Quelques mois plus tard, Axelrod et Martov devaient s'unir avec ceux qu'ils critiquaient dans ce manifeste.

Loriot posa certaines questions à Angélica Balabanova et l'interrogea surtout sur l'attitude équivoque de Grimm, si dur pour les social-démocrates majoritaires allemands et qui, dans la politique intérieure suisse, montrait un point de vue inconsistant, pour tout dire menchéviste.

Le lendemain, nous prîmes le train jusqu'à Vevey, puis, le temps étant beau, par des collines encerclant le lac Léman, nous allâmes à pied jusqu'à Villeneuve, pensant y rencontrer Romain Rolland que j'avais prévenu par lettre ou télégramme. Prévenu trop tard, l'auteur de *Au-dessus de la mêlée* n'était pas à l'hôtel et Loriot prit le bateau jusqu'à Saint-Gingolph où l'attendait Lucie Colliard.

En partant, Lénine adressa aux ouvriers suisses, parmi lesquels il avait vécu, une lettre d'adieu qui constituait son programme.

Les journaux annoncèrent le passage de Lénine et de ses amis par l'Allemagne en « wagon plombé ». [Salomon Grumbach](#), se distinguait particulièrement par sa scélératesse et dénonça Lévi qui ne semblait pas

10 Moutet est membre du Parti socialiste français (Blum-Longuet), Lafont a été exclu du Parti communiste ; quant à Marcel Cachin, on sait que, depuis longtemps, il a désavoué son attitude de naguère.

être à la veille de devenir son « *camarade de parti* ». Lévi avait pris le pseudonyme de Hartstein qu'il avait apposé sur le protocole. Et Grumbach se fit un plaisir de le révéler dans l'*Humanité*.

La presse dénonça les menées de l'Allemagne, établit la synonymie du marxisme, du bolchévisme et du pangermanisme !

Il est certain que le gouvernement allemand désirant la désagrégation du front oriental accorda à Lénine et ses amis le passage à travers l'Allemagne. Dans ses mémoires, Ludendorff dit que ce fut une lourde erreur commise par le pouvoir civil.

Un deuxième départ suivit, auquel participèrent Balabanova, Martov, Lounatcharsky, Manouilsky, etc. De Stockholm, nous reçûmes des bonnes nouvelles des voyageurs. Fritz Platten revint bientôt, car les Anglais et les policiers de Kérénsky avaient refusé de le laisser pénétrer en territoire russe.

Le nom de Lénine devint promptement populaire. Il ne se passa pas de jour que la presse ne publiât quelque vilénie sur lui, Trotsky, Zinoviev, Kollontaï et Lounatcharsky l'argent allemand, les fonds de la Deutsche Bank, la protection du Kaiser, tout y passa. Mais la presse de l'Entente était très inquiète et c'est pourquoi elle accumulait calomnies et médisances. Dans l'injure et l'ignominie, les journaux de la Suisse romande dépassaient encore les quotidiens de Paris.

Journées de juillet. Arrestation de Trotsky, Lounatcharsky, Kollontai. Retraite momentanée de Lénine et Zinoviev. Destruction de la presse bolchévique, répression maladroite.

Puis, ce sont bientôt les jours victorieux d'octobre (novembre). Tout le pouvoir passe aux Soviets composés en majorité de bolchéviks, à Pétersbourg et à Moscou. La presse française ne se tient pas de fureur. Chaque jour elle annonce la chute du gouvernement soviétique. Elle le fera cinq ans durant, sans répit et sans fantaisie.

Pour le *Figaro*, Lénine est le « *pâle tsar de la canaille* ». L'ancien insurrectionnel et antipatriote [Gustave Hervé](#) appelle Lénine et ses amis un « *ramassis de traîtres, de doctrinaires, de maboules, d'illusionnés, d'ignorants*. » « *Ah ! pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi Kérénsky a-t-il supprimé la potence et le knout !* » D'une façon générale, pour la presse française, Lénine et les bolchéviks ne sont que des Bronstein, des Rosenfeld, des Goldmann, une « *bande de juifs renégats, traîtres à la communauté israélite, à leur patrie, aux alliés de cette dernière et à l'humanité tout entière*. »

Le *Journal de Genève*, demeuré « *la feuille la plus réactionnaire d'Europe* », comme l'appelait Karl Marx, ne voulut pas passer pour moins antibolchévik que ses confrères parisiens. Mais, oubliant d'établir les accords, tantôt les journaux faisaient de Lénine un pangermaniste intoxiqué de marxisme, tantôt affirmaient que durant son séjour en Suisse, il avait étudié les théories sur la violence de Georges Sorel !

Vladimir Ilitch est un peu plus authentiquement russe. *Le Matin*, qui sait tout, découvrit que Lénine n'était pas autre chose qu'un espion allemand « *dont le vrai nom serait Goldberg !* » Triple manifestation d'anti-germanisme, d'anti-bolchévisme et d'anti-sémitisme !

Même dans divers pays d'Europe, maints socialistes de « gauche » étaient encore très hésitants et n'approuvaient pas Lénine sans réserve. Lorient fut un des rares Français qui, avec le groupe de la *Vie ouvrière* apporta son adhésion inconditionnée à la Révolution d'octobre. Boris Souvarine, dans *Ce qu'il faut dire*, écrivait, à la date du 17 novembre 1917 : « *Il est une grave inconnue, dont il faut attendre l'éclaircissement pour pouvoir incliner vers l'une des solutions possibles avec quelque chance de vérité. Quelle est l'attitude véritable des « Minimalistes », c'est-à-dire des social-démocrates, tendance menchévik et des socialistes-révolutionnaires modérés ? Font-ils vraiment cause commune avec les cadets et les réactionnaires ? ou participent-ils dans une certaine proportion – et dans quelle proportion ? – à l'insurrection communiste ? Il est à craindre que, pour Lénine et ses amis, la « dictature du prolétariat » doive être la dictature des bolchéviks et de leur chef, ce qui pourrait devenir un malheur pour la classe ouvrière russe et, par suite, pour le prolétariat mondial. La dictature de Lénine ne pourrait être maintenue que par une énergie farouche et*

constante, elle exigerait la permanence d'une armée révolutionnaire, et rien ne nous permet de préférer le militarisme révolutionnaire au militarisme actuel. Ce que nous voulons souhaiter, c'est l'entente entre les socialistes pour l'organisation d'un pouvoir stable, qui soit vraiment le pouvoir du peuple et non celui d'un homme si intelligent et probe soit-il. »

Et plusieurs mois après, en janvier 1918, Charles Rappoport s'exprimait ainsi : *« La garde rouge de Lénine-Trotsky a fusillé Karl Marx, dont les chefs du bolchévisme se réclament à chaque instant contre les opportunistes du socialisme... En chassant la Constituante, Lénine compromet son œuvre de paix, la seule qu'il aurait pu invoquer pour justifier sa dictature. Aucun gouvernement digne de ce nom ne voudrait négocier avec un homme qui se dresse contre la majorité de la Nation. »*

Un beau matin débarqua à Genève le premier courrier diplomatique de la République Fédérative des Soviets de Russie, Holzmann, secrétaire du Syndicat des Transports de Pétersbourg. Puis ce fut l'arrivée de [Jean Zalkind](#), la bête noire des Suisses et du gouvernement fédéral. Enfin, [Jean Berzine](#) et la mission officielle de la R.S.F.S.R., accueillie sans sympathie, mais sans haine par la presse de la Suisse Allemande (ou alémanique, comme disent les vrais Helvètes, qui ne veulent rien avoir de commun avec l'Allemagne). La *Schweizer Illustrierte Zeitung* du 15 décembre, n'avait-elle pas publié une photographie du « dictateur » ? Le journal fit remarquer que c'était la première photographie authentique parue dans un journal, ce qui est très vraisemblable ¹¹, et accompagna le portrait de cette notice : *« Lenin (Ulianov) der meist genannte Mann Russlands, der einen Waffenstillstand mit Deutschland und Oesterreich anstrebt, nachdem er den früheren Präsidenten der russischen Republik, Kerensky, gestürzt hat. »* [Lénine (Oulianov), l'homme le plus souvent cité en Russie, qui aspire à un armistice avec l'Allemagne et l'Autriche, après avoir renversé l'ancien président de la république russe, Kerensky]. Donc, une ambassade russe s'installa dans la capitale de la Confédération Helvétique. Si quelques grands journaux de la Suisse allemande publièrent des interviews du chef et des membres de la délégation russe, les journaux de la Suisse romande exécutèrent de nouvelles variations antibolchéviques, mais combien incolores ! Et la campagne contre la Russie et ses « agents », contre l'alliance des « boches » et des bolchéviks s'intensifia.

Ayant été arrêté pour la première fois, à la requête de l'attaché militaire français à Berne, je fus relâché après cinq semaines d'inutile détention. J'allai me reposer à Ganten, sur le lac de Thun. Hermann Gorter y villégiaturait. Un peu plus haut, à Sigrisvil, souffrant, mais travaillant tout de même, le plénipotentiaire Berzine, révolutionnaire d'une grande intelligence, d'une probité et d'une délicatesse rares, habitait avec sa famille. Par lui j'avais des nouvelles fréquentes sur Vladimir Ilitch.

Un dimanche soir qu'il pleuvait, je me rendis au petit chalet qu'il habitait. Je trouvai Berzine dans la plus sombre affliction : il venait d'apprendre par télégramme l'attentat mortel organisé par les socialistes-révolutionnaires contre Lénine, l'attentat de Fania Kaplan. Mon cœur battit à se rompre et je ne dormis point. Le lendemain matin, de bonne heure je courus aux nouvelles. Des précisions sur l'attentat étaient parvenues ; Lénine était en extrême danger de mort.

Indépendamment de la peine immense qu'on éprouvait à imaginer l'absence de cet homme unique, on pensait aux conséquences terribles que provoquerait la disparition de l'organisateur et mainteneur de la Révolution russe.

Car quelle que soit la valeur des faits matériels, il n'est pas moins vrai que, dans certaines circonstances surtout, la personnalité joue un rôle immense. Henriette Roland-Holst a écrit très justement : *« Nous, marxistes de l'École nouvelle, nous reconnaissons l'interaction des facteurs économiques et de l'individu. Nous croyons aux personnalités. »* Ceci a déjà été dit ailleurs, on ne conçoit pas la révolution d'Octobre sans Lénine ni Trotsky, de même que, quelles qu'aient été les circonstances historiques, économiques et politiques, les cinq années de dictature du prolétariat ont été fortement influencées par ces deux robustes personnalités.

Quelle joie lorsqu'on apprit que les médecins déclaraient Lénine sain et sauf ! Quelle satisfaction lorsqu'on sut la reprise de son activité !

¹¹ Il semble que le journal ait eu un exemplaire de la photographie apposée sur le passeport de Vladimir Ilitch.

À quelque temps de là, Zalkind venu à Genève me remit une lettre de Lénine par laquelle celui-ci, sans faire allusion au péril qu'il avait couru, me témoignait son amitié et son appui. Ce géant qui avait à faire face à tant d'ennemis – et quels ennemis – et menait une lutte titanique, il me souhaitait bon courage dans la lutte contre la bourgeoisie suisse.

La révolution allemande provoqua des perturbations en Suisse. Aussi bien des phénomènes sismiques étaient notés dans tous les États capitalistes. Le gouvernement suisse prit peur : La grève des cheminots lui inspira de telles inquiétudes qu'il expulsa la légation de la R.S.F.S.R. A vrai dire, le gouvernement français ne fut pas tout à fait étranger à cette mesure. Il fit savoir officiellement au Conseil Fédéral que si des troubles révolutionnaires éclataient en Suisse, il serait forcé d'intervenir ! La décision fut prise le 7 novembre 1918, premier anniversaire de la Révolution bolchévique. Ce jour-là, il y eut un petit déjeuner intime à l'hôtel de la légation, autour duquel circulaient des agents de tout rang et de toute nationalité, mais de type identique. Le soir, un dîner plus intime eut lieu chez Berzine qui, souffrant, n'avait pu assister au déjeuner. Aux abords de la maison grouillait tout un peuple d'« observateurs » au visage et aux vêtements loqueteux.

Le lendemain matin, le train me ramenait à Genève. Deux jours après, j'étais de nouveau arrêté. J'appris plus tard seulement, la manière grotesque, vaudevillesque, dont le gouvernement suisse avait organisé le départ de la délégation, ce qu'il avait mobilisé d'agents, de troupe et les précautions incroyables qu'il avait prises pour s'assurer que les horribles bolchéviks ne restaient pas en territoire suisse ! Le même grotesque qu'a manifesté le gouvernement de Poincaré dans sa marche victorieuse sur Essen !

Je demurai deux mois en prison. Après quoi, autorisé à partir en Russie, je fus refoulé à Bâle, puis transporté dans la forteresse de Saint-Maurice (Savatan). Fin février, je partis pour l'Allemagne. J'arrivai à Vilna dans les premiers jours de mars ; puis je gagnai Minsk. Il me tardait d'atteindre Moscou, mais le nombre de trains et de places étant extrêmement limité, on m'avertit qu'il me faudrait attendre trois jours. Le lendemain matin, je flânais par la ville en compagnie des hôtes aux soins de qui on m'avait confié. Je faisais connaissance des églises aux bulbes dorés, bleus et verdâtres, lorsqu'essoufflé un jeune homme de la famille qui m'hospitalisait, me dit qu'on avait télégraphié de Moscou et que je devais partir sur-le-champ pour la capitale rouge.

Je revins, fis promptement mes préparatifs et partis. Arrivé à Moscou, je fus reçu au Commissariat des Affaires étrangères par [Karakhan](#), qui me conduisit au Kremlin où se tenait le Congrès constitutif de l'Internationale Communiste. Je retrouvai bien des amis et m'enquis sur tous ceux qui étaient absents. Je revis Trotsky à peine changé, plus droit que jadis, malgré le labeur énorme qu'il accomplissait, et je vis Tchitchérine, dont je ne connaissais que l'activité grande et l'intelligence, ainsi que les notes diplomatiques pleines de substance, de sagesse et d'ironie.

Le soir, au *Métropole* (deuxième maison des soviets), m'entretenant avec une militante enthousiaste et dévouée qui, en Suisse, multipliait ses efforts afin de me préserver du léninisme, nous parlions de Vladimir Ilitch. Dans ses yeux comme dans ses paroles je lus une admiration inconditionnée pour lui. On téléphona : Ilitch précisément. Il me demanda de mes nouvelles, me questionna sur ma santé et mon voyage.

— N'êtes-vous pas fatigué ?

— Pas trop, répondis-je.

— Vous sentez-vous assez disposé pour venir me voir ce soir ?

— Pour vous, je suis toujours frais et dispos. Je veux que ce soit moi qui insiste pour vous visiter.

— Eh bien, je vous attends à neuf heures. Je vous enverrai chercher en auto.

J'attendis.

À neuf heures, on frappa à la porte de la chambre. On vient me chercher, à n'en pas douter. J'ouvre la porte. Lénine lui-même ! Nous nous embrassons. Il s'assied et sans songer à lui, le voilà qui multiplie les questions et sur tout. Je l'observe. Identiquement le même. La même vivacité dans l'œil et cette ironie constante en veilleuse et qui parfois s'allume toute grande.

Le lendemain matin, au Kremlin, se tenait la dernière séance du Congrès. La séance était commencée et Vladimir Ilitch avait pris place au bureau. Lorsqu'il me vit, il me fit transmettre que la parole me serait donnée. Ainsi fut fait.

Qu'on m'excuse si je rapporte des précisions de cette nature, mais j'ai dessein de montrer ici toute la simplicité et toute l'amitié de ce grand camarade et les sentiments qu'il témoigne à ceux qui ont compris et partagé son point de vue et l'ont défendu à une époque où étaient dirigés contre lui les feux concentriques de la plupart des socialistes. C'est que cet homme si nettement matérialiste, qui montre souvent un positivisme apparemment cynique et qui a une horreur invincible pour le sentimentalisme, se souvient des amitiés de l'époque d'émigration.

Quelques jours après, les délégués du Congrès furent à Pétersbourg. Nous retournâmes à Moscou dans le même train que Vladimir Ilitch, venu subitement et incognito pour rencontrer un émissaire du gouvernement américain, si ma mémoire ne me trahit pas. Lénine vint s'enquérir auprès de chacun de nous, si nous étions bien installés et s'il ne nous manquait rien. Nous dînâmes ensemble dans le wagon-restaurant, [Andréïéva](#) – la compagne de Maxime Gorki, – Fritz Platten, le Serbe Milkitch, le Suédois [Grimlund](#) et quelques autres. On disserta avec vivacité et gaité sur l'art populaire et l'art pour l'art. Lénine était le plus vif et le plus gai d'entre nous. Et toujours son large rire !

Dans la suite, je rencontrai souvent Vladimir Ilitch dans son bureau, à la présidence du Conseil des Commissaires du Peuple. Il ne prêtait aucune attention à ses vêtements ni au manger et on devait s'occuper de lui. J'ai connu un homme qui lui ressemble quant à la simplicité, à la sagesse, à la bonne humeur et à la camaraderie : c'est Boukharine, l'un des meilleurs théoriciens du marxisme, un des cerveaux les plus fortement constitués et qui ne dédaigne pas de blaguer et de faire des caricatures. Il arrivait souvent que Lénine reçût des cadeaux de paysans – fruits, miel, confiture, farine. Il transmettait le tout à la *stolovaïa* du *Sovnarkom*, « popote » du Conseil des Commissaires du Peuple.

Je vis Lénine, aux heures les plus difficiles et les plus tragiques, lors de l'avance de Dénikine, de Koltchak et de Wrangel. La situation était extrêmement grave. Aidés par les agents de l'Entente, les ennemis du gouvernement soviétique préparaient des complots, des attentats, des insurrections, des destructions. L'armée rouge battait en retraite, les transports empiraient, les locomotives allaient au rebut, le ravitaillement était insuffisant et les rations distribuées aux ouvriers et à la population travaillante diminuaient jusqu'à zéro. Lénine gardait toujours sa force, son espoir, sa certitude, son optimisme. Un optimisme basé sur un réalisme solide et souple. Je me rappelle que, certain jour, me montrant la carte et indiquant les villes et les nœuds de chemin de fer occupés par les blancs, il me dit très calme : « *Dans huit jours notre sort sera décidé. Ou nous aurons repoussé les blancs ou nous serons kapout !* »

Et toujours son rire, le large rire, le rire des personnes bien portantes, car le rire exprime la santé.

« Au moment où j'écris ces lignes – ainsi s'exprime Lounatcharsky – Lénine a probablement déjà cinquante ans, mais à présent encore il est un tout jeune homme, un jeune homme accompli par son tonique vital. Son rire est gentil et contagieux comme celui d'un enfant. C'est si facile de le faire rire. Quel penchant il a pour le rire, cette expression de la victoire de l'homme sur les difficultés. Dans les instants les plus angoissants que nous étions obligés de vivre ensemble, Lénine était invariablement égal et montrait la même propension au rire gai... »

« ... Dans la vie privée, Lénine adore cette gaieté sans prétention, spontanée, simple... Ses favoris, ce sont les enfants et les petits chats. Avec eux, il peut jouer parfois des heures entières. »

Simple et gai, sain et joyeux, tel il se révèle à tout venant, ami ou ennemi, vieux camarade ou visiteur inconnu.

« Le cabinet de travail de Lénine, rapporte Bertrand Russel, dans ses notes sur la Pratique et la Théorie du bolchévisme, est très nu ; il contient un grand bureau, quelques cartes au mur, deux bibliothèques et deux ou trois chaises dures, plus un siège confortable pour ceux qui viennent le voir. Il est manifeste qu'il ne tient pas au luxe, ni même au confort. Il est très accueillant et simple en apparence, sans la moindre trace de morgue. En le voyant, sans savoir qui il est, on ne se douterait pas qu'il possède un pouvoir immense. Jamais je n'ai vu personne aussi peu disposé à se donner des airs d'importance. Il fixe sur vous un regard scrutateur, en fermant un œil, ce qui semble accentuer à un degré inquiétant la force de pénétration de l'autre. Il rit volontiers ; tout d'abord, son rire vous paraît simplement amical et réjouit, mais, peu à peu, j'ai fini par le trouver un peu sardonique. Autoritaire et calme, il ne connaît pas la peur. »

À chaque fois que je voyais Vladimir Ilitch, il me demandait si je mangeais à ma faim et si je n'avais besoin de rien. L'hiver, il voulait savoir si j'avais assez de bois, et parfois il me fit téléphoner ou écrire. J'avais passé quelques semaines dans un sanatorium situé aux environs de Moscou. Lorsque, revenu en ville, je fus chez lui, Lénine, qui ignorait mon absence, me dit :

— Mais qu'avez-vous, vous êtes donc malade ?

— Je reviens du sanatorium, répondis-je en riant.

— Par exemple ! fit-il, en frappant les mains.

Je lui expliquai que, l'air étant très bon, mon appétit avait augmenté, mais que je n'avais pu le satisfaire, car les circonstances avaient obligé l'administration de l'établissement de diminuer la qualité et la quantité des aliments.

— Je vais, dit Lénine, prier le camarade Siémachko ¹² de vous envoyer dans un sanatorium où vous ne vous nourrirez pas seulement d'air pur.

— Non, lui dis-je. Je mangerai mieux à Moscou que dans un sanatorium !

Encore une fois, je rapporte objectivement ces petits faits qui paraîtront naïfs peut-être, mais qui me semblent propres à montrer la vraie, l'authentique personnalité de Vladimir Ilitch et comment, malgré la tâche insoupçonnable qui l'occupait, il avait encore du temps de reste pour s'inquiéter de la vie, du travail de ses amis.

Cet homme, toujours si robuste, si jeune, si optimiste, je ne l'ai vu qu'une seule fois légèrement soucieux. C'était en janvier ou février 1922, quelques jours avant que le Comité Central du Parti ne lui ordonnât de se reposer. Il paraissait fatigué et parfois cherchait ses mots. Il me dit : « Ah ! j'oublie le français ». Puis : « Je ne suis pas content. Je suis le membre du Comité Central qui travaille le moins. Depuis quelque temps cela ne va pas... J'ai perdu tout sommeil et je deviens nerveux. »

Quelques semaines après un séjour à la campagne, il vint à Moscou pour deux jours. Je le visitai. C'était, si je me rappelle bien, une semaine avant l'opération. Il me dit que les médecins pensaient qu'il était préférable d'extraire une balle qui était logée quelque part dans la nuque. Il se soumettait à leur opinion. Je le trouvai très heureusement changé. Comme à l'ordinaire, ses yeux de nouveau étaient éveillés. L'air et le repos lui avaient été extrêmement profitables. À la campagne, il chassait. C'est son sport, ou plutôt son exercice préféré. Lorsqu'il se promène, même seul, il pensait, réfléchissait aux problèmes les plus graves de l'heure. Mais à la chasse, son esprit est sollicité uniquement par le lièvre ou l'oiseau à viser.

12 Siémachko, un des plus anciens bolchéviks, est actuellement commissaire du peuple à l'Hygiène Publique. Il habita longtemps Paris et, mobilisé pendant la guerre, il fut fait prisonnier par les Bulgares. Plus tard, Kérensky le fit arrêter.

Et, vraiment, on s'étonne qu'il ait aussi victorieusement surmonté la crise qui fut si angoissante pour tous. Car depuis le temps qu'il travaille, écrit, parle et lutte, les années de prison, de déportation, d'exil, d'émigration, et surtout les cinq années durant lesquelles, placé à la tête d'un grand parti et d'un immense pays dans des conditions qu'il est inutile d'analyser et que chacun a présentés à l'esprit, pour qu'à tout il ait ainsi résisté, il faut vraiment qu'il ait une robuste constitution, et qu'il ait, comme dit l'autre, de l'estomac. Le matérialiste impénitent qu'est Lénine a parlé un jour du « *miracle de la révolution russe* ». Il est lui-même un miracle constant.

Lénine est essentiellement un homme sain, un homme à qui la constante bonne santé transmet l'optimisme, la force de caractère, la résistance et la ténacité. Magnifique œuvre d'acier. Moteur puissant et sans défaut de construction. Quel est l'homme, je le demande, qui durant les cinq années de dictature du prolétariat aurait pu ainsi faire face à tant de périls, tant de problèmes quotidiennement renouvelés, multipliés.

Membre du Comité Central du Parti, membre du Bureau Politique de ce Comité, – on sait que toutes les affaires politiques de quelque importance passent par ce Comité, – président du Conseil des Commissaires du Peuple, théoricien, polémiste redoutable, orateur prenant, tout ensemble, il s'occupe, chaque jour, de mille et une choses. On sollicite son opinion sur des questions sans nombre, et à toutes, il répond après longue réflexion. Il reconforte, tonifie, aiguille, stimule les amis, les camarades que débilité une lutte difficile.

Comme tous les hommes intelligents, il sait écouter, n'interrompt pas et vérifie scrupuleusement ce qu'on lui dit. Lorsque d'aventure, il découvre quelque chose qui peut mettre en péril ou même en mauvaise posture le gouvernement ou le parti, il intervient et peut s'exprimer avec vivacité. Voire avec injustice. Il en a le droit. Il n'est point tolstoïen pour un sou et n'épargne pas ses adversaires qu'il s'amuse à retourner sur le gril : Kautsky, Tchernov, Martov en savent quelque chose.

Sectaire ? Non, quoi qu'on ait pu dire. De même qu'il écoute avec attention un adversaire, il lit et margine les ouvrages et les écrits de ses ennemis. Que de fois l'ai-je vu, étudiant, annotant quelque livre publié par les blancs à Berlin, Paris, Prague ou Tokio. Son visage s'épanouissait. « *Ces gens nous rendent un très grand service. Ils nous enseignent toutes les fautes, toutes les bêtises que nous avons commises. Remercions-les-en !* » Par contre, il n'aime point qu'on le flatte ou qu'on exagère même pour les besoins de la propagande, les résultats positifs réalisés dans la R.S.F.S.R.

— Nous n'avons pas besoin de flatteurs. Qu'on nous dise donc la vérité, me dit-il un jour qu'il me montrait une brochure écrite par un Français qui, converti récemment au communisme, présentait un tableau livresque et manifestement faux de la Russie.

Aussi bien il méprise maints intellectuels et traduit son sentiment avec un fort dédain. Il sait que, chez un grand nombre d'intellectuels, rien n'est profond – ni l'esprit, ni la connaissance – et que leur égocentrisme domine tout. Nous l'avons bien vu le 4 août 1914 – et plus tard en Russie, dans le temps de la vraie Révolution – je veux dire la révolution d'octobre. Tels qui s'affirment aujourd'hui des pacifistes absolus ou des révolutionnaires farouches, qui, le 4 août 1914, comparèrent la grande guerre impérialiste à 1789 et, plus tard, traitèrent Lénine et Trotsky de saboteurs du zimmerwaldisme et de la révolution.

Matérialiste conséquent, il n'est pas attaché à quelque théorie moniste, mais il ne supporte pas le spiritualisme, l'idéalisme, la métaphysique, la morale, car il sait ce que cache chacun de ces vocables. Il aime ce qui est solide, palpable – ce qui est. Praticien, clinicien perspicace et inexorable, du premier coup d'œil il voit la faiblesse organique de toute idéologie, qui, sous une apparence scientifique, est, en réalité, intégrée au spiritualisme, sans plus.

Il est la preuve vivante que l'opportunisme et le réalisme sont deux choses essentiellement différentes. Sans renoncer à aucun point des théories qu'il professe, il montre la plus extrême souplesse quant à leur application, parce qu'il tient compte des réalités. Irréligieux, il n'a pas craint de maintenir en Russie certaines pratiques religieuses qui frappent au premier abord. Ce n'est pas en empêchant des millions de paysans à peine prolétariés de se signer devant l'icône et de saluer le pape, qu'on abattra la religion, mais en retranchant la religion de l'enseignement de l'enfant et en expliquant à celui-ci la stupidité de l'idolâtrie.

Récemment Lénine préconisait, comme moyen de lutte contre la religion, la manière des encyclopédistes et des écrivains français du dix-huitième siècle.

Mais ceci nous ramène aux idées et à l'activité de Lénine. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, lorsqu'on parle de cette vie si remplie et si une, de ne pas pénétrer dans le domaine de son œuvre, car la vie de Vladimir Ilitch est une œuvre.

APPENDICE

Protocole relatif au passage de Lénine par l'Allemagne en 1917

Le 19 mars, dès les premières nouvelles sur l'avènement de la Révolution russe, eut lieu à Berne, sur la proposition de la *Commission Socialiste Internationaliste* (commission de Zimmerwald), une réunion des représentants des partis russes et polonais adhérant à Zimmerwald. À la fin de cette assemblée se tint une seconde réunion qui envisagea le retour des émigrés politiques en Russie : Martov, Bobrov, Zinoviev, Kossovsky y participèrent. Parmi les diverses propositions, on examina le projet de Martov, relatif à la possibilité d'un voyage, par l'Allemagne, à Stockholm, sur la base d'un échange avec un nombre correspondant d'Allemands et d'Autrichiens internés en Russie. Le projet de Martov fut reconnu comme le plus favorable et le plus réalisable par tous les participants de cette réunion. Grimm fut prié d'entrer en contact avec le gouvernement suisse.

Quelques jours après, le camarade Grimm rencontra Bagotzky, représentant du Comité d'évacuation des émigrés russes (comité dans lequel étaient représentées toutes les fractions). Cette rencontre eut lieu en présence du camarade Zinoviev ; Grimm communiqua qu'il avait eu un entretien avec le conseiller fédéral Hoffmann, du département politique. Hoffmann avait déclaré qu'il était impossible, pour le gouvernement suisse, d'être l'intermédiaire officiel car les gouvernements de l'Entente pourraient considérer cette démarche comme une atteinte à la neutralité ; mais il entreprit cette mission à titre officieux et il demanda l'approbation, en principe, du représentant du gouvernement allemand. Bagotzky et Zinoviev déclarèrent que le but serait atteint par là et prièrent, en conséquence, Grimm de mener les démarches à bonne fin.

Mais, le jour suivant, les représentants de quelques fractions, à Zurich, déclarèrent ne pas être d'accord avec le projet de Grimm ; ils motivèrent leur décision par la nécessité d'atteindre la réponse de Pétersbourg.

Les membres de la représentation à l'étranger du Comité central du Parti social-démocrate ouvrier de Russie déclarèrent qu'ils ne pouvaient prendre la responsabilité d'un ajournement du retour en Russie et ils envoyèrent à Martov et Bobrov la déclaration suivante :

« La délégation à l'étranger du Comité central du Parti social-démocrate ouvrier de Russie a décidé d'accepter la proposition du camarade Grimm concernant le retour des émigrés politiques en Russie par l'Allemagne.

La déclaration établit que :

1° Les négociations ont été menées par le camarade Grimm avec un représentant du gouvernement du pays neutre, le ministre Hoffmann, lequel n'a pas tenu pour possible l'intervention officielle de la Suisse en cette occasion parce que le gouvernement anglais considérerait certainement la chose comme une atteinte à la neutralité de la Suisse, étant donné que ce gouvernement ne veut pas laisser passer les internationalistes.

2° Les propositions de Grimm sont parfaitement acceptables parce que la liberté de passage est garantie, parce qu'elles sont indépendantes de toute direction politique et de tout point de vue relatif à la guerre, à la conclusion de la paix, etc.

3° Cette proposition est basée sur l'échange des émigrés politiques russes avec les internés en Russie et les émigrés n'ont aucune raison de se montrer opposés à l'agitation faite en vue de cet échange.

4° Le camarade Grimm a présenté cette proposition au représentant de toutes les fractions des émigrés politiques et il a même déclaré que, dans l'état de choses actuel, cette proposition constituait l'unique voie et était parfaitement acceptable.

5° D'un autre côté, tout le possible a été fait pour convaincre les représentants des diverses fractions qu'il était nécessaire d'accepter cette proposition parce qu'un ajournement était absolument inadmissible.

6° Les représentants de quelques fractions, malheureusement, se sont prononcés pour un ajournement ; cette décision est répréhensible au plus haut degré et cause le plus grand dommage au mouvement révolutionnaire russe.

En considération de ces observations, la délégation à l'étranger du Comité central décide d'informer tous les membres de notre parti que la proposition du départ immédiat a été acceptée par nous et de les inviter à faire inscrire tous ceux qui veulent nous accompagner dans notre voyage. Copie de ces décisions sera envoyée aux représentants de toutes les fractions.

« Zurich, 31 mars 1917.

« N. LÉNINE.

« G. ZINOVIEV ».

Lorsque ce document, accompagné du commentaire des fractions adverses, fut communiqué à Grimm, celui-ci adressa une déclaration officielle qui s'exprime ainsi :

« Berne, 2 avril 1917.

Au Comité central de l'organisation du retour des émigrés russes de Zurich.

Cher Camarade,

Je prends à l'instant connaissance de la circulaire de la délégation à l'étranger du Comité central du Parti social-démocrate ouvrier de Russie concernant l'organisation du retour des émigrés en Russie. Je suis extrêmement étonné du contenu de cette circulaire, non seulement à cause de ma personne elle-même à qui on prête une position absolument fausse, mais encore à cause de la mention extrêmement (mot illisible) qui est faite du conseiller fédéral Hoffmann et qui rend extrêmement difficiles les négociations nécessaires avec les autorités suisses. Je me vois, en tout cas, dans l'obligation d'affirmer les faits suivants, en vous laissant le soin de faire du contenu de cette lettre l'usage qu'il vous plaira :

1° Il y a des négociations, mais ces négociations ne viennent pas d'une proposition du camarade Grimm concernant le retour des émigrés en Russie. Je n'ai jamais fait aucune proposition de ce genre, mais j'ai servi uniquement d'intermédiaire entre les camarades russes et les autorités suisses.

2° D'accord avec une conférence des camarades russes qui a eu lieu à Berne, le 19 mars, j'ai proposé au département politique suisse d'examiner si une sorte d'échange d'émigrés russes en Suisse avec des internés en Russie n'était pas possible. La proposition fut refusée eu égard à la neutralité du pays et sans considération de tel ou tel gouvernement et sans savoir si l'Entente et, en particulier, l'Angleterre ferait des difficultés au départ des émigrés.

3° Au cours des négociations l'idée fut examinée de la possibilité de créer en Hollande un bureau d'échange, mais, à cause du retard du voyage qui en résulterait, on renonça à cette idée.

4° Le dernier résultat des négociations fut celui-ci : que les camarades russes devraient s'adresser directement au gouvernement provisoire par l'intermédiaire du ministre Kérensky : on le mettrait au courant de la situation, on lui prouverait l'impossibilité du retour par l'Angleterre, de telle sorte que, par suite de cette situation, il approuverait le voyage par l'Allemagne ; grâce à cet accord, le passage par l'Allemagne pourrait avoir lieu sans aucune difficulté ultérieure. J'ai porté cette proposition à la connaissance des représentants du Comité central qui étaient à Berne, le vendredi 30 mars, et j'ai expliqué mon opinion personnelle, à savoir que cette proposition, c'est-à-dire avec Kérensky ou Tchekidzé et ensuite l'organisation du voyage par l'Allemagne me paraissait acceptable. J'ai ajouté que c'était l'affaire propre de leur comité de décider des suites à donner à cette proposition et, qu'en attendant, je considérais ma mission comme terminée.

5° Le 1er avril, je reçus un télégramme des camarades L. et Z. dans lequel ils déclaraient que leur parti était décidé à accepter le projet du voyage par l'Allemagne sans réserve et à organiser immédiatement le voyage. Je répondis par téléphone que je les aiderais volontiers à chercher un intermédiaire pour mener à bonne fin les négociations entre le bureau compétent, qui devait régler les conditions du voyage, et les camarades qui m'avaient téléphoné, mais, qu'en aucun cas, je ne pourrais entamer des négociations éventuelles parce que je considérais ma mission comme terminée et parce qu'il n'y avait plus de négociations avec les autorités suisses. Comme la circulaire mentionnée au début de ces lignes semble avoir donné lieu à des malentendus, j'ai cru nécessaire d'établir brièvement ces points pour couper court aux légendes de toutes sortes ; je regrette seulement que nos efforts soient devenus aussi légèrement l'objet d'une circulaire qui n'a pas conservé un caractère confidentiel.

Salutations socialistes.

Grimm »

Là-dessus, prié par Zinoviev de s'expliquer, Grimm déclara, en présence du camarade Platten, qu'il considérait de son devoir de faire une pareille déclaration, principalement parce que la connaissance du rôle de Hoffmann pouvait causer un sérieux dommage à la neutralité suisse. En même temps Grimm se déclara prêt à continuer à agir, dans l'affaire du voyage, pour le groupe qui était décidé de partir aussitôt. Mais, à la suite de la double attitude de Grimm, les organisateurs du voyage ont cru préférable de renoncer à ses services et de prier le camarade Platten de terminer les démarches.

Le 3 avril, Platten s'adressa à la légation d'Allemagne, à Berne, et déclara qu'il continuait les démarches commencées par Grimm et il déposa les conditions fixées par écrit que voici :

Base des négociations relatives au retour des émigrés politiques en Russie

« 1° Moi, Fritz Platten, conduirai, sous mon entière responsabilité et à mes risques, le wagon contenant les émigrés et réfugiés politiques qui veulent retourner en Russie par l'Allemagne.

2° Platten, seul, et exclusivement, sera en contact avec les autorités et l'administration allemande. Personne ne pourra pénétrer dans le wagon sans son autorisation.

Le droit d'exterritorialité est reconnu au wagon.

3° Aucun contrôle de passeport ou de personne ne pourra être exercé ni à l'entrée ni à la sortie d'Allemagne.

4° Les personnes seront admises dans le wagon, quelles que soient leur opinions ou leur point de vue quant à la question de la guerre ou de la paix.

5° Platten se charge de prendre les billets de chemin de fer des voyageurs au tarif normal.

6° Dans la mesure du possible, le passage s'effectuera sans interruption. Personne ne pourra quitter la voiture soit de sa propre initiative, soit par ordre. Aucune interruption du voyage n'aura lieu sans nécessité technique.

7° L'autorisation du passage n'est accordée que sur la base d'un échange avec les prisonniers ou internés allemands et autrichiens en Russie.

8° L'intermédiaire et les voyageurs s'engagent à agir personnellement et, en particulier auprès de la classe ouvrière pour que l'article 7 soit réalisé.

9° L'accomplissement aussi rapide que possible du voyage de la frontière suisse à la frontière suédoise, ainsi que les détails techniques, sont immédiatement réalisables.

Berne, Zurich, 4 avril 1917.

Signé : Fritz PLATTEN,
Secrétaire du Parti socialiste suisse. »

Deux jours après, le camarade Platten annonçait que les conditions étaient acceptées par le gouvernement allemand.

Le 2 avril, avant que l'affaire ne fût terminée, les représentants des autres fractions prenaient la résolution suivante :

« Considérant que, vu l'impossibilité évidente du retour en Russie par l'Angleterre, par suite de l'opposition des autorités anglaises et françaises, tous les partis ont reconnu la nécessité de faire demander par l'intermédiaire du Conseil des délégués ouvriers l'autorisation du gouvernement provisoire pour l'échange des émigrés politiques avec un nombre correspondant de citoyens allemands prisonniers en Russie ;

Considérant que les camarades représentant le Comité central ont décidé de partir en Russie par l'Allemagne, sans attendre les résultats des démarches entreprises en vue de ce but ;

Tiennent la décision des camarades du Comité central pour une faute politique tant que n'est pas prouvée l'impossibilité d'obtenir du gouvernement provisoire l'autorisation pour l'échange proposé. »

D'accord avec la première partie de la résolution, les organisateurs du voyage ne pouvaient accepter l'affirmation que l'opposition du gouvernement provisoire à l'organisation de retour des émigrés russes en Russie n'était pas prouvée. Il n'y a aucun doute que le gouvernement provisoire, sous la dictature de l'Entente, fera tout son possible pour retarder le retour de ces révolutionnaires qui combattent la guerre rapace de l'impérialisme. Devant ces faits, les soussignés se trouvent dans l'alternative ou de retourner en Russie par l'Allemagne ou de rester à l'étranger jusqu'à la fin de la guerre. Devant cette déclaration des représentants des autres fractions, Platten se croit obligé, après l'acceptation des conditions par le gouvernement allemand, de proposer encore une fois aux délégués de Zurich la participation au voyage. Au moment de la rédaction de ce protocole, la réponse de ces derniers ne nous est pas encore connue ¹³.

« On nous communique que le *Petit Parisien* a fait savoir la décision de Milioukov de traduire en justice tous les citoyens russes qui voyageront par l'Allemagne ; c'est pourquoi nous déclarons que dans le cas où notre voyage serait l'objet de pareilles mesures en Russie, nous demanderons un tribunal public pour juger le gouvernement russe actuel, lequel continue la guerre réactionnaire et qui, pour prouver qu'il est l'adversaire de la politique impérialiste, continue d'employer les méthodes de l'ancien régime, confisque les télégrammes adressés aux délégués ouvriers, etc. Nous sommes convaincus que les conditions qui nous ont été accordées sont, pour nous, parfaitement acceptables. Il est certain que les Milioukov faciliteraient volontiers le voyage des Liebknecht en Allemagne si ceux-ci se trouvaient en Russie. Telle est l'attitude des Betmann-Hollweg vis-

13 Quelques jours après, Martov faisait savoir qu'il maintenait sa résolution.

à-vis des internationalistes russes. Les internationalistes de tous les pays ont non seulement le droit mais encore le devoir d'utiliser cette spéculation des gouvernements impérialistes dans l'intérêt du prolétariat sans abandonner leur voie propre et sans faire la moindre concession aux gouvernements. Notre point de vue sur la guerre est celui que nous avons exposé dans le n° 47 du *Social-Démocrate*, à savoir qu'après la conquête du pouvoir politique en Russie par la classe ouvrière, nous admettons la guerre révolutionnaire contre l'Allemagne impérialiste. Ce point de vue fut aussi exprimé publiquement par L. et Z., ainsi que dans un article de L. publié par le *Volksrecht*, dès qu'éclata la révolution russe.

En même temps, nous nous adressons aux ouvriers russes par une lettre ouverte dans laquelle nous expliquons notre point de vue. Depuis le premier jusqu'au dernier jour, nous avons organisé le voyage en parfait accord avec les représentants de la gauche de Zimmerwald.

Notre train est accompagné, de la frontière suisse jusqu'à l'endroit où ce sera possible, dans la direction de Pétersbourg, par l'internationaliste suisse Platten et, à la frontière suédoise, nous espérons bien rencontrer les internationalistes suédois Strom et Lindhagen.

Dès le début nous avons traité publiquement et nous sommes convaincus que notre démarche sera entièrement approuvée par les travailleurs internationalistes de Russie. Cette déclaration lie ceux qui participeront au voyage, qui sont membres de notre parti ; dans le cas où des personnes qui ne sont pas membres de notre parti participeraient au voyage, ces personnes le feront sous leur propre responsabilité. »

Déclaration

« Les soussignés, ayant pris connaissance des empêchements opposés par les gouvernements de l'Entente au départ des internationalistes russes et des conditions acceptées par le gouvernement allemand pour leur passage par l'Allemagne, se rendant parfaitement compte que le gouvernement allemand ne consent à laisser passer les internationalistes russes que dans l'espoir de renforcer par là, en Russie, les tendances contre la guerre, déclarent :

Que les internationalistes russes, qui, durant toute la guerre, n'ont cessé de lutter de toute leur énergie contre tous les impérialismes et, en particulier, contre l'impérialisme allemand, ne veulent rentrer en Russie que dans le but de travailler pour la révolution ; que, par cette action, ils aideront le prolétariat de tous les pays, notamment ceux d'Allemagne et d'Autriche, à commencer leur lutte révolutionnaire contre leur gouvernement et que, sous ce rapport, l'exemple présenté par la lutte héroïque du prolétariat russe est le meilleur et le plus puissant des stimulants et que, pour toutes ces raisons, les soussignés internationalistes de Suisse, de France, d'Allemagne, de Pologne, de Suède et de Norvège trouvent que nos camarades russes ont non seulement le droit mais le devoir de profiter de la possibilité de retourner en Russie qui leur est offerte, nous leur exprimons en même temps nos meilleurs souhaits de réussite dans leur lutte contre la politique impérialiste de la bourgeoisie russe, lutte qui fait partie de la lutte commune de la classe ouvrière pour la Révolution sociale.

Berne, 7 avril 1917.

« Signé : Paul HARTSTEIN (Allemagne) ; Henri GUILBEAUX (France) ; F. LORiot (France) ; BRONSKY (Pologne) ; Fritz PLATTEN (Suisse) ; LINDHAGEN, maire de Stockholm (Suède) ; STRÖEM, député et secrétaire du Parlaï socialiste suédois (Suède) ; KARLESON, député et président de la Caisse d'assurance en cas d'accidents de travail (Suède) ; Ture NERMAN, rédacteur au *Politiken* (Suède) ; TCHILBUM, rédacteur au *Stormkloken* (Suède) ; HANSEN (Norvège). »